



136

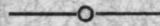
Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010079770

TA 450

Solandieu



PAR LES
SENTIERS

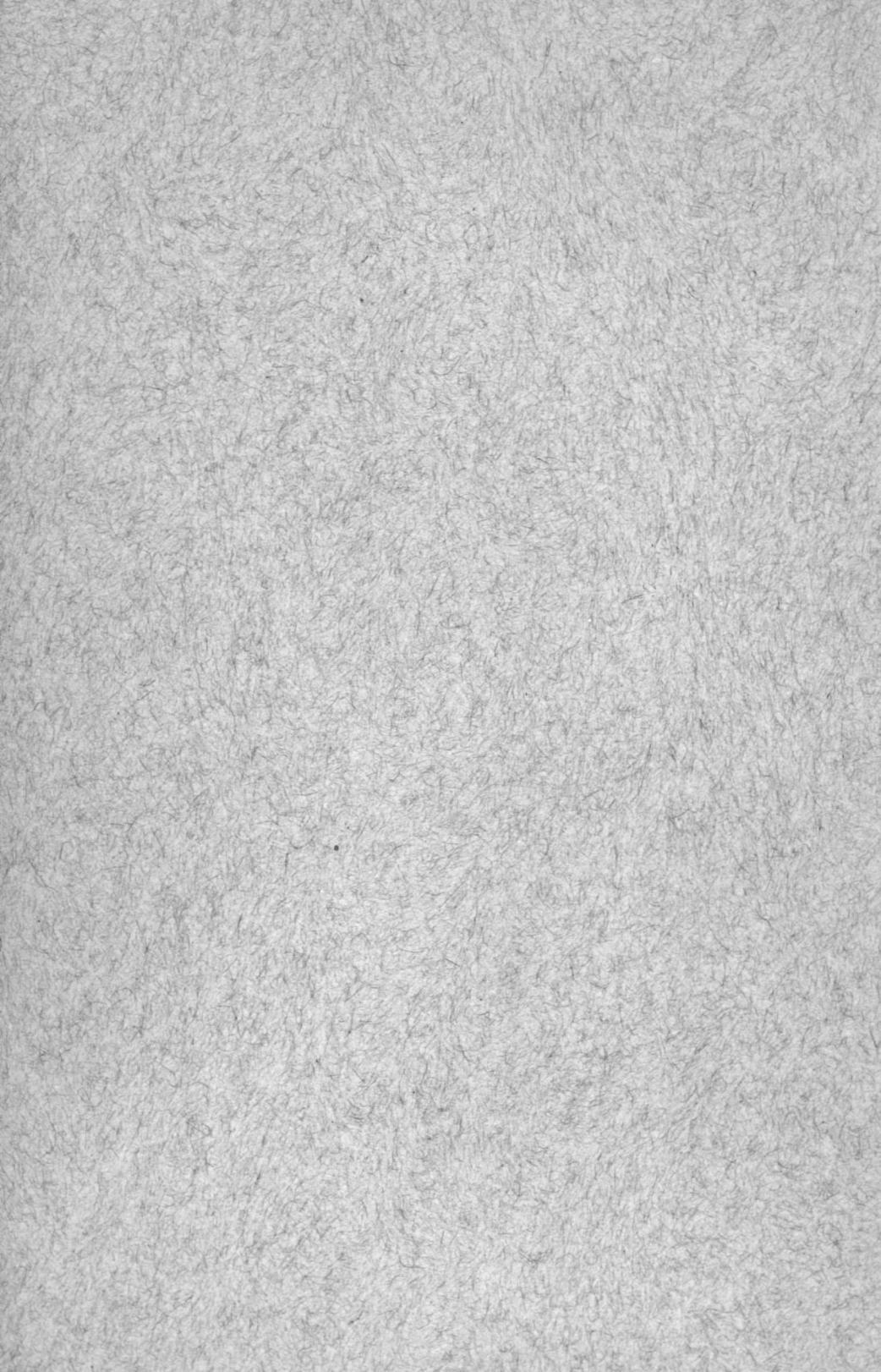
Deo Juvante

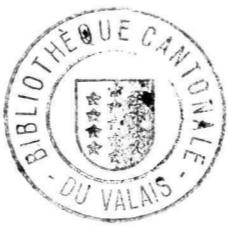


1

ESTAVAYER. — Imp. H. BUTTY & Cie

— 1916 —

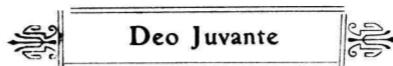




1753

Solandieu

PAR LES SENTIERS



ESTAVAYER. — Imp. H. BUTTY & Cie

— 1916 —

TA 450

*A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE
JE DÉDIE CE LIVRE =====*

A. D. S.



Avant-propos

Depuis que je consacre mes loisirs à traduire les impressions intimes de mon âme, on m'a souvent démundé de réunir en une gerbe les épis dispersés de ma modeste moisson.

Et ce n'est pas sans une profonde émotion que j'ai relu des pages lointaines, en vers et en prose, où j'ai revécu, par la pensée, les heures troublantes du passé. Après les avoir lues, j'ai senti de l'angoisse dans mon cœur et des larmes dans mes yeux, au souvenir des élans tour à tour joyeux ou amers qui ont agité mon âme sur le chemin de la vie. Quelques-unes de ces pages, je les ai brûlées, c'est une façon d'oublier les choses trop cuisantes; les autres, je les ai gardées pour les offrir au public indulgent qui les lira.

J'ai divisé ma petite œuvre en trois parts, la première consacrée aux Muses, la seconde à la Nature, la troisième, à l'Histoire et à la Légende.

C'est en errant dans ces sentiers du Rêve et de la Réalité que j'ai trouvé quelque charme à ce Calvaire du Chrétien qui s'appelle la vie. Et ce charme eut été un cruel désenchantement sans ce sublime rayon d'or qui donne un lustre si puissant aux moindres choses qui nous entourent: la Foi.

Aujourd'hui, que la matière tend à tout submer-

ger, que le roman déprime au lieu de fortifier, qu'un vent noir de corruption souffle de tous côtés, il se trouvera j'en suis sûr, encore bien des bonnes âmes pour fuir un moment la poussière des chemins battus, et venir, avec l'humble poète, errer un peu par les sentiers.

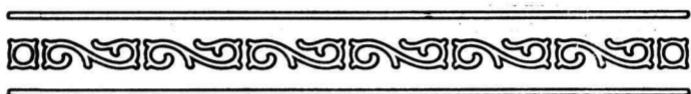
SOLANDIEU.



PREMIÈRE PARTIE

POÉSIES





Par les sentiers



Dans les sentiers de la montagne
Souvent j'ai trouvé du bonheur,
 Près d'une fleur
Bâti des châteaux en Espagne,
Et laissé s'envoler mon cœur,
 Vers les hauteurs.

J'ai trouvé de superbes roses
Dans les sentiers qui vont sous bois,
 Nids de chamois,
Et loin de la plaine morose
J'ai chanté d'une allègre voix
 Tout mon émoi.

A l'ombre des pins, sur la mousse,
Dans l'arôme des framboisiers,
 Des églantiers,
J'ai vécu l'heure la plus douce
Aux premiers souffles printaniers,
 Par les sentiers.





Flore

L'on m'a reproché quelquefois
D'évoquer trop souvent Pomone
De la poursuivre au fond des bois
Pendant les soirs du bel automne,
De trop célébrer ses attraits
De me cramponner à ses charmes
D'en brosser de pompeux portraits
Au point d'en faire rire aux larmes !
Je le confesse sans détours
J'ai toujours aimé sa langueur
Et dans mes premières amours
C'est elle qui conquit mon cœur.
Mais puisque cet amour naïf
A des rivaux a fait ombrage
Laissez-moi, d'un geste tardif
La leur livrer toute en partage.
Toutefois, comme je ne puis
Etre ainsi seul dans ma détresse,
Et simple mortel que je suis
Vivre sans avoir ma déesse,
Je veux, narguant tous les hivers,
En ce printemps qui vient d'éclore

Sur ma lyre chanter des vers
A la très sémillante Flore.
A toi, la grâce et la beauté !
Salut ! jeune reine frivole,
L'insouciance et la gaité,
Nimbent ton front d'une auréole.
Je sens mon cœur se rajeunir
Au souffle de ta tiède haleine
Et mon bonheur s'épanouir
Auprès de toi, charmante reine.
J'aime entendre, le jour, la nuit,
Ta voix aux doux zéphyrs pareille
Dont l'amoureux son retentit
Comme une lyre à mon oreille.
J'aime les parfums de tes fleurs
Et la douceur de tes mystères,
Les perles d'or qui sont tes pleurs
Dans les verts sentiers de Cythère.
Oh ! reine ! en te voyant venir
Je ne sais quelle folle ivresse
Vient réveiller mon souvenir
Et remplir mon cœur d'allégresse !
Dans tes effluves du matin
Je revois toute mon enfance
Tout ce bonheur déjà lointain
De l'ineffable insouciance.
Et malgré les petits flocons
Que je sens flotter sur ma tête,
Malgré la rigueur des saisons,
Mon cœur, ô Flore ! est tout en fête !

De ta beauté je suis épris,
Plus que des charmes de Pomone,
Salut, printemps qui me souris
A l'aube de mes jours d'automne



Fleurs du printemps

Les tulipes

Elles ont ouvert leurs corolles
Les tulipes que j'aime tant,
Et sur leurs longues tiges molles
Balancent leur front éclatant.

J'aime leur forme de calice
Lorsque les perles du matin,
Comme le vin du sacrifice,
Baignent leur coupe de satin.

Leur coloris, c'est la jeunesse,
Leur doux parfum, c'est la candeur.
Leur velouté, c'est la tendresse,
Et leur pistil, c'est la pudeur.

Pour moi, de ma lointaine enfance
Elles sont un cher souvenir
De pur bonheur et d'innocence,
Que les ans sont venus flétrir.

Je me souviens des plates-bandes
Où ma mère arrosait ses fleurs,
Et des bouquets et des guirlandes
Que venaient y cueillir mes sœurs.

A côté des tulipes roses,
C'étaient des muguet et des lys,
Des pivoines à peine écloses
Sous des flots de volubilis.

Et des lilas, des primevères,
Et des quarantains odorants,
Des œillets blancs et des fougères,
Sous des aliziers amarants.

Mais de toutes ces fleurs nouvelles
Que nous apportait le printemps,
La tulipe était la plus belle;
Oh ! chaste fleur que j'aimais tant !

Chacun venait aux jours de fête
Au carré faire sa moisson.
Dans cette joyeuse conquête
Chaque fleur payait sa rançon.

Aux patrons, aux anniversaires,
Nos fleurs de discours tenaient lieu;
Est-il de plus doux émissaires
Pour chanter la gloire de Dieu !

Oh ! tulipes de mon enfance,
Combien je vous dois de bonheur,
De pieuse reconnaissance,
Mais aussi, combien de douleur !

Tout cela fut bien éphémère;
Après le plaisir vint le deuil.
Toutes nos fleurs pour notre mère
Disparurent dans un cercueil.

Jamais plus, dans les plates-bandes
Nous n'allâmes cueillir des fleurs;
Aux jours de fête, pour offrande,
Hélas, nous n'avions que des pleurs.

Mais je sens fleurir dans mon âme,
A chaque printemps qui revient,
Une tulipe sous la flamme
Du vieux passé qui se souvient.



Dans les bois

Par un beau jour d'été, sous le dôme des branches
Des grands bois verdoyants, qu'il fait bon respirer

Les doux parfums de Flore!

Quand les premiers muguet aux molles grappes blanches
Embaument le gazon où l'on aime à rêver

Quand se lève l'aurore.

Qu'il fait bon dans les bois! Quelle douce quiétude
Envahit notre cœur pour l'élever bien haut

Vers les célestes nues,

Où l'âme sent tomber sa morne lassitude,

Où la terre apparaît comme un affreux chaos,

De ces zones perdues.

Sur la mousse où les pleurs de l'aurore scintillent
Qu'il fait bon écouter le doux chant des oiseaux,

Des coucous solitaires.

Et voir, les yeux mi-clos, mille feux qui pétillent,
Suspendant un brin d'or aux opulents rameaux

Des sapins séculaires.

Qu'il fait bon s'endormir sous la verte ramure,
Sous les mélèzes noirs, à l'ombre des buissons

De roses, d'aubépine,

Sur le tapis moelleux de la tendre verdure,

Au tintement joyeux, parmi les frondaisons,,

De la cloche argentine.

Ah ! oui, qu'il y fait bon, dans ce monde champêtre !
Et l'on songe au bonheur de nos premiers parents
 Au paradis terrestre.

Mais, hélas ! nous eussions fait tout comme eux peut-être,
Contentons-nous dès lors de chasser les serpents
 De notre Eden alpestre.

Oh ! vivre dans les bois, dans une humble chaumière !
Loin des regards jaloux, loin des cris énervants
 De la foule insensée !
Vivre tout simplement, d'une existence austère,
De brouet, de pain noir, mais à tous les instants
 Vivre de la pensée !





Bonheur champêtre

—o—

Par un rose matin, errant à l'aventure
J'avais pris un chemin, perdu dans la verdure
Sentier que je prenais pour la première fois
Et qui me conduisit dans l'épaisseur des bois
En un instant la terre avait changé de face
Ici, plus de maisons et plus de populace,
Rien que les grands sapins, de la mousse et des fleurs,
Une pauvre cabane et des oiseaux chanteurs.

Oh ! non, je ne sais rien de plus délicieux
Qu'un chalet dans un bois, dans un bois tout ombreux,
Où tout le long du jour les oiseaux en cadence
Rompent de la forêt l'harmonieux silence,
Où le bourdonnement de mille papillons
Se mêle au gazouillis des gentils oisillons;
Où l'ambre des sapins embaume la Nature
Où le parfum des fleurs flotte sur la verdure,
Où sous les buissons verts un tout petit ruisseau
Roule son flot léger dans un mcelleux berceau.
Où le soleil, par jets, glisse à travers les branches
Un fourmillement d'or sur les corolles blanches
Des blancs myosotis, des lys et des muguet
Qui cachent leur beauté dans l'ombre des bosquets !
-- Tout est mystérieux, dans ce lieu solitaire,
Tout vous parle de Dieu dans ce beau sanctuaire,

C'est un monde enchanté, terrestre paradis,
Où l'âme vogue en paix loin des sens assoupis.
Par instant des échos les vagues sons lointains
Y viennent exhalez leurs rythmes argentins:
C'est la cloche du soir qui monte du village
Ou le chant d'un berger quittant le pâtrage:
La prière du soir, la voix d'un innocent
Qui s'en vont vers le Ciel, emportés par le vent.

Mais en ces lieux sacrés n'arrive point la houle
Des bataillons humains, de l'écoeurante foule
On croirait y goûter un céleste avant-goût
Du bonheur des Elus, des coeurs humbles et doux.

Heureux mortel qui vis dans cette humble chaumière,
Un instant j'ai mêlé ma voix à ta prière,
J'ai senti qu'en mon sein des fibres sans vigueur
Vibreraient jusqu'aux cieux, sous ton toit, laboureur.
J'ai compris qu'ici-bas tout n'est qu'erreur, démence,
Que le bonheur est là, dans la paix, l'innocence,
Et puis en soupirant j'ai repris le chemin
Qui conduit hors du bois et se perd au lointain.
J'ai senti dans mon cœur quelque chose d'étrange,
Une divine joie, un bonheur sans mélange
Et je m'en suis allé, l'œil humide et rêveur
A travers les sentiers, en louant le Seigneur.
Vingt fois j'ai rejeté mes regards en arrière,
Pour vous revoir encor, mortel, humble chaumière,
Verts bosquets, bois ombreux. Et la brise en passant
A dû vous apporter le sanglot d'un passant.

Où je suis bien

C'est dans le silence des bois,
Heureux exil de la nature,
Loin du pauvre monde aux abois,
De ses clamours et de ses lois,
Et loin de toute forfaiture.

Je suis bien, quand dans la forêt
Je suis étendu sur la mousse,
Dans le doux parfum du muguet,
Et que j'entends le babil frais
D'un oiseau qui fuit dans la brousse,

La mâle voix du moissonneur,
Le bruissement de la faufile,
La chanson du merle moqueur,
L'amour qui chante dans mon cœur
Et le pinson dans la charmille.

C'est dans l'humble petit vallon,
Assis près d'un ruisseau qui chante,
D'où l'on entend le carillon
Des troupeaux, la voix du grillon
Caché dans les fleurs de la sente.

C'est par les vaux et par les monts,
C'est au cœur de l'Alpe lointaine,
A l'ombre des rhododendrons,
Des polneys, des lys martagons
Qui croissent près de la moraine.

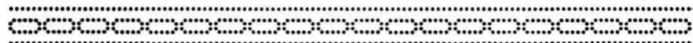
Perdu, tout seul, dans les sentiers,
C'est là que je suis bien, en somme,
Bien seul, au pied des pics altiers
Je resterais des jours entiers,
Le plus heureux de tous les hommes,

Loin des parages séducteurs,
Où tout homme traîne sa chaîne,
On ne songe plus aux noirceurs
Des histrions et des farceurs,
Et l'on ne connaît plus de haine.

Qu'il ferait bon vivre en ces lieux !
Mais, hélas ! c'est une chimère,
La terre est bien trop loin des cieux,
Et j'ai des larmes dans les yeux
En songeant à la vie amère.

Souffrir ! c'est le lot du chrétien;
Il faut partir, quitter l'alpage,
Cet Eden où j'étais si bien,
Et, livrant mon corps au lien,
Me voir repris par l'engrenage.





Pastorale

Sur les hauts monts, sur les coteaux
Quand broutent nos joyeux troupeaux
 Au son de nos musettes,
Il faut nous voir, jeunes bergers
Dancer en rond dans les vergers
 Au rythme des clochettes
Chantez, chantez, jeunes bergers,
Dansez, dansez dans les vergers.

Il faut nous voir, sur le gazon
Couchés, les yeux vers l'horizon
 Le cœur dans les nuages
Autour de nous les frais ruisseaux
Gazouillent dans les grands roseaux,
 Fuyant les marécages,
Et des buissons couverts de fleurs
Sortent des refrains enchanteurs.

Quand tinte la cloche du soir
Les troupeaux vont à l'abreuvoir
 Conduits par les bergères
Et devant les humbles chalets
Tous à genoux dans les prélets
 Nous faisons la prière;
Puis, quand la nuit descend sur nous
L'on s'endort d'un sommeil si doux.

Cantique à Philomèle

Gai rossignol, dans le bocage,
En entendant ton doux ramage
Tout s'irradie autour de moi;
Au rythme de ta mélopée
Mon âme est tout enveloppée
De paix, d'amour, de tendre émoi.

Le matin, avant que l'aurore
Vienne baisser le front de Flore
Et chasser les oiseaux des bois,
Dans la campagne solitaire,
Quand tout est calme sur la terre,
Combien j'aime entendre ta voix !

Car ta voix est tout un poème,
C'est tantôt un chant de bohème,
Tantôt un hymne à l'Eternel;
Elle dit au cœur qui l'écoute:
« Va, passant, gaîment suis ta route,
Va, car ton but est immortel. »

Quand, dans la nuit silencieuse,
Alors que la lune rieuse
S'épanouit dans le ciel noir,
Ta voix, ô ! douce Philomèle,
Aux souffles des zéphirs se mêle,
Comme un suave chant d'espoir.

Aux mornes concerts de ce monde
Ta voix apparaît comme une onde,
Fuyant le bourbeux océan;
Par dessus tout elle s'élève,
Et va flottant comme un beau rêve,
Ou le panache d'un volcan.

J'ai bien souvent pensé qu'un ange
Pour chanter des cieux la louange
S'était caché dans ton gosier,
Ainsi que parfois l'ellébore,
Honteux un peu d'être inodore,
Va s'abriter sous un rosier.

Dans ces nuits paradisiaques,
Quand les crapauds dans leurs cloaques
Ont tu leurs laids coassements,
O ! rossignol, ta voix si pure,
Sortant du sein de la verdure,
Monte vers Dieu, comme un encens !

Les beaux moments où ma pensée
Dans les hauteurs s'est élancée,
Je te les dois, chantre divin;
Beaux soirs où seul dans la campagne
Je rêvais châteaux en Espagne
Ou de baisers de Chérubins,

Soirs embaumés d'un ciel sans voiles
Quand l'œil perdu dans les étoiles
L'angoisse m'étreignait le cœur,
Comme un doux écho du mystère
Ta voix semblait me dire: espère !
C'est là, qu'est l'éternel bonheur.

Bientôt, quand les brumes de l'âge
Imprimeront à mon visage
Le sceau de la sénilité,
Qu'au moins dans le fond de mon âme,
Ton chant vienne attiser la flamme
De la mâle virilité.

Plus tard, au logis funéraire,
Où fleurira la cinéraire,
O ! viens chanter sur mon tombeau !
Les mânes de l'humble poète
Tressailliront dans leur retraite
En entendant ton chant si beau.



Brise de Mars

Vents qui bruissez, vents douloureux
Qui secouez les branches nues
Que dites-vous?

Vous avez l'air bien malheureux
Vents rageurs qui tombez des nues
Vents en courroux!

Vous avez d'étranges frissons,
Vent de printemps et vent d'automne
Vent murmurant.

Gros sanglots mêlés aux chansons,
Ris de Flore et pleurs de Pomone
Duo navrant.

Quand vous soufflez dans les vallons
A la pâleur du crépuscule
Pleins de soupirs,
On dirait des nains vagabonds
Hurlant de leur voix minuscule
Sur des zéphirs.

Hurlez dans les épais roseaux
Ridez les mares croupissantes
Aux tons blafards.
Eden des nocturnes oiseaux
Des libellules frémissantes
Des nénuphars.

Hurlez, hurlez toujours, vents noirs,
J'aime votre allègre tristesse;
 Suaves bruits,
Vous êtes l'âme de ces soirs
Où le cœur se pâme d'ivresse
 Dans l'air des nuits.



Un soir aux Mayens

Un rêve

A la faveur du crépuscule
Assis au rustique balcon
D'un chalet au front minuscule
Par un beau soir, ah ! qu'il fait bon !

A vos pieds s'étend la vallée
Avec ses villages blottis
Dans les fleurs et sous la feuillée
Où les merles ont fait leurs nids.

Dans les vergers de la colline
Les gais rossignols amoureux
Entonnent leur chanson divine,
Gentils oiseaux, soyez heureux ?

Chantez les beaux jours éphémères
La vie est heureuse pour vous,
Vous êtes exempts de misères
On le sent dans vos chants si doux.

Comme le poète qui pleure
Au souvenir des disparus
Les sanglots de la dernière heure,
Vous ne les avez pas connus !

Mais quelle est cette voix mystique,
Pareille à des sons enfantins?...
L'on dirait une harpe éolique
Dans un concert de Chérubins.

Non, c'est la zither d'une amie
Qui vient réveiller mes douleurs
Au fond de mon âme attendrie
Et qui me fait verser des pleurs.

Là-haut, dans l'air de la montagne
Douce Chimère, ma compagne,
J'ai revécu les jours perdus,
Oh ! merci ! mais ne jouez plus !

.....

Amour champêtre

J'aime la montagne paisible
J'aime le silence des bois,
Le soir, le murmure terrible
Des torrents aux puissantes voix.

J'aime la douce paix champêtre,
Les frais et doux parfums des champs,
J'aime voir les gais troupeaux paître
Dans les enclos reverdissants.

J'aime le chaste et doux mystère
Des sentiers fleuris et discrets
Et loin des vains bruits de la terre
J'aime la chanson des guérets.

J'aime le souffle de la brise
Dans les bosquets ensevelis
Les chalets blottis vers l'église
Parmi les rocs des éboulis.

J'aime la poésie altière
Qui se dégage des taillis,
Le toit fumeux d'une chaumière,
Les joyeux chants des armaillis.

J'aime l'azur du ciel sans voiles,
La lune en son nimbe argenté
J'aime le doux feu des étoiles
Qui luit dans ce monde enchanté !

J'aime au-delà de cette nue
Ce que mes yeux ne peuvent voir,
J'aime la patrie inconnue
Où mène le Sublime Espoir.

J'aime la divine Espérance
Ce rayon d'or de l'Ici-bas,
J'aime la Sainte Providence,
Qui donc, Seigneur, ne t'aime pas !





Les œufs de Pâques

—o—

Le souvenir encor fait tressaillir mon âme
De ces œufs pascals teints par les soins maternels.
Et les trente ans passés n'ont pas éteint la flamme
Qui la faisait bondir en ces jours immortels.

Dans le ciel d'un bleu pur ourlé de ouate blanche,
Un gai soleil d'avril fleurissait les vergers,
Et les joyeux pinsons, cachés sous chaque branche,
Pour fêter les beaux jours échangeaient des baisers.

Fiers, les cheveux au vent, favoris de l'enfance
Nous les heureux bambins, que le bonheur hantait,
Nous allions dans les prés, le cœur plein d'espérance
Chercher les œufs pascals qu'on bon ange apportait.

Et pendant ce temps-là, seule au logis la mère
Etais tout aux apprêts du joyeux lendemain,
Heureuse de nous voir caresser la chimère
Qui nous faisait chercher les œufs sous le jasmin.

Et quand le jour suivant, sur la table fleurie,
Les œufs pascals brillaient devant nos yeux ravis
Vous nous disiez qu'un ange, ô ma mère chérie !
Les avaient teints avec des fleurs du Paradis.

Le dimanche à Lully, mes sœurs et moi, Jean-Jacques,
Nous allions en chantant, à l'ombre du tilleul,
Suivant l'usage vieux, cogner nos œufs de Pâques
Sur le gazon témoin des plaisirs de l'aïeul.

Jour de félicité, d'innocente allégresse,
En vous évoquant j'ai des larmes plein les yeux.
Et dans le prisme d'or qui voile ma tristesse
Je vous revois, parents, qui nous teigniez nos œufs !

Je revois votre front, votre si doux visage,
Vos regards souriants et qui veillaient sur nous,
O parents bien-aimés, dans ces jours du jeune âge,
L'ange de la maison, cet ange, c'était vous.

Et maintenant au pied du clocher du village,
A l'ombre du tilleul reposent les aïeux
Bientôt à notre tour, abattus par l'orage,
Nous irons les rejoindre en ces paisibles lieux.

En leur cher souvenir au ciel montent nos vœux
Ils dorment du sommeil de la paix éternelle
Nous les retrouverons dans la gloire immortelle
Avec l'ange béni qui nous teignait les œufs.





Cloches d'automne

J'entends leur suave harmonie
Sous les grands noyers jaunissants,
Mélancolique symphonie
Pareille à des gémissements.
C'est le glas des beaux jours qui sonne,
L'ère des longs mois ténébreux
Vous avez, ô cloches d'automne
Pour moi des frissons douloureux.

Au printemps, dans les verts bocages,
Combien j'aimais vos doux accents !
Aujourd'hui, dans les marécages,
Avec douleur, je vous entends.
C'est le glas des beaux jours qui sonne,
Malgré le tendre azur des cieux,
Vous mettez, ô cloches d'automne,
De vives larmes dans mes yeux.

J'ai chanté la grâce de Flore,
A Cérès j'ai dit mon bonheur,
Pour les saluer, à l'aurore,
J'ai trouvé du feu dans mon cœur.
Mais maintenant que le glas sonne
Des instants où je fus heureux,
Je ne trouve plus, ô Pomone,
Pour vous que des mots langoureux.

Et pourtant, que de poésie
Dans vos cantiques argentins !
Cloches qui sonnez l'agonie
Des beaux soirs, des roses matins.
Je veux, malgré le glas qui sonne
Des beaux jours clairs et radieux,
Je veux encor, pour toi, Pomone,
Chanter dans les jours nébuleux !

Car votre voix, cloches que j'aime,
M'annonce pour les sombres jours
Le retour du beau chrysanthème,
Sonnez cloches, sonnez toujours !
Non, ce n'est pas le glas qui sonne
Car dans vos sanglots généreux
J'ai deviné, cloches d'automne,
Tant de promesse et tant d'aveux !





Les clochettes

Quand naissent les pâquerettes
Dans les vallons enchanteurs
J'aime entendre les clochettes
Sous les arbres tout en fleurs.
Je les aime, au temps des roses,
Quand Cérès et ses chansons
Chassent loin les jours moroses
Je vous aime, allègres sons !

Vous êtes la poésie
Des champs d'or et des guérets
J'aime la mélancolie
De vos sons, dans les bosquets.
En vous écoutant, clochettes,
Sur la mousse des grands bois
J'ai mêlé mes chansonnettes
A vos concerts, bien des fois.

Sous les pâles églantines
Tous les soirs, tous les matins,
Sonnez, cloches argentines,
Et clochetons argentins,
Votre rythme est un mystère,
Il respire le bonheur.
C'est peut-être une prière
Qui monte vers le Seigneur !

Quand des lointaines montagnes,
Les alpestres bataillons
Revient dans nos campagnes,
Ah ! quels joyeux carillons !
Oh ! sonnez, sonnez, clochettes,
Sonnez le ralliement :
Autour de nos maisonnettes,
Sonnez éternellement.





J'aime

—o—

J'aime la montagne paisible
J'aime le silence des bois
Le soir, le murmure terrible
Des torrents aux puissantes voix.

J'aime la douce paix champêtre,
Le frais et doux parfum des champs,
J'aime voir les gais troupeaux paître
Dans les enclos reverdissants.

J'aime le chaste et doux mystère
Des sentiers aux ombrages frais
Et loin des vains bruits de la terre
J'aime la chanson des guérets.

J'aime le souffle de la brise
Dans les buissons tout embaumés
Les chalets blottis vers l'église,
Sous les mélèzes parfumés.

J'aime des foins coupés l'haleine,
L'arôme enivrant des sapins,
J'aime le velours de la plaine
Et des hauts monts, les verts satins.

J'aime la poésie altière
Qui se dégage des taillis
Le toit fumeux d'une chaumière
Les joyeux chants des armaillis.

J'aime l'azur du ciel sans voiles,
La lune en son nimbe argenté
J'aime la pâleur des étoiles
Dans le crépuscule enchanté.

J'aime au-delà de cette nue
Ce que mes yeux ne peuvent voir
J'aime la Patrie inconnue
Où mène le sublime Espoir.

J'aime la divine Espérance
Ce rayon d'or de l'Ici-bas,
J'aime la Sainte Providence,
Qui donc, Seigneur, ne T'aime pas !



L'hiver

Les arbres sont couverts de givre
Les champs morts sont ensevelis.
La Nature a cessé de vivre
Tous les échos sont endormis.

Le ciel est gris, le vent fait rage
La neige vole en tourbillons
La campagne est mise au carnage:
Pauvres fourmis ! pauvres grillons !

Des bosquets nus les voix plaintives
Se mêlent aux clamours des vents,
Dans les bois les nymphes captives
Poussent de longs gémissements.

Les ruisseaux n'ont plus de murmure,
Plus de fleurs dans les arbrisseaux
Plus de parfums dans la verdure
Et dans les branches plus d'oiseaux.

Dans les chalets aux portes closes
Plus de ris et plus de chansons
Dans les jardinets plus de roses,
Plus d'amoureux sur les balcons.

Sur les chemins, vaincus du sort,
Des pauvres vont les yeux rougis
A la recherche du bois mort
En soufflant dans leurs doigts bleus !

Tandis qu'à la ville, en voiture
Des riches bien emmitoufflés
Dans de longs manteaux de fourrure
Oublient les pauvres gelés.

L'hiver est un triste passage
Pour ceux qui sont sans feu ni lieu,
Riches n'oubliez pas l'adage:
Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

L'automne

Il est de retour le superbe automne,
Avec sa langueur et ses clochetons,
Avec ses fruits d'or, son temps monotone,
Ses dieux favoris: Bacchus et Pomone,
Et les gais refrains que nous leur chantons.

Il est de retour avec ses bois sombres,
Ses murmures sourds, ses gémissements,
Ses timides fleurs, naissant dans les ombres,
Ses raisins dorés, ses troupeaux sans nombres
Qui remplissent l'air de leurs bâlements.

Il est de retour, et les hirondelles
De leur vol léger s'en vont au lointain,
Retrouver encor des amours nouvelles
Nous laissant, en vain, au pied des tourelles,
Emietter, rêveur, notre mie de pain.

Il est de retour, avec ses jours blêmes,
Ses couplets joyeux, ses secrets sanglots,
Ses rosiers flétris et ses chrysanthèmes,
Ses hymnes d'amour, ses pleurs, ses blasphèmes
Sous les noirs cyprés du funèbre enclos !

Il est de retour, et comme une escorte,
Il annonce hélas les jours rigoureux
Où, sur les chemins de la plaine morte,
Les pauvres, pieds-nus, vont de porte en porte
Demander du pain. — Ayons pitié d'eux !



A mon père

Il n'est plus là !

Ses yeux se sont fermés, il est rentré dans l'ombre
Après quatre-vingts ans d'une douce clarté
Etoile il a sombré comme une étoile sombre
En traversant d'un trait la noire immensité.
Mais pourquoi n'est-il plus, quand nous vivons encore,
Devait-il nous quitter quand Dieu le rappela!...
Pourquoi déjà sa fin, quand à peine l'aurore
A brillé sur nos fronts! Hélas il n'est plus là!

Nous étions dix enfants; il était notre père;
Ah ! combien nous l'aimions, lui qui nous aimait tant,
Malgré les noirs soucis, malgré la coupe amère,
Nous étions toujours gais et lui, toujours content.
Au foyer paternel écoutant nos romances,
Bien des fois son œil bon de bonheur se voila !
Il était si heureux, qu'oubliant ses souffrances
Il chantait avec nous. Hélas ! il n'est plus là !...

Tout dans son noble cœur respirait la tendresse
 Et bien souvent sa main s'ouvrit aux malheureux,
 Puis quand sonna pour lui l'heure de la détresse
 Il se sentit tout fier de souffrir avec eux.
 «A la garde de Dieu!» telle était sa devise
 Jamais aux vains discours sa voix ne se mêla,
 «Nous cueillerons nos fruits dans la Terre promise»
 Nous disait-il souvent. — Hélas! il n'est plus là!...

Dieu le récompensa. Dans sa verte vieillesse
 Il put goûter en paix le bonheur du foyer;
 C'était de bien beaux jours, de vrais jours d'allégresse
 Que ceux où tour à tour nous allions le choyer.
 Nous aimions le bercer des chants de notre enfance
 A parler de ce temps qui trop tôt s'écoula
 Où tous autour de lui, nous chantions sa romance:
 «Le doux printemps se lève...» — Hélas! il n'est plus là!

Il a pu nous quitter, mais jamais sa mémoire
 Ne pourra s'effacer de nos cœurs attendris,
 Nous savons qu'il n'est plus, mais nous ne pouvons croire

Que pour toujours, hélas! ses traits se sont flétris
 Toujours je vois son ombre et j'entends sa voix douce
 Que sur son cœur aimant toujours il modela;
 Je crois si bien ouïr ses pas lents sur la mousse
 Que je lui tends la main, mais Claude n'est plus là!

Il a fermé ses yeux au jour terne du monde
 Mais il les rouvrira dans un jour radieux;

Il ne s'est endormi dans cette nuit profonde.
Que pour se réveiller au grand jour dans les Cieux.

• • • • •

Il nous dit: «Au Revoir!» Puis inclinant sa tête
Sur les ailes des anges son âme s'envola,
Nous savions bien qu'au Ciel Claude était tout en fête
Mais nous pensions quand même: Hélas! il n'est plus là!



A ma mère

Vous souvient-il, ma tendre mère,
Des premiers pas de votre enfant,
Vous souvient-il de ce temps éphémère
Où je m'en allais triomphant
Dans les prés verdoyants cueillir la primevère?
Vous en souvient-il, ô ma mère !

Vous souvient-il qu'un soir d'automne
Sous les tonnelles du jardin
J'étais allé, sans souci de ma bonne
Rêver déjà, le cœur chagrin
De ne point voir errer la déesse Pomone !

Vous souvient-il de la tourelle
Au toit moussu, vieux murs branlants
Où nous allions dénicher l'hirondelle
Jule et moi, les deux turbulents
Qui cachaiient leurs méfaits sous l'aile maternelle.

Vous souvient-il de l'aumônière,
Aux flancs de satin rebondis,
Sac opulent, royale bonbonnière
Où nous volions vos lekerlis
Jule et moi, les jumeaux dont vous étiez si fière !

Vous souvient-il de ce vieux temple
 Où j'aimais aller avec vous
 Vous me donnez la foi par votre exemple
 Que vous étiez belle à genoux !
 Et vous disiez si bien: Mon fils, Dieu nous contemple !

Vous souvient-il du lac tranquille
 Où se reflétaient mollement
 Les noirs remparts de notre vieille ville
 Et les perles du firmament
 Que j'aimais à compter par centaine et par mille.

Vous souvient-il de la colline
 Où s'élevait le vieux château
 De l'étang vert où cette jeune ondine
 Passait la nuit dans un bateau
 A faire frissonner sa douce mandoline !

Vous souvient-il des personnages
 Que nous avons si bien connus,
 Le temps, les maux, ont changé leurs visages
 Vous ne les reconnaîtriez plus
 Tant les ans sur leurs traits ont commis de ravages !

.

Enfin, vous souvient-il, ma mère,
 De tous ces beaux jours envolés
 Qui ne sont plus qu'une pauvre chimère
 Qu'on caresse les yeux voilés
 En suivant le chemin de l'existence amère.
 Souvenons-nous, ô tendre mère !



Ceux que j'aime

.....

Ce sont les pauvres malheureux,
Les infirmes, les miséreux,
Celui qui gémit, qui sanglotte
Sur la vague qui le ballotte
Entre la souffrance et le deuil
Le roulant d'écueil en écueil.

Ce sont les humbles, les petits,
Les naïfs, les pauvres d'esprit,
Ceux qu'on bouscule dans la foule,
Que l'on piétine et que l'on foule,
Que l'on traite de pauvres fous
Et valent souvent mieux que nous.

Ce sont les braves laboureurs,
Ceux dont les pénibles labeurs
Arrachent notre nourriture
Aux entrailles de la nature.
Les nourriciers du genre humain
Dont on devrait baisser les mains.

J'aime les sœurs des hôpitaux,
Tous ceux qui soulagent les maux
De ceux qui souffrent sur la terre,
Pendant la paix, pendant la guerre,
Portant haut, dans l'humanité
Le drapeau de la Charité.

J'aime aussi les petits enfants,
Leur front pur, leurs yeux innocents,
Leur cœur sans ruse et sans malice,
Dégagé de tout artifice,
Qu'un jour le destin brisera,
Mais que l'amour consolera.

J'aime encor tous les animaux
Qui nous aident dans nos travaux
Bêtes de trait, bêtes de somme,
Fidèles compagnons de l'homme
Ces chers frères inférieurs
Et bien souvent supérieurs.

Notre cœur est fait pour aimer,
L'œuvre de Dieu pour nous charmer,
C'est pourquoi j'aime la nature
Les bois, les champs et la verdure,
J'aime le Ciel, divin séjour,
La Foi, refuge de l'amour.

J'aime l'heureuse obscurité,
Le calme et la simplicité,
La solitude et le silence,
La douce voix de l'espérance
Et le soir, l'âtre flamboyer
Sous l'humble toit de mon foyer.





Rêverie

Je rêve à ceux qui ne sont plus,
A ceux dont la tendre mémoire
Me reporte au temps illusoire
De tant de doux songes déçus!

Je rêve à ces jours envolés
De la plus chimérique enfance,
Aux doux plaisirs de l'innocence
Que tant de crêpes ont voilés.

Je rêve aux délicieux soirs
Où sous les branches parfumées
Entre deux âmes bien-aimées
Je me berçais des vains espoirs.

Je rêve au premier coup de vent
Qui s'engouffra dans ma gondole,
Depuis ce triste jour, Eole
M'en fit essuyer bien souvent.

Je rêve, hélas, au premier deuil
Qui vint troubler mon allégresse,
La Mort devenait mon hôtesse,
La Douleur était à mon seuil.

Je rêve au foyer paternel,
Au nid douillet de mon jeune âge
Je l'ai vu sombrer dans l'orage,
Moi qui le croyais éternel !

Je rêve à tout ce que je vois
Se dérouler sur cette terre.
Tout est douleur, tout est misère
Et chacun porte bien sa croix.

Je rêve à l'ineffable sort
Qui nous attend dans l'autre vie,
J'y songe et mon âme est ravie
Et douce m'apparaît la Mort.

Je rêve enfin à l'Avenir,
Où vont toutes nos espérances,
L'oubli de toutes nos souffrances,
Où vit l'immortel souvenir.



Les souvenirs d'enfance

Paillettes d'or dans un creuset,
Ils sont enfouis dans ma mémoire;
C'est un pieux livre d'histoire
Dont j'aime à lire les feuillets
Comme on lit ceux d'un vieux grimoire.

Ah ! qu'ils sont beaux, ces souvenirs,
De la douce et lointaine enfance,
Où le cœur vivait d'innocence,
Où l'on ne parlait qu'avenir
Sans compter avec l'inconstance.

J'étais alors le papillon
Voltigeant joyeux dans la plaine,
Mais si l'or dorait mes antennes
Je ne riais pas du grillon
Chantant, caché dans la bourdaine.

Et respirant avec bonheur
Le parfum de l'herbe fleurie
Je moissonnais dans la prairie
De puissantes gerbes de fleurs
Puis rentrais à la métairie.

Sous le toit hospitalier,
Heureux berceau de la famille,
Doux nid caché dans la charmille
Où fleurissaient les églantiers,
Je rêvais la plus noble idylle.

En regardant flamber le feu
Qui léchait le mur noir de l'âtre
Au cœur d'une mère idolâtre
Je confiais mon plus cher vœu:
Rester aux champs, devenir pâtre !

Ne jamais quitter la maison,
Les beaux vergers de mon village;
Courir les prés et les bocages,
Et n'avoir point d'autre horizon
Que le lac et son doux rivage.

Vivre et mourir près du clocher
A l'ombre de sa paix profonde,
Et contempler, quand le ciel gronde
La bonne étoile du berger,
Rubis, dans l'écran noir de l'onde.

Amour de Dieu, amour des champs,
Amour de toute la nature,
Des moissons d'or, de la verdure,
Amour des bons et des méchants,
Tel fut mon rêve en miniature.

Ce rêve eut été du bonheur,
Mais le bonheur n'est pas sur terre.
La Mort vint me ravir ma mère
Et dans l'exil et la douleur
Je vis s'en aller ma chimère.

Dès lors, bien des jours ont passé,
Entre la joie et la souffrance,
Le cruel doute et l'espérance,
Sans que le temps ait effacé
Mes premiers souvenirs d'enfance.



A ma mère

Souvenir du 12 mars 1896

Elegie

Pleurez, mortels, morne phalange,
Pleurez les beaux jours disparus
Où sous les ailes d'un bon ange
S'abritaient vos rêves déçus!

Ces rêves de l'heureuse enfance
Le «nec plus ultra» d'ici-bas,
Marqués au coin de l'innocence
Depuis, foulés par tant de pas !

Cet ange, c'était votre mère
Comme un beau songe elle a passé,
Jetant, pour vous, sur cette terre
Des fleurs sur le chemin glacé.

Ces fleurs sont les douces pensées
Ecloses vers l'ange qui dort
Fleurs immortelles entassées
Sous l'âpre souffle de la Mort.

Cet ange encor remplit ma vie
Toujours il marche à mes côtés
Et parle à mon âme ravie
Des divines félicités.

Tout me rappelle son passage
Dans les lieux qui l'ont vu passer
Et quand je retourne au village
C'est pour la voir et l'embrasser.

Je baise sa main généreuse
Qui sut chasser les loups-garous
De la couche tendre et mœlleuse
Où l'ange veillait à genoux.

Je baise son front pur d'albâtre
Bruni sous le feu des moissons
O front d'une mère idolâtre
Mes pleurs remplissent vos sillons.

Je baise le souffle angélique
Qui de sa lèvre s'exhala
En ce suprême instant mystique
Où sa bonne âme s'envola !





A Madame S. de R.

Vision

.....

J'ai pu la revoir dans un rêve!
Oh! quelle adorable vision!
Mais combien cette nuit fut brève
En son éphémère illusion!

D'un printemps qui venait de naître
C'était à l'aube d'un beau jour
Dans le cadre d'une fenêtre
A l'angle d'une vieille cour.

Sous les toits et sur les corniches
Les premiers pinsons gazouillaient
Les merles se faisaient des niches
Et les gais passereaux piaillaient.

Je me souvenais à cette heure
D'un cher passé déjà bien loin
Dont cette paisible demeure
Fut l'inoubliable témoin.

Je revoyais dans sa chambrette
La noble dame de céans
Toujours amène et guillerette
Malgré l'énorme poids des ans.

Je me rappelais son image
Et j'entendais sa douce voix
Me dire en un sombre présage:
«Adieu !» pour la dernière fois !

• • • • •

Soudain parut dans l'embrasure
Un visage au front radieux
Aimable à voir dans sa parure
Et la langueur de ses yeux bleus.

Au milieu du lierre et des roses
Se dressait son buste élégant,
Et sur ses lèvres demi-closes
Rutilait un corail sanglant.

C'était comme un profil de reine
Dans un artistique pastel
Quelque portrait de châtelaine
Oublié dans un vieux castel.

Sur ses tempes flottait la neige
Qui couronne les fronts d'aïeux
Elle était superbe à l'allège
L'œil perdu dans l'azur des cieux.

Je la connus à son sourire
A ses papillottes d'argent
A tout ce qu'une âme respire
De bon, de doux et d'indulgent.

Transporté, le cœur tout en fête
Je m'inclinai profondément
Hélas ! en relevant la tête . . .
Je m'éveillai bien tristement !

O vous ! l'aïeule vénérée
Dont j'évoque le souvenir,
Là-haut, dans la voûte éthérée
Le Seigneur daigne vous bénir !



Tristesse

Papa, maman, Fonfon, c'est à vous que je pense !
Votre cher souvenir ne me quitte jamais;
Il inonde mon cœur d'une morne souffrance,
Car vous savez, mes chers, combien je vous aimais !

Entendez-vous, parfois, les sanglots de ma bouche,
Et voyez-vous couler les larmes de mes yeux ?
Quand le soir le sommeil fuyant ma triste couche
Mon œil sondant la nuit vous cherche dans les cieux ?

Me voyez-vous, défunts, dans le noir cimetière,
Errer comme un esprit, un fantôme vivant,
Déposer un baiser, sur cette froide pierre
Qui vous cache à mes yeux, vous trois que j'aimais tant !

Oh ! si vous me voyez, qu'un soupir, une flamme,
Qu'un souffle, qu'un seul mot vienne apaiser mon cœur,
Et je retrouverai du calme dans mon âme,
L'espérance et la foi, la paix et le bonheur !

Dites-moi qu'à mon tour dans cet immortel monde
Qui se nomme le ciel, j'irai vous retrouver,
Dites-moi, chers Amis, qu'au-delà de la tombe
La Mort ne viendra plus jamais nous séparer !



Amour filial

.....

Au seuil de l'humaine existence
Pour soutenir nos premiers pas
Le Ciel nous donne une autre Providence
Pour sourire à notre naissance
Et nous recueillir dans ses bras.

Pour sécher nos premières larmes,
Pour répondre à nos premiers ris
Que de génie et de touchantes armes
Dans ce cœur de mère aux alarmes
A l'ouïe de nos premiers cris !

Et quand la pâle maladie
Autour du berceau fait le guet
Qui veille-là, tremblottante et raidie ?
La mère ! où l'ange s'irradie
Chassant la fièvre du chevet.

Et puis plus tard, quand les années
Ont fait de nous de grands garçons
De ses deux mains, par le labeur fanées
La mère, aux dures destinées
Nous prodigue encor ses moissons.

Est-il un plus bel héroïsme !
Dur combat de tous les instants,
Amour plus grand que tout notre égoïsme,
Amour qui voile d'un beau prisme
Le cœur d'or de nos bons parents.

Sous votre aile, ange tutélaire,
S'abritent encor mes douleurs,
Pour vous, bon ange qui fûtes ma mère
J'offre en ce jour dans ma prière
Toutes vos larmes, tous mes pleurs.





Le souvenir

Dans la longueur des jours qui passent
Combien de choses qui vous lassent
Que de chagrins pour un plaisir!
Mais il est, dans ce qui succombe
Un bien qui survit à la tombe
Et son nom c'est: le Souvenir.

Dans la frayeuse des nuits obscures
Où de grimaçantes figures
En vous toisant vous font frémir,
Parfois une douce pensée
Chasse la chimère insensée
Et c'est encor le Souvenir.

Entremêlant nos larmes vives,
Des jouissances fugitives
Semblent vouloir nous rajeunir;
Mais le fardeau de nos misères,
Le lot des défaites amères
Nous forcent à nous souvenir.

Chrétiens, ne courbons point la tête !
Mais marchons droits à la conquête
Du bien qui jamais doit finir.
Que notre croix soit notre emblème,
Notre foi, notre diadème
Dieu, notre immortel Souvenir.

Quand vers le déclin de la vie
La Parque jamais assouvie
D'un trait nous montre l'Avenir,
Alors tout le passé qui sombre
Revit un instant de son ombre
Dans un éclair du Souvenir.





Ma mimi

A toi, ma Mimi que j'adore
Je dédie ces pauvres vers,
L'Amour qui les a fait éclore
M'a trouvé la tête à l'envers.

Et pourtant, pour toi, ma mignonne,
Le cœur doit être toujours prêt,
Et la plume où ton nom frissonne
Doit pouvoir te peindre d'un trait.

Rossignol ! c'est ton nom, je gage
Vos voix chantent à l'unisson,
O Rois des chantres du bocage:
Philomèle et Mimi-Pinson !

Oui, votre parenté s'affirme
Dans la grâce et dans la gaîté,
Sans pour celà que rien n'infirme
De ma Mimi, la primauté.

Ton teint est de lys et de rose
Ton œil a le bleu de l'azur,
Et sur ta lèvre demi-close,
Brille l'incarnat le plus pur.

Ton front, plus noble que l'albâtre
Resplendit d'un éclat joyeux
Guilleret sous l'onde folâtre
De tes cheveux blonds et soyeux.

Ton bon cœur n'a point de mystère,
Ton âme a d'un saint la candeur
C'est là que réside ma chère,
Tout le secret de ton bonheur.

Mimi ! que le sort te protège !
Toujours, reste Mimi-Pinson,
A l'âme blanche comme neige
Au cœur gai comme un mirliton !





Le chevalier

C'est vous ! Renault, le reître infâme
Qui pour contenter vos instincts
Avez outragé cette dame,
Par vos attentats libertins!

Prenez garde à vous ! misérable !
Et préparez-vous à mourir;
Devant ma lame inexorable,
Nul n'osera vous secourir !

Voici, félon, pour vous défendre,
Un poignard meilleur que le mien,
Car j'avais des points à vous rendre,
Je vous les rends, tenez vous bien !

•
Je vous trouve bien téméraire,
Jeune seigneur, point ne vous crains;
Depuis vingt ans je suis corsaire,
Je ne lâche plus, quand j'étreins !

J'en ai combattu de plus braves
Que vous, et combien de plus forts,
Et leur sang bleu de betteraves
N'empêche pas qu'ils sont tous morts.

Garde à vous ! fils de la noblesse,
Recommandez votre âme à Dieu,
J'ai pitié de votre détresse,
Vous allez mourir en ce lieu !

• • • • •

Les deux champions se précipitent
Soudain le sang rougit le fer,
Les yeux du corsaire palpitaient
Il est mort le vieux loup de mer.



Les menestrels

Ballade

C'est nous, les joyeux ménestrels
Qu'on aime à voir en les castels
Exalter des preux la mémoire;
Frémissants à l'ombre des tours
Chanter la paix et les amours
Ou compulser un vieux grimoire

Quand les meutes sont aux abois
Et qu'on entend au fond des bois
Pleurer la biche agonisante
Aux dames qui sont au logis
Nous allons, les yeux réjouis
Porter la nouvelle émouvante.

Mais si l'ennemi sur les monts
Vient à paraître à l'horizon
Tôt nous partons donner l'alarme.
Puis quand nos brillants chevaliers
Reviennent couverts de lauriers,
Nous chantons l'honneur de leurs armes.

Au moûtier, quand d'heureux époux
Au pied de l'autel à genoux,

Se font mutuelle promesse
A travers chemins et guérets
Nous proclamons tout guillerets
Aux quatre vents leur allégresse.

Dans les plaisirs, dans la douleur,
Partout, nous prodiguons nos cœurs,
Nous sommes de toutes les fêtes;
On nous adule en les châteaux,
Des seigneurs jusqu'aux damoiseaux,
Troubadours, jongleurs ou poètes.

Entre les serfs et les vilains,
Les nobles et les châtelains,
C'est nous qui tenons l'équilibre
Favoris de l'humanité
Gais enfants de la liberté,
Ménestrels, fils d'un peuple libre.



Le deuil des choses

La campagne était tout en fleurs,
Les pampres sortaient leurs bourgeons,
Et du soleil les doux rayons
Doraient l'espoir du laboureur.

Avril incarnait le printemps,
Avec ses parfums, sa verdure,
Tout souriait, dans la nature,
Et les cœurs étaient palpitants.

Après le sombre hiver: la mort,
C'était le retour à la vie,
Et notre âme en était ravie.
Combien fragile est notre sort !

Un soir, le ciel était d'acier,
La lune paraissait frileuse,
Dans la campagne ténébreuse
Soufflait l'âpre vent du glacier.

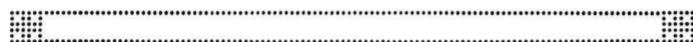
L'affreux vent noir, qui fait frémir
Le pauvre dans sa maisonnette,
Mourir fleurs et bergeronnettes,
Ce vent qui pleure et fait gémir.

Le lendemain, quand l'horizon
S'empourpra des feux de l'aurore,
Un crêpe était au front de Flore,
Chaque fleur était un glaçon.

Et sous l'haleine des frimas
La Nature sombre et meurtrie
Dans sa robe noire et flétrie,
Aux quatre vents sonnait le glas.

Ce glas, qui tinte dans mon cœur
A ramené les jours moroses,
Il faut porter le deuil des choses
Qui vous ont donné du bonheur
Et qui meurent, à peine écloses.





La voix mystérieuse

Quand le jour fuit et que la nue,
S'empourpre des feux du Couchant,
J'entends frémir
Dans l'air une voix inconnue
Dont le rythme doux et touchant
Semble gémir.

Est-ce la voix du crépuscule
Ou celle de quelque zéphir
Dans les buissons?
Ou bien encore, est-ce la lune
Qui sous son dôme de saphir
Dit sa chanson?

Non, c'est la voix de la Nature
Qui pleure le déclin du jour
Avant sa mort;
C'est ainsi que le cœur murmure
Quand il est battu par l'Amour
Et par le sort.

Le jour des morts

—o—

L'airain frémit, sous son casque de pierre
Portant au loin ses accents angoissés
Jusques au fond du morne cimetière
Où les mortels vont dire une prière
Au Créateur pour tous les trépassés.

C'est un grand jour, de paix et d'harmonie,
Jour de pardon, d'amour, de charité;
Que de nos cœurs la haine soit bannie
En pénétrant dans l'enceinte bénie,
Où va finir la pauvre Humanité !

Finir ! non pas, c'est là qu'elle commence;
Non, le tombeau n'est pas la destruction,
Ce qui finit, c'est l'humaine souffrance;
La croix du Christ nous parle d'espérance;
La mort, chrétiens, n'est qu'une transition.

Mais dans nos cœurs, que d'angoisses intimes!
Que de douleurs ! — que d'amers souvenirs !
Plaisirs mondains, que vous êtes infimes,
Devant la Mort, ce géant des abîmes,
Où vont sombrer nos plus ardents désirs !

Oh! pardonnez, divine Providence,
Aux grands pécheurs de ce monde charnel !
Daignez, Seigneur, ne voir que leur souffrance,
O vous, Très-Haut, dont l'amour est immense,
Et donnez-leur le repos éternel.

Poète ! O toi ! dont la lyre plaintive
A pour toujours suspendu ses accents,
Vers le Sauveur, où ton âme captive
S'est envolée innocente et naïve,
Mon cœur, pour toi, monte comme un encens.

Sous les cyprès où vous dormez, ma mère,
Entendez-vous mes soupirs et ma voix ?
Et vous, ma sœur ? et vous bien-aimé père ?
Vous tous, défunts, couchés dans la poussière,
Vous m'entendez, jusqu'au ciel, je le crois.

Mais malgré tout, je songe avec des larmes
Aux heureux jours passés auprès de vous,
A ce foyer qui fut si plein de charmes,
Où votre amour à mes moindres alarmes
Se prodiguait en des transports si doux !

Priant pour vous, chers parents que je pleure,
Je sens mon cœur frémir d'un doux émoi,
Car un beau jour, quand sonnera mon heure,
Du haut des Cieux, votre ultime demeure,
Elus de Dieu, vous prierez pour moi.



Pour les Trépassés



Il fait un triste temps d'automne,
Le soleil luit un peu boudeur.
Il est midi, l'Angelus sonne,
Et dans l'air la feuille frissonne,
D'un frisson qui glace le cœur!

La campagne paraît sans vie,
On dirait un grand jour de deuil.
Le bruit de la feuille jaunie,
Roule et dans sa lente agonie,
Semble tomber sur un cercueil!

L'esprit en ces moments évoque
Le souvenir des Trépassés,
Comme des saints on les invoque,
Mais notre langage baroque,
Ne dit rien à leurs os glacés!

Sous les plis blancs de leurs suaires,
Ne tombe pas notre oraison.
Mais Dieu seul entend les prières,
Qui montent des froids ossuaires,
Implorant pour eux le pardon.

Prions et du fond de notre âme;
Prions pour ceux qui ne sont plus!
La prière est la douce flamme
Qui purifie et qui proclame,
L'heureux triomphe des élus.

Et pour que notre œuvre s'achève,
Oublions nos rancœurs, leurs torts,
Que ce jour soit un jour de trêve,
Qu'une immense clamour s'élève,
Clameur d'amour pour tous les morts!



A Botrel

A l'ouïe de tes chansons
Botrel que l'univers acclame,
J'ai senti de tièdes frissons
Me réchauffer le fond de l'âme.

Et même perler dans mes yeux
Les doux pleurs d'une joie intense,
J'ai vu briller, au fond des cieux,
L'étoile d'or de l'espérance.

Oh ! combien j'ai goûté ta voix,
Les purs accents de ta compagne.
Pour l'entendre encore une fois
Que n'irais-je jusqu'en Bretagne!

Poète que la foi rend fort
Chanteur que tout le monde admire,
Quel bon ange a béni ton sort !
Quel génie inspire ta lyre !

Bravant l'élément corrupteur,
Ton chant, si rempli de noblesse
Nous arrive en rénovateur
Comme un phare dans la détresse.

Ton œuvre est un doux réconfort
Elle est la goutte de rosée
Qui vient arracher à la mort
La fleur, par le vent noir brisée.

Parce que tu chantes la Foi,
L'Amour, la Charité chrétienne,
Du Sauveur la divine Loi,
Et que cette loi, c'est la tienne.

Parce qu'au milieu des autans,
Alors que partout c'est l'orage
Ta voix plane par tous les temps
Plus forte que le vent en rage.

Et que dans nos cœurs abattus
Ton chant fait fleurir l'espérance
Et s'épanouir les vertus
Qui sont le baume à la souffrance.

Déjà tu pars, heureux mortel,
Tu vas revoir ton Armorique,
Les champs de blé de Plougastel,
Et les dolmens du temps druidique.

Mais nous gardons ton souvenir;
Un peu de ton cœur est le nôtre,
Reviens, nous parler d'avenir,
Toi, de Brizeux le digne apôtre.

Salut à la «Bonne Chanson»!
Honneur au gracieux troubvère!
Notre cœur bat à l'unisson
Du tien, poète populaire.





La Tugela

—o—

Le ciel était de plomb. Sous la chaleur torride
Les soldats fatigués luttaient avec effort,
Ils ne voyaient plus rien, dans le paysage aride
Que le sang, la fumée et le fer et la mort.
D'un côté l'Ecossais, dans sa maigreur étiique,
Dévoré par la fièvre et le mal du pays
Suivait, l'air malheureux, l'étandard britannique
Sans souci du Boer caché dans les taillis.
De l'autre, les mauser vomissaient la mitraille,
Avec un bruit de fer, un fracas de boulets,
Les feux de leurs canons éclairaient la bataille
D'une clarté sanglante, aux sinistres reflets.
Les Anglais, à l'assaut, traversaient la rivière,
Escaladant les monts qui cachaient l'ennemi;
Mais en vain, car sitôt une balle boère
Rejetait sur le sol un mort au front blémi.
Les Boers embusqués dans les fentes des roches
Tiraient avec fureur sur les rouges essaims
Des soldats de l'Albion, pareils à des fantoches
Sous l'uniforme laid des pauvres fantassins.
C'était un bruit plus sourd que celui des tempêtes
Quand dans les bois en feu rugissent les lions,
Les obus qui pleuvaient sur l'hydre aux mille têtes
Faisaient trembler la terre en ses rouges sillons.

Jamais combat ne fut plus terrible peut-être
Entre deux ennemis si disproportionnés,
Et sans doute jamais celui qui fut le maître
N'inspira plus d'amour aux peuples étonnés !
... Quand tout se tut, enfin, quand la rouge fumée
Des canons eut laissé le soleil resplendir,
Quand un affreux silence enveloppa l'armée
Des Anglais décimés et contraints de s'enfuir,
Le tableau fut de ceux qu'on ne saurait décrire.
La Tugela roulait les cadavres sanglants
Des pauvres Ecossais que la peur, le délire
Avaient fait se jeter dans les flots écumants.
Le sol était jonché de corps rendus informes
Etalant au soleil leurs membres mutilés,
Ils étaient entassés en des monceaux énormes
Les yeux de l'ennemi même en furent voilés.
Les Boers à genoux, heureux de la victoire
Remerciaient le Ciel, priant pour les vaincus.
Car eux aussi, pourtant, avaient leur part de gloire
Et s'ils n'étaient vainqueurs, qu'en pouvaient-ils de plus !

Quand la nuit descendit sur ce champ de bataille,
Une voix s'échappant d'une bouche d'airain
S'écria: «Vieille Albion, Viens donc voir ta semaille,
« Tremblez, Victoria ! malheur à Chamberlain!».



Les vautours

Sur le chemin nu de la plaine
Un homme va, le front penché,
Exhalant avec son haleine
Le chagrin en son âme caché.
Hélas ! la vie est bien amère,
Et malgré ses quatre-vingts ans
Le lourd manteau de la misère
Traîne encore sous ses cheveux blancs.
Jeune, il avait eu l'espérance
De trouver un peu de bonheur
Dans le travail et dans l'aisance,
Mais, l'avenir lui fut menteur.
Malgré, le labeur, la conduite,
Tout, pour lui s'en fut à l'envers.
Le Destin sans esprit de suite
Comblait un succès d'un revers.
Et maintenant, c'est le naufrage,
En vain, voudrait-il résister
Il a bien pour lui son grand âge,
Mais qui saurait le respecter !
Déjà ses forces l'abandonnent
Il sent que l'heure va sonner
Le bruit des feuilles qui frissonnent
Le fait à son tour frissonner,
C'en est fait, il tremble, il chancelle,
Il tombe sur le mort gazon

Et de sa mourante prunelle
Il sonde au lointain l'horizon.
Il veut, avant de rendre l'âme
Dire au monde un suprême adieu
Et l'avoir pour témoin du drame
Qui va se jouer en ce lieu.
Mais à ses yeux que la Mort voile
N'apparaît que l'azur glacé
Et pas la plus petite étoile
Dans le ciel sombre et courroucé !
Soudain, dans l'air un cri résonne
Quelqu'un vient-il à mon secours?...
Horreur ! un flot noir tourbillonne,
Ce sont les sinistres vautours.
Ah ! vous voilà ! monstres rapaces,
Vous n'attendez donc pas ma fin !
Mais, mes pauvres chairs coriaces
Vous feront un mauvais festin.
Vous repaître de ma misère,
Vous ! les repus de tous les jours !
Jamais ! Ah ! craignez ma colère,
Je vous attends, lâches vautours !
Vilains oiseaux, de tous plumages,
Qui vous gorgez du sang humain,
Qu'un poison dans vos œsophages
Vous le fasse rendre demain.
Et que, pour venger vos victimes
Un aigle de son bec royal
Vous fasse expier tous vos crimes
En un massacre triomphal.
Ce disant, notre homme se lève,
La rage a décuplé ses nerfs
Il brandit son bâton, son glaive,

Et le tournoie dans les airs.
Un cri, le choc d'un corps qui tombe,
C'en est un ! Arrivez toujours,
J'en voudrais faire une hécatombe,
De vos becs, ignobles vautours !
Accourez tous, rois des ténèbres,
Venez, assouvir ma fureur
Oh ! non, jamais vos chants funèbres
Ne m'ont inspiré plus d'horreur.
Je veux, de mon bras qui s'enflamme,
Exterminer vos bataillons,
Je veux, dans votre sang infâme
Venger l'honneur de mes haillons.
Je veux que jamais sous vos serres
Ne tombe plus un malheureux,
Et vous apprendre, vieux corsaires,
Comment on respecte les gueux.





Comment on vit

Comme un vaisseau lancé sur l'onde
Nous naviguons au gré des flots
La mer en courroux, c'est le monde
Et les plaisirs sont les îlots.
Aux bons vents ouvrons notre voile
Et restons ferme au gouvernail
Que Dieu soit notre bonne étoile
Le Ciel sera notre bercail.





Comment on meurt

Tout le long du chemin de ce pays en guerre
Comme un sombre guerrier à l'œil étincelant
Il faut savoir lutter contre toute la terre
Voir tous les hommes nains et se croire un géant.
Il faut savoir garder sa fière indépendance
Et ne point se livrer les poings liés au sort
Ne connaître qu'un Chef: la sainte Providence
Et ne jamais trembler, même devant la Mort.





La destinée

.....

De notre destin, Dieu seul est l'Arbitre
Comme le Passé, l'Avenir est sien;
Monarque ou paysan, philosophe ou pitre
Notre volonté n'y changera rien.



Quand je mourrai

Quand je mourrai mon cœur désire
Qu'autour de moi viennent sourire
 De gais bambins,
Dans la fraîcheur de leur enfance
Je retrouverai l'espérance
 Des beaux matins.

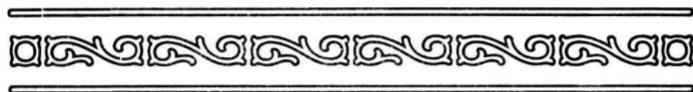
Je voudrais qu'un profond silence
Régnât dans la nature immense
 Et dans les cieux;
Il est si doux, après l'orage
De s'endormir dans un bocage
 Silencieux.

Je voudrais, près de ma fenêtre,
Voir un dernier rayon paraître
 Du vieux soleil;
Il me dirait qu'ici tout passe,
Que toute chose dans l'espace,
 A son réveil.

Ah ! mais, ce que je voudrais voir
C'est encor en ce dernier soir,
 Briller la lune
Et dans sa douce ingénuité
Se moquer de l'humanité
 Comme pas une.

Il me prendrait enfin l'envie
En ce dernier jour de ma vie
D'écrire un mot,
Pour dire à celui qui se gobe
Atôme égaré sur le globe
Qu'il n'est qu'un sot!





A ma nièce

La mort de Jeanne

Est-il vrai que tu dors de ton dernier sommeil,
Que tes grands yeux si doux ont fermé leurs paupières,
Que ton cœur ne bat plus et que ton front vermeil
S'est glacé pour toujours et gît dans une bière !

O toi, qui fis l'orgueil, la joie et le bonheur
De parents et d'amis subjugués par ton charme,
Pourquoi faut-il, enfant, qu'aujourd'hui le malheur
Vienne nous abreuver de tristesse et d'alarme !

Le deuil nous envahit, l'angoisse étreint nos cœurs,
Un gouffre s'est creusé, ce jour, dans notre vie,
Nous n'avons plus, pour toi, que des sanglots, des pleurs,
Depuis qu'à notre amour la Parque t'a ravie.

Ce n'était pas ton tour, tu n'avais que vingt ans,
Elle a fait une erreur, la sombre messagère,
On ne moissonne pas les épis au printemps,
Ni les boutons de rose au jardin de Cythère.

Hélas ! rien n'est sacré dans ce monde trompeur,
Tout semble grimacer dans d'horribles chimères,
Rien n'est sûr, ici-bas, tout oracle est menteur,
Et tout homme en naissant porte en soi la misère.

Un seul espoir jaillit, pareil au rayon d'or,
Qui vient chauffer nos chairs, aux aquilons d'automne,
Bien qu'il sombre parfois, je veux y croire encor,
Parce que cet espoir, c'est Dieu qui nous le donne.

Ainsi, Jeanne ! je crois que nous nous reverrons,
Dans le divin séjour des âmes immortelles,
Que tous ceux que la Mort a séparés seront
Réunis un beau jour, dans la vie éternelle.



La petite source

Quand on chemine dans la sente
Où roulent les petits graviers
Entraînés au loin par la pente,
Crevant le cuir de nos souliers,
Qu'on est content, après la course
De s'arrêter sur le gazon,
Au bord d'une petite source
Chantant à l'ombre d'un buisson !

Quand, pendant la chaleur intense,
On a parcouru des rocs nus,
Et que la sueur se condense,
Sillonnant nos muscles charnus,
A quoi sert d'avoir dans sa bourse
Des «jaunets» à faire admirer,
Si l'on ne trouve pas de source
Où l'on peut se désaltérer !

Quand je vais courir la montagne,
Seul avec ma canne et mon sac,
Je ne prends ni rhum, ni champagne,
Ni du Pernot, ni du cognac.
Mais comme suprême ressource,
Sous la mousse où croît le muguet,
J'avise une petite source,
Où ma soif s'étanche à souhait.



La rose

.....

Des fleurs la rose est la plus belle,
Par le parfum, le coloris,
Sa grâce est toujours solennelle,
Sous les larmes et dans les ris.

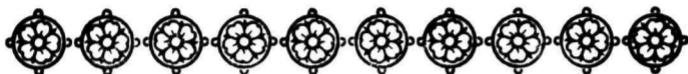
Elle orne au printemps le corsage
De la jeune fille des champs
De sa jeunesse elle est l'image
Elle est la fleur de ses vingt ans.

En été, la rose est l'emblème
De la force et de la beauté
Son vif éclat, son parfum même
Parlent au cœur de volupté.

Après une mort apparente
L'automne la voit refleurir,
Plus légère et plus enivrante,
Et pourtant, elle va mourir.

Avec les frimas tout succombe,
Tout meurt, hélas! même les fleurs,
Divine rose, sur ta tombe
Combien d'amants versent des pleurs!





Le val d'Annivier

.....

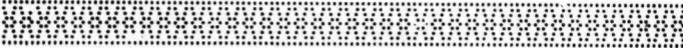
Au premier plan, son abord est sauvage
Avec ses rocs et ses sombres bois noirs
Les murs croulants de ses anciens manoirs
Témoins muets du lointain moyen-âge.

Un peu plus loin c'est le gras pâturage
Entrecoupé par les longs dévaloirs,
De gais troupeaux courant aux abreuvoirs
Quand l'angélus tinte au cœur du village.

Mazots brunis surplombant les abîmes,
Un ciel d'azur percé de blanches cimes
De l'humble Val sont toute la grandeur.

Riant tableau de l'alpestre nature
Air pur des monts que le glacier sature,
Vous respirez la vie et le bonheur.





Le clocher du village

A travers les sapins je vois sa flèche blanche
S'élancer vers le ciel comme un lys argenté,
Son coq paraît chanter sur la plus haute branche
Et sa voix retentir dans un monde enchanté.

J'aime à te voir briller au milieu du feuillage
Sous les feux du soleil aux beaux jours du printemps
Tu m'apparaîs au loin comme un phare au rivage
Où l'on vient atterrir quand soufflent les autans.

Toi qui fus le gardien de ma lointaine enfance
Qui fêtas mon berceau par tes sons argentins,
Tu fais vibrer encor dans mon cœur l'espérance,
A l'angélus du soir, à celui du matin.

Sans toi, mon vieux clocher, que serait le paysage !
Je ne conçois pas bien un village sans toi,
Et je te rends ici le plus sincère hommage
Témoin de mon baptême et temple de ma foi.

Peut-être bien qu'un jour, au terme du voyage
Que je fais ici-bas, je viendrai m'arrêter
A l'ombre de ta tour, clocher de mon village,
Et, sous tes murs bénis, pour toujours m'abriter.



Les deux roquets

Fable

.....

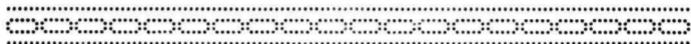
Il y avait dans un village
Deux terribles petits roquets
Qui fatiguaient le voisinage
De leurs aboiements inquiets.
Passait-il un gros personnage:
Préfet, syndic ou sacristain,
Les deux roquets faisaient tapage
Et se vautraient dans leur crottin.
Etait-ce une jeune fillette
Ou même Monsieur le Curé,
Tapis au fond de leur couchette
Ils hurlaient en désespérés;
Voyaient-ils un clerc de notaire,
Un riche, un pauvre vagabond,
Les mâtinis ne pouvaient se taire,
Chacun leur devait sa rançon.
Enfin, ces méchants bouledogues,
Les crocs nus, les yeux menaçants,
Toujours jappant, hargneux et rogues
Faisaient pester tous les passants.

Un jour, un chien de belle race
Passa par hasard en ces lieux.
— Que faites-vous à cette place?
Leur dit-il, — d'un air anxieux.
A hurler toute la journée
Vous ne changerez jamais rien
A votre triste destinée.
Suivez-moi, je veux votre bien
— Hélas ! voyez notre misère,
Ami, nous sommes impotents,
Et nul ne vient, de tous nos frères,
Porter remède à nos tourments...
Le Saint-Bernard se mit à rire:
— Eh ! parbleu ! quoi là d'étonnant,
Permettez-moi de vous le dire,
Vous n'êtes guère entreprenants.
Au lieu d'aboyer ceux qui passent,
Si vous gémissiez simplement,
Tous ceux que vos hurlement chassent
Viendraient vous voir, assurément;
Ils grossiraient votre pitance
De quelques bons morceaux de pain,
Et leur généreuse assistance
Vous ferait ignorer la faim
Et vos tourments imaginaires
Se réduiraient ni plus ni moins
A ceux de tous vos congénères
Qu'on rencontre dans tous les coins.
Prenez votre mal en patience,
Et tout ira pour le mieux,
C'est là qu'est toute la science,
Bon courage ! au revoir, mes vieux !.....
Dès ce jour, les roquets moroses

N'aboyèrent plus les passants
Et guéris de leur ankylose,
Joyeux, prirent la clef des champs ...

Combien de gens sont nés roquets,
Qui crient toute la journée,
D'un bout à l'autre de l'année,
Sans nulle cause et sans effet.





Le vieux chalet

Un toit massif et lourd, fait d'énormes ardoises,
Où le «semper vivum» et la mousse ont poussé,
De gros murs récrétés, tapissés de framboises,
Sur le seuil un auvent finement retroussé.

Sur ses murs vigoureux des poutraisons massives
Odorant le sapin lui servent de pignon,
Il est superbe ainsi, sur ses fortes solives,
Le chalet montagnard des coteaux de Brignon.

Dans son cadre riant de fleurs et de verdure
Il respire la paix, le calme et le bonheur,
Il est une oasis dans l'alpestre nature,
Où l'on trouve toujours de l'aisance et du cœur.

Tapis sur le coteau dans l'herbe qui foisonne,
A l'ombre des sapins aux riches frondaisons,
Il est plein de fraîcheur sous l'astre qui rayonne,
Ses flancs bravent le choc de toutes les saisons.

Il est joli surtout quand un jet de fumée
S'échappant de son toit serpente vers les cieux.
A l'heure où le soleil, à travers la ramée
Au vieux chalet bronzé dit un dernier adieu.



Neige d'avril

.....

Les Zéphyrs à la tiède haleine
Soufflent dans les prés verdoyants
Emportant à travers la plaine
Le doux parfum des lilas blancs.

Il tombe de la neige rose
Sur les pêchers des verts coteaux
La violette s'est éclosé
Sous le murmure des ruisseaux

Il tombe de la neige blanche
Sur le gazon frais et moelleux
Où le lierre et l'humble pervenche
S'enlacent de leurs bras noueux.

Il neige sur les plates-bandes
Par petits flocons parfumés
Sur les muguet et les lavandes
Dont les bosquets sont parsemés.

Il neige sur toute la terre
Et tout en t'adressant mes vœux
O neige, que ne puis-je taire
Qu'il neige aussi sur mes cheveux!

Que d'heureux jours tu nous rappelles
Aujourd'hui chassés par l'autan
Neige des amours immortelles:
Mais où sont les neiges d'antan!

Rêves enfuis de la jeunesse,
Neige du radieux printemps,
Tu fus toute notre allégresse
Au lointain passé des vingt ans!

Fleurs de la couronne de Flore
De retour de son long exil
Tombez, neige multicolore
Sous le riant soleil d'Avril.





A mon ami le R. P. Sigismond.

Péché d'enfance

Ami! si vous saviez combien
J'ai parfois de remords dans l'âme!
Vous qui voulez toujours mon bien
Je vous vois m'infliger un blâme
De me tourmenter pour un rien.

Cependant, à chaque Noël
Qui revient avec ses cantiques
Pour les vierges du Mont-Carmel,
Et que, sous les voûtes antiques
L'on glorifie l'Éternel,

Ce souvenir m'étreint le cœur
Je sens s'humecter ma paupière,
Mes yeux rougis par la douleur
Se tournent vers le cimetière
Où m'attend ma «petite sœur».

Au bruit des orgues et des voix
 S'éveille ce péché d'enfance;
 Il me semble que je la vois,
 Et dans l'horreur de ma souffrance,
 Je voudrais fuir au fond des bois!

Ami, ce péché déjà vieux,
 Il faut que je vous le confesse,
 Ecoutez-moi, levez les yeux,
 Ayez pitié de ma détresse
 Et pardonnez, au nom des Cieux!...

Huit jours encor nous séparaient
 Du grand Noël. Suivant l'usage
 Adèle, ma sœur, préparait
 De ses mains un petit ouvrage
 Qu'à ses parents elle offrirait.

C'était un superbe bouquet
 De rose et blanche broderie
 Où la tulipe et le muguet
 D'une charmante allégorie
 Composaient le naïf sujet.

Et moi, l'espègle turbulent,
 Qui n'avais le temps de rien faire,
 J'étais jaloux d'un tel talent.
 A mon amour j'allais forfaire
 Et choir à la voix du serpent.

Un soir que, dans un grand coffret
Elle avait caché la «surprise»
Que pour Noël elle offrirait
A ses parents... mon cœur se brise
Au souvenir de ce forfait:

D'une main tremblante de peur
Je pris la riche broderie
Et, sans pitié pour cette sœur
Que j'aimais à l'idolâtrie,
Ami, jugez de ma noirceur!

Mû par quelque esprit infernal,
Je saisis ma plume maudite
Et sur le muguet virginal
Enlacé dans la clématite,
Fis un pâté monumental.

Le lendemain, c'était le soir
Du réveillon joyeux, ma mère
Pleurait devant le désespoir
De ma sœur, et, douleur amère,
Mon père pleurait de les voir.

Un peu plus tard, vers le Printemps,
Ma sœur avait quitté ce monde.
Un bouquet de muguet des champs
Ornait sa chevelure blonde
De jeune vierge de quinze ans.

Elle est morte sans mon aveu
Sans savoir que j'étais coupable,
Mais lorsqu'elle m'eût dit adieu,
J'étouffai comme un misérable
Souffrant le supplice du feu.

Comme un remords toujours poignant
J'ai conservé la broderie
Qui rappelle à mon cœur saignant
Mes bons parents, ma sœur chérie
Pour qui j'aurais donné mon sang.

Dans mon âme, à chaque Noël
Reparait mon péché d'enfance
Je sens bien qu'il est immortel,
Que j'en porterai la souffrance
Jusqu'au trône de l'Eternel.



Les adieux de Marie Stuart à la vie

D'après le récit de Brantôme

(Marie Stuart, la reyne infortunée, est enfermée au château de Fotheringay; on vient de lui annoncer l'heure de son exécution).

Fuyez, sombres pensers ! Fuyez, visions étranges !
Venez, spectre sanglant, je ne crains pas la mort.
Ni ta pitié bourreau, ni peuple tes louanges
Ne sauraient rien changer à l'invincible sort.
Et ce sort qui m'attend, d'ailleurs ne m'épouvante,
Je la vois arriver, cette mort, avec heur,
Mon cœur en est joyeux, mon âme palpitante
Et si ma voix s'émeut, ce n'est pas que j'ai peur.
Ouh non, point n'ai-je peur; je connais la souffrance,
Dix-huit ans de cachot me l'ont fait presque aimer,

Et c'est pour m'en priver, qu'après ma délivrance,
Bourreau tu viens à moi pour me décapiter !
.....Mais pourquoi donc mes yeux ont-ils encore des larmes?
Est-ce pour émouvoir qu'on me prend à pleurer ?
Ce n'est pas devant vous, ô multitude en armes
Non, mais devant Dieu seul que je me sens troubler !
Ce n'est pas sur ma mort, non plus que mon supplice,
O Ciel, qui m'entendez que je pleure en ce jour,
Mourir n'est pas pour moi l'ombre d'un sacrifice
Ces larmes de mes yeux sont des larmes d'amour.
Car je meurs pour ma foi, pour notre sainte Eglise,
Je meurs comme sont morts les martyrs thébénens,
Heureuse si mon sang propage et fertiliise
La foi qui fait germer les vierges, les chrétiens.
Non, ce nest pas la mort qui baigne mes paupières,
Mais encor, malgré tout, le cœur a des liens
Qui s'attachent plus fort aux plus humbles chaumières
Qu'aux palais des puissants et à tous leurs faux biens.
Et je songe au pays, à ma douce patrie,
A ses monts enchanteurs, à ses chalets grossiers;
Oh! combien je l'aimais, mon Ecosse chérie,
Et ses vallons neigeux et ses grands rocs altiers.
C'est là que j'ai passé les jours de mon enfance,
J'ai parcouru ses champs, j'ai rêvé dans ses bois,
De ce temps envolé la douce souvenance
Fait tressaillir mon cœur pour la dernière fois !
Ah ! laissez-moi pleurer ! Pleurs de reconnaissance,
Coulez, coulez encor ! Pleurs, suprêmes adieux
A mes vallons d'Ecosse, à mes plaines de France,
Coulez, coulez toujours, ô doux pleurs de mes yeux !
Ma sœur Elisabeth, que le Ciel vous pardonne,
De m'avoir tant haïe ! Et vous, pardonnez-moi,
D'avoir dû sur mon front porter une couronne,

D'être votre rivale et l'épouse d'un roi.
Je l'ai payé bien cher. Dix-huit ans sur ma tête
Vous avez suspendu ce glaive qui m'attend;
Et pendant qu'à la cour vous étiez tout en fête,
Dans un cruel exil, je vivais de tourment.
J'ai compté les instants, espérant que votre âme
Se laisserait toucher par mes gémissements;
Puis, j'ai compté les jours, mais dans le gîte infâme
Nul n'est venu me voir. Puis j'ai compté les ans !
J'en ai compté dix-huit. C'était ma pénitence.
Vous venez maintenant m'accorder le pardon !
Vous avez écouté la voix de la clémence
Et vous m'offrez la moit' au lieu de la prison !
Vous comblez tous mes vœux ! Cette mort qui s'apprête
Je la vois arriver comme un soulagement
La récompense est douce et ma joie est complète
Mon bonheur n'a d'égal que mon long châtiment.

.

Le beffroi retentit ! la foule au loin se presse !
Voici venir enfin le moment solennel
Où mon âme ravie, exultant d'allégresse
Va goûter pour toujours d'un bonheur éternel !

.

Dieu de miséricorde, écoutez ma prière :
Pardonnez à la reyne et donnez-lui la foi,
Que le pardon aussi soit sa vertu dernière,
Pardonnez-lui, Seigneur ! Seigneur, pardonnez-moi !

.....

DEUXIÈME PARTIE

CROQUIS





Saint-Luc

A Mlle Louise de Rougemont.

Une délicieuse légende, qu'un heureux hasard m'a permis de reconstituer, est celle relative à l'origine de Saint-Luc. Je la donne pour ce que vaut une légende, avec sa naïve saveur, et empreinte de cette mythologie farouche, qui fut la première religion des habitants primitifs de la vallée, les Celtes.

Dans les temps préhistoriques, un jeune pâtre, en quête de son troupeau dispersé dans les montagnes d'Anniviers, fut surpris par la nuit dans une grande forêt où il dut attendre, pour s'orienter, le lever de l'aurore. Il avait dix-huit ans et s'appelait Luca. Il avait, dans la physionomie, la beauté du Romain, et dans tout le reste de sa personne, la force et la grâce du Celte. Sa taille était gigantesque et, sous la peau d'ours qui le recouvrait, on l'eût pris pour un centaure.

Quand l'aube apparut, Luca quitta son lit de mousse et sortit du bois. En ce moment, le soleil, en un vaste globe de feu, apparaissait derrière les lointaines cimes de neige, et de ses flots d'or inondait toute la sauvage vallée. Il soufflait un air frais et embaumé que les oiseaux remplissaient de leurs chants allègres; des troupeaux de chamois gambadaient sur les rochers, et tout au fond du vallon, les vagues écumeuses d'un torrent déchaîné dominaient, de leur terrible murmure, les mille voix de la nature. Luca était ravi, le paysage lui parut merveilleusement beau et il résolut de s'y fixer. Mais il réfléchit que, seul, il finirait par s'y ennuyer, quelqu'un lui était nécessaire pour partager sa tente et son bonheur. Car, dans ce temps-là, aussi bien que de nos jours, le cœur de l'homme était fait pour aimer, et son esprit inculte lui suggérait déjà de nobles et douces pensées.

Son âme s'éleva un instant dans des régions que son ignorance ne lui laissait point comprendre, il leva instinctivement les mains vers le Ciel, et dans ses yeux brillèrent de douces lueurs, son cœur se remplissait d'espérance.

En attendant l'occasion de mettre son projet à exécution, le beau pâtre, après avoir fait un modeste repas, repartit à la recherche de son troupeau, qu'il fut assez heureux de retrouver dans les pâturages d'Orsivaz, sur l'autre versant de la vallée. Puis il revint vers la forêt où il avait passé la nuit, bien décidé, cette fois, à s'y construire une demeure et à y amener une compagne. Mais quel ne fut pas son étonnement, à son retour, de trouver, à la place même où il avait, le matin, en levant ses mains vers le Ciel, ressenti une indéfinissable joie, une coquette maison de bois devant laquelle se tenait debout, dans l'attitude de l'attente, une jeune bergère d'une grande beauté. En voyant arriver Luca, la timide pastourelle baissa les yeux et ses joues se couvrirent d'un vif incarnat.

Le jeune homme tressaillit.

«Qui vous amène en ces lieux, bergère?» dit-il à l'inconnue, d'un ton doux et bienveillant.

«— Une secrète voix, mon maître, m'y a conviée et une main invisible m'y a conduite, pour être la compagne de votre vie.»

«— C'était le plus profond désir de mon cœur!» s'écria le jeune homme, dans un transport d'allégresse, et, prenant la main de la jeune fille, il déposa sur son front pur un chaste baiser et lui dit: «Ma foi est en Celui qui vous a envoyée et qui nous unit en ce jour.»

— «Pour toujours!» acheva la bergère.

Ces heureux époux eurent une nombreuse descendance; d'autres chalets furent construits, les bois défrichés, et, finalement, beaucoup plus tard, Luca avait donné son nom à une florissante colonie qui s'appela, par corruption, Luc et, après l'introduction du christianisme, Saint-Luc.

Aujourd'hui, la légende a disparu, mais Saint-Luc, son beau ciel d'opale, ses verts coteaux, ses cimes de neige, ses torrents, ses chalets et ses bois sont toujours là, aussi beaux qu'au temps de Luca, aussi frais et pittoresques qu'au premier jour. Les monts se sont bien un peu déboisés, les glaciers ont reculé de quelques pas, les rocs se sont, par-ci par-là, *éboulés* et effrités; mais ces légères transformations, loin d'enlever à ce beau pays son charme primitif, l'ont plutôt rehaussé, et la civilisation s'est contentée de le rendre plus accessible sans le rendre moins attrayant.

Tant que le mercantilisme n'aura pas posé ses rails sur cette terre vierge, tant que le cri strident d'une locomotive ne viendra pas profaner les échos de ses grands bois, le Val d'Anniviers restera la vieille terre classique valaisanne et Saint-Luc un petit Eden alpestre.

Vivez joyeux

Sur un mamelon boisé avoisinant le village d'Ormona, se cache un ravissant petit chalet dont on n'aperçoit, à travers les branches, que les soubassements de maçonnerie blanchis à la chaux.

La partie supérieure, de vieux mélèze bruni, se confond avec le bois gris ou brun des chênes et des sapins qui l'entourent.

De petits sentiers louvoyants y conduisent, de la grand'route de Savièze, à travers des prairies et des bosquets.

Sur la terrasse naturelle qui sert de cour à l'humble demeure, un grand mât porte le drapeau suisse, dont la soie écarlate flotte sous l'or et l'azur, avec de joyeux battements.

La porte du chalet est cintrée; sur son arc de cercle, le maître de céans a gravé dans la pierre une devise pleine de douce accueillance, en sa forme lapidaire: «Vivez joyeux!» et il a peint cette inscription en bleu pour la mieux rendre visible.

Un gros banc rustique est adossé au mur, sous le soleil ruisseignant, en face de la grande vallée dont on se croirait à cent lieues.

Un sentier de fées court à travers la petite chênaie qui couronne le monticule et va se perdre dans les prairies ondulées qui dévalent vers la plaine.

Des fleurs fraîches et veloutées tapissent le sol généreux de cette verte Thébaïde: des crocus d'un jaune ardent et soyeux, ou d'un incomparable violet, de grosses anémones velues, des iris-nains, des pivoines panachées, des primevères, des perce-neige.

Un vallon minuscule sépare ce riant cottage du hameau d'Ormona, dont les robustes chalets s'étagent sur le flanc de la colline, au nord-est.

Et je conçois que dans une si douce retraite on puisse vivre joyeux.

Le solitaire que le sort a gratifié de ce privilège le mérite à tous égards.

D'ailleurs, ce n'est pas un solitaire dans le sens absolu de ce

mot, c'est plutôt un rêveur pacifique, amoureux de la paix champêtre et grand admirateur de la nature. C'est un véritable rousseauiste, dans la pure acceptation de ce peu harmonieux néologisme. Il aime son petit chalet, les braves paysans de Savièze, l'odeur particulière du bon terroir, l'haleine de la montagne, le chant fluide des torrents, les grands bois noirs, les glaciers étincelants, puis ces nuits embaumées et silencieuses, où l'on s'endort au hululement de la chouette.

Quand j'arrivai à «Vivez-joyeux», la maisonnette était déserte.

Ce fut pour moi le prélude d'une déception. Le chalet sans son hôte, c'était la chapelle sans son Christ, un ciel sans soleil, une fleur sans parfum.

Sur la lourde porte de mélèze bronzé se détache un lourd heurtoir de fer forgé, dans lequel on retrouve le culte ancestral du maître du logis.

Il est 10 heures du matin.

Est-il bienséant de heurter à cette heure à la porte d'un émigré qui a fui le tracas de la grande ville pour venir, durant quelques nuits, dormir son saoul à la campagne?

Grave question, qui me tient en échec pendant près d'une heure. J'hésite, des scrupules sentimentaux m'arrêtent.

Je fais les «cent pas» sur la terrasse. J'examine le chalet dont plusieurs fenêtres sont ouvertes; je n'y tiens plus et marche droit à la porte, bien résolu. «Vivez joyeux!». La devise du solitaire me suggère une idée d'une philosophie simple, mais non sans valeur. Je me dis: le sommeil est sans doute une des meilleures joies de la vie; je gage que mon homme dort encore. Mais comme l'excès en tout est nuisible, réveillons-le!

Et le lourd heurtoir de fer forgé s'abattit trois fois sur la porte avec une étrange sonorité.

J'attendis, anxieux.

Rien! Ma course était manquée. J'allais donc devoir repartir sans voir le cénobite de ce gentil ermitage.

Dépité, je fixai ma carte de visite sous le heurtoir et je m'en allai, la tête basse.

J'avais à peine fait dix pas que la porte s'ouvrit et qu'un mortel en cheveux gris me toisa très aimablement à travers ses lunettes de lecteur endurci.

Car je ne vous ai pas encore dit, je crois, que le solitaire de «Vivez joyeux» est un de nos grands libraires romands, un déni-

cheur émérite de grimoires et de parchemins, un éminent bouquiniste enfin, à qui beaucoup de carabins et de basochiers doivent peut-être le succès de leurs thèses.

Dans son œil clignotant à la fois doux et malicieux, il y eut une lueur; le dernier jet de flamme d'un feu qui va s'éteindre, ou se rallumer.

Nous nous reconnûmes et nous serrâmes la main.

— J'ai fait la grasse matinée, me dit mon hôte, en guise d'excuse, mais que peut-on faire de mieux dans une pareille solitude.

— Je ne puis que vous approuver, mon cher dormeur, le sommeil, n'est-ce pas la meilleure moitié de la vie?

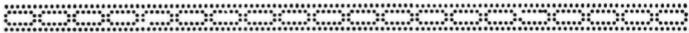
— Ça dépend. Pour moi, j'aime autant me réveiller que m'endormir. Ici, par exemple, je dors comme un loir, tandis qu'au bord de l'Arve... Mais le jour, quel ravissement, quand, de ma fenêtre, j'entends roucouler les pinsons, quand j'aspire à pleins poumons cet air embaumé de la montagne, quand je vois s'épanouir mes crocus sous les baisers d'un soleil prodigue. Ici, je puise des forces pour les mois de labeur, au fond de ma grande ville, aux buées moites et anémiantes. L'air de mon chalet me suit un peu partout, de telle sorte que je suis toujours joyeux, et c'est là tout le secret de mon bonheur: pour vivre heureux, vivons joyeux.

La salle où je fus introduit était une vraie chambre de bohème. des pipes sur la table, des channes dans un râtelier, des livres sur des étagères, un bénitier dans le chambranle, des bibelots un peu dans tous les coins, un air de gaîté et de fête partout.

— A soixante ans, avec une couronne de lys sur le front, un tel intérieur est bien fait pour étonner. Est-ce donc le seul privilège de la vie à la campagne, au grand air, dans la solitude, qui peut donner à l'homme une pareille sérénité d'âme? Non!

Mais il vous faut savoir que notre solitaire
Etant un vieux garçon est donc célibataire;
C'est à cela, surtout, qu'il doit, en vérité,
De joyeusement vivre en toute liberté.





Sur le chemin de Binn

A mon cousin, le Rd Curé Elie Bise.

La journée avait bien commencé. J'avais eu la bonne fortune d'assister, en passant, à la bénédiction, par Mgr l'évêque de Sion, des travaux de la ligne Brigue-Dissentis, à Grengiols.

Le spectacle m'avait profondément ému. Cette estrade pavoiée, au milieu d'un bout de pré bordé de roches vertigineuses battues par le Rhône impétueux; sur cette estrade, l'évêque, portant la mitre et la crosse et haranguant la foule; à ses pieds, des groupes d'ouvriers bronzés, enfants de la Péninsule, écoutant, la tête découverte sous les feux d'un soleil tropical; qu'imaginer de plus impressionnant?

Et le cadre! Des rochers, des bois, des gorges, des précipices, de petits villages noirs de vieillesse, tapis dans des replis de verdure tendre ou juchés sur des monticules; le Rhône mugissant dans le fond des rocs déchiquetés; tel était le cadre, bien fait pour rehausser le tableau.

Grengiols, ce jour-là, était fier. Drapé dans les fastes de son glorieux passé, il ressemblait un peu à ces coqs vaniteux qui, pour chanter victoire, grimpent jusqu'à la crête des «mazots».

C'est que Grengiols a une histoire, une histoire très vieille et un tantinet légendaire. Les seigneurs de Buos y ont laissé la tour de leur castel, avec des souterrains où gisent bien d'étranges souvenirs. Ces seigneurs devaient faire «grand genre» si l'on en juge par ce qui reste de leur manoir: fronton armorié, aujourd'hui mutilé, plafonds en ogives, serrures en fer forgé et gravé, fenêtres à châfriens et à barreaux torses.

L'église qui domine le village du haut de sa terrasse, est construite sur les ruines de l'ancien château du major épiscopal, qui, au XIV^e siècle, prêtait hommage à Aimon de la Tour, prince-évêque de Sion; en ce temps-là, Grengiols s'appelait Greniolum.

Puis en 1799, les Autrichiens, commandés par Strauch, incendièrent Grengiols au nez des Français du corps d'armée de Xainttrailles; ce fut un des moindres épisodes de cette guerre de guérillas,

engagée entre les impériaux et les républicains, sur les rochers qui séparent la Massa du glacier du Rhône, tout le long de cette pittoresque vallée de Conches, transformée en champ de bataille.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!

De Grengiols, un petit sentier court à travers de luxuriantes prairies, escalade les monts d'Ernen et s'enfonce dans le sauvage défilé de Twingen. C'est le chemin de Binn. Un vrai chemin de montagne, qui dévale par monts et par vaux, disparaît dans les bois, côtoie les abîmes, enjambe les avalanches, coupe les dévaloirs; un sentier d'anachorète, louvoyant entre la vie et la mort, dans un silence émouvant, que rompt seule, par instant, la furieuse Binna, étranglée au pied des rochers, rugissant quelque barbare symphonie aux vieux mélèzes décapités par l'avalanche, suspendant, au-dessus du gouffre qui les happera, leurs membres déchirés et agonisants.

Le tableau est terrifiant.

Quand le printemps renait, glissant de menus filets de soleil dans l'épais rideau de forêts vierges qui voile le lit de la sauvage Binna, le spectacle devient magique.

Des hauteurs des Trinimatten et de l'Ebene-Matten, des masses formidables de neige, amoncelées durant le long hiver, se précipitent par les couloirs schisteux, polis comme des miroirs, et roulent dans la Binna, entraînant avec elles tout ce qui se trouve sur leur passage, avec un roulement de tonnerre, que répercutent les mille échos de la montagne.

Le chemin est coupé; le torrent furibond bondit de tous côtés, cherchant l'issue qui lui livrera passage.

Puis l'été vient; la chaleur finit par pénétrer dans ces gorges profondes; tout doucement la neige fond, le sentier sèche et, tout aussitôt, sur un petit gazon bien vert et bien frais, s'épanouissent la frêle renoncule, le timide perce-neige, la douce anémone, la busserole éclatante et une foule de petites campanules multicolores, blotties dans la mousse, au pied des vieux conifères géants.

Et le sentier reprend sa course à travers le sauvage vallon; le rideau des bois se déchire, découvrant un paysage qui grandit à chaque pas.

Sur un léger monticule, une petite église au clocher de neige profile dans l'air pur sa silhouette accueillante; un amas de vieux chalets hâlés se prosternent à ses pieds, comme autour du berger se presse le troupeau; après les terribles convulsions de la montagne, une oasis est sortie de son sein: c'est Binn.



Les mayens de Sion

Croquis valaisan

Par un sentier montueux, qui grimpe en zigzags sur les flancs d'une colline idéale, après avoir franchi une succession de chalets rustiques et de pittoresques hameaux, l'on arrive, sans fatigue, sous le charme des émotions de la route, en ce lieu paradisiaque des Mayens de Sion. Si la montée vous a paru délicieuse, entre ses haies d'églantines et de groseillers, à travers ses bouquets de sapins et ses champs de coquelicots, au milieu des ruelles dégringolant de ces villages déserts, la grande surprise, l'enchantedement, vous sont réservés pour l'arrivée aux Mayens, cette station de montagne qui n'est ni un village ni une ville, mais une colonie de vacances modèle, un lieu de refuge charmant, qui conviendrait surtout aux névrosés qu'un long surmenage tue, mais qui, par un cruel paradoxe, n'abrite que des gens bien portants et fortunés à la fois.

L'approche des Mayens s'annonce par des prairies gracieusement ondulées, où foisonnent les «polneys», sorte de grosse renoncule de montagne, les lys, les myosotis, les muguet sauvages, puis par des bouquets de mélèzes colossaux, dont les épaisses ramures abritent, généralement, cette miniature de maison en bois bruni qui est bien la plus parfaite incarnation de la vie champêtre: le chalet.

On ne se figure pas ce qu'a de doux, de mystérieux, de poétique, cette humble maisonnette de bois brut et roussi par l'action de la chaleur et de l'air, dont la base disparaît dans la verdure et les fleurs, et le sommet plonge dans la profonde vallée où détonnent gaiement, dans le vert intense des prés, les façades blanches et les toits gris de la gracieuse petite capitale. Ce chalet est un vrai bijou d'architecture primitive, rehaussé par les mille et un petits décors modernes, dûs à la grâce coquette et géniale de la femme. Ce sont des buissons de corcorus, des berceaux de chèvrefeuilles odoriférants, des treilles de clématites, des plates-bandes de tulipes, des

tonnelles où le lierre, la pervenche et les capucines grimpent, s'entrelacent, fleurissent, et retombent en grappes multicolores, étincelantes de rosée, doucement ondulantes sous le souffle d'un léger zéphyr. La forêt est à deux pas du logis, une forêt idyllique, d'aspect druidique, avec des mélèzes gigantesques, aux rameaux velus et affaissés; par-ci par-là, quelques-uns de ces colosses sont étendus sur la mousse, abattus par les siècles ou la hache du bûcheron. Ces titans renversés sont restés imposants dans leur chute; ils impriment le respect instinctif dû à l'âge et à la ruine.

Rien de plus suave que cet enivrement factice qui s'empare de vous au milieu d'une vaste forêt, dû autant au religieux mystère de la solitude profonde et silencieuse qu'aux senteurs balsamiques des géants conifères.

Dans ces immenses forêts qui entourent les Mayens et les dominent en s'étendant jusqu'à l'alpe de Thion, vous pouvez errer des heures et des journées par des sentiers sans suite, courant au hasard à travers les taillis, longeant les *bisses*, ou aqueducs d'arrosage, bordés, par-ci par-là d'énormes touffes de rhododendrons ou de bouquets de fougères où vous disparaissez jusqu'à mi-corps. C'est une miniature de forêt-vierge, avec d'immenses blocs campés sur de petites éminences moussues ou engouffrés dans les mares croupissantes des clairières. Par instants, le vol précipité d'un aigle en chasse vient secouer violemment les lourds rameaux des vieux mélèzes, et le chant langoureux d'un coucou centenaire à jamais enseveli dans la nuit des grands bois vient frapper doucement vos oreilles. Pour le rêveur passionné, pour le solitaire en quête d'une retraite sûre, je ne connais rien de plus parfaitement idéal.

Quant à l'effet de la musique, au cœur d'une forêt, il est délivrant. On ne saurait s'y représenter le charme étrange d'une mandoline, ni les troublants accents d'une voix de ténor chantant le sublime «Lac» de Lamartine, avec la sublime musique de Niedermeyer:

O Lac! rochers muets, grotte, forêt obscure

Oh! non, il n'est pas, sur terre, d'émotion plus suave ni de plus doux ravissement!

La vie du Mayen est toute patriarcale. Elle consiste dans le *dolce farniente* pour les uns, dans les promenades sentimentales pour les autres, et, pour tous, dans ce bien-être matériel que procurent l'existence au grand air, au milieu d'une nature belle et sereine, exem-

pté du souci déprimant des affaires, et une alimentation essentiellement végétarienne. Ce qui ne veut pas dire que le savoureux *bifteck* soit banni du Mayen; non, mais on l'y rencontre sous une forme plus démocratique, plus franchement bourgeoise, qui, loin d'élèver quelque chose à sa saveur primitive, lui donne, au contraire, un fumet tout particulier et unique très apprécié des Brillat-Savarin égarés dans ces parages enchanteurs; ce *bifteck* rustique, c'est la viande salée valaisanne. Et je vous assure que c'est un ravissant tableau que ce dîner sur la mousse, à l'ombre des sapins, d'où l'étiquette est rigoureusement bannie, où des Tityres du meilleur monde en vestons de coutil et jupes d'indienne, banquettent gaiement, avec un appétit digne des meilleures tables et la plus joyeuse désinvolture.

A ceux qui aiment la montagne pour la montagne, la nature dépourvue d'artifice, la paix et le vrai bonheur champêtres, à ceux qui n'aiment point le monde et ses bassesses, la société et ses attractions menteuses, la ville et ses plaisirs fadasses, je dirai:

Allez aux Mayens de Sion, repaissez votre vue de sa superbe flore, votre odorat de ses envirants parfums, votre cœur de son réconfort, votre âme de sa divine poésie, tous vos sens de ses bienfaisants effets, et vous en reviendrez régénérés, fortifiés et grandis; vous en reviendrez courageux et forts pour le tourbillon qui vous ressaisit à la descente, et la lutte qui vous attend au retour, sur le prosaïque chemin de la vie terrestre, et finalement, par le souvenir, cette magique fleur que vous aurez semée sur votre route, vous arriverez plus facilement, moins amèrement, à cette inéluctable fin, cette nouvelle vie qui est la vie éternelle.



Le Val d'Hérémence

Croquis alpestre

OK

La marche est le meilleur de tous les sports. Il n'est d'ailleurs pas de mécanisme plus simple, plus facile et plus naturel. Et je ne conçois pas qu'une personne ingambe puisse préférer le dos d'un mullet ou le coussin d'une berline au charme d'une course pédestre. A moins d'être valétudinaire, il faut aller à la montagne à pied, car la marche, sagement mesurée, constitue la bonne moitié du plaisir du voyage en même temps qu'un exercice salutaire. Notre fin de siècle décadente, qui a suspendu des crémaillères aux flancs de nos chères montagnes, a sacrifié l'hygiène au mercantilisme, et dénaturé la nature d'une écourante manière.

Voilà ce que je pensais, il y a quelques jours, en gravissant, à l'heure matinale, le riant coteau de Vex. Marcher, me disais-je, voilà bien la plus frappante image de la vie. Tantôt suivre le cours de la grand'route, tantôt l'étroit sentier tortueux, cueillir une fleur ici, glisser sur une pierre là, s'enivrer du parfum des bois, s'éponger le front ruisselant, s'attendrir devant un ruisseau qui gazouille sous la verdure, méditer devant un chalet ruiné, prier devant une croix, chanter, baieter et se reposer dans l'ombre épaisse de la forêt, loin des bruits de la terre, n'est-ce pas là, je vous le demande, la plus juste métaphore, la plus fidèle image de la vie humaine?

Le chemin de la vie comme tous ceux de la terre, a ses hauts et ses bas, ses fleurs et ses croix, ses beautés et ses horreurs; celui d'Hérémence est un des meilleurs de ceux-ci, et je lui rends cet hommage qu'en le parcourant, je l'ai trouvé, métaphoriquement, meilleur que celui-là. Je n'y ai rencontré que d'agréables surprises, le plein-charme de la douce paix champêtre, l'accueillante et proverbiale hospitalité villageoise, d'invisibles ruisseaux gazouillants, des fleurs à foison, d'idylliques forêts et point de précipice!

Hérémence est la terre classique de la légende valaisanne. On

dirait que ses humbles habitants en portent au front l'indélébile empreinte, tant l'atavisme s'est vigoureusement perpétué dans leurs traits et dans leurs mœurs.

Construit sur le flanc d'une haute colline qui sert de contrefort aux «Crêtes de Thyon», Hérémence est un gros village de montagne sans hôtel, sans «café», sans autre curiosité que l'entassement irrégulier de ses chalets brunis, et les vestiges sans grand intérêt d'une ancienne demeure féodale des seigneurs de La-Tour, vidames d'Hérémence, qui semblent s'être fait une gloire de peupler le pays d'orgueilleux pignons et de tours crénelées au redoutable aspect.

La légende devait fleurir dans un recueil si bien fait pour elle; aussi bien s'y est-elle incarnée et y vit-elle encore de nos jours, dans toute son antique naïveté, son étrange saveur. La «Grotte des fées» et l'alpe de «Maqueblanc» en sont restées les mystérieux et inexpugnables refuges.

Le Val d'Hérémence compte environ quatre lieues de longueur. Il se termine par une combe fleurie rappelant celle de Zinal, au Val d'Anniviers, solitude enchantée où l'industrie hôtelière, quelquefois géniale, a très opportunément édifié un phalanstère alpin sous le nom suggestif d'hôtel du «Mont-Pleureur». Et pourquoi ne dirais-je pas tout de suite que cette délicieuse station estivale, dans toute sa confortable simplicité, sa primitive nature et son absence de modernisme, est une des plus agréables colonies de vacances du Valais alpestre, sous sa modeste dénomination de «Mayens de Pralong».

Faisant suite au Val d'Hérémence, et sans solution de continuité, s'ouvre, au Midi, entre l'alpe de Méribé et le Pic d'Arzinol, le solitaire Val des Dix, dont l'aspect nu et sauvage contraste vivement avec le romantique vallon d'Hérémence que nous venons de quitter.

Ici, c'est l'alpe idéale, avec ses grasses prairies couronnées de bosquets, ses mazots enfumés, égayés par la présence du berger et des troupeaux joyeux aux sonnailles argentines; c'est l'humble et heureuse vie pastorale; là, c'est le roc glabre et attristant, sans verdure et sans poésie, à l'horizon sombre et nostalgique, avec ses hautes parois vertigineuses, ses crevasses insondables et ses infranchissables arêtes; c'est le sol ingrat de l'ascensionniste, la patrie des vaines gloires, l'entrée de cet Eden des Tartarins en quête d'une petite place dans les annales de la chronique alpestre; c'est, enfin, la froide antichambre de ce mirifique palais de glace dont les terribles hôtes se nomment la Dent-Blanche, la Dent d'Hérens, les Aiguilles

Rouges, la Za, Mont Colon, Veisivi, etc., et où tant de pâles courtisans ont trouvé, hélas! la plus tragique fin, en récompense d'un zèle et d'un courage dignes d'une meilleure cause. C'est la porte d'Arolla.

Le Val des Dix est appelé par les gens du pays le «Val des dix larrons», parce que la légende veut qu'à une époque fort reculée, dix voleurs y aient établi leurs repaires, ce qui n'aurait rien d'étonnant, les cavernes impénétrables ne devaient pas leur manquer. Ces dix larrons pillaient les biens des hérémensards pendant la nuit. Toutes les battues organisées par ceux-ci pour s'emparer des malfaiteurs démeuraient sans résultat. De guerre lasse, les hérémensards mirent le feu aux immenses forêts dont le Val des Dix était couvert et réussirent, de cette manière, à se débarrasser d'un fléau par un autre fléau dont les traces encore visibles de nos jours ont perpétué jusqu'ici le terrible souvenir des larrons légendaires.





Nos montagnardes

CROQUIS VALAISAN

On se fait généralement une idée absolument fausse ou très imparfaite de ces humbles créatures que la destinée a fait naître dans les hauteurs agrestes de notre pittoresque Valais: nos montagnardes. De prime abord, on les appelle volontiers, ces méconnues, des demi-sauvages. Le fait est, qu'à voir le hâle de leur visage aux pommettes saillantes, leur forte ossature et leur costume à cent lieues de la mode, on serait vaguement tenté de les prendre pour les descendantes un peu dégénérées, de certaines races asiatiques. Et en cela, il n'y a rien que de très naturel, car le peuple de nos vallées supérieures appartient vraisemblablement à la race qui peuplait autrefois le pays aux premiers âges de l'histoire et qui a laissé des traces de son passage dans le dialecte et la dénomination de plusieurs localités.

Comment, après deux mille ans de civilisation, ces débris des anciennes peuplades ont-ils conservé ces signes distinctifs de la race antique, en dépit des nombreux mélanges survenus depuis dans le sein de la population?

Il faut en attribuer la cause autant aux mœurs de ce peuple patriarcal qu'à la nature sauvage du pays, à laquelle ses habitants semblent s'être identifiés.

Education champêtre, instruction rudimentaire, mœurs rudes et austères, voilà tout le thème de l'existence montagnarde, qui imprime, à ces physionomies placides, ce cachet un peu fruste qui frappe si singulièrement l'observateur superficiel, et qui est cause de ce discrédit qui pèse bien injustement sur elles.

Ce n'est pas dans la plaine, où nos montagnardes viennent chercher ce qui leur manque en menus objets et en subsistance, qu'il faut les voir et les juger. La plaine, pour elles, est une terre d'exil où elles se trouvent dépayssées. C'est avec regret, et poussées par la né-

cessité, qu'elles quittent leurs humbles chalets et leurs bois, pour venir se mêler un moment au flot de notre existence, pour elles insolite. Ce n'est pas dans un train de chemin de fer non plus où, sous le regard indiscret du voyageur, elles se blottissent dans les encognures, le front rouge et les paupières baissées. Non, mais il faut les voir dans le sentier rocailleux qui serpente à travers les éboulis et les bouquets de sapins, portant sur leur dos, prématurément voûté, la lourde *cavagne* (hotte) où se trouvent entassées des marchandises de toute nature, atteignant souvent le poids stupéfiant de cinquante à soixante kilos! Sous cette pesante charge, qui fatiguerait un homme de la plaine marchant sur une surface plane, elles grimpent sans se plaindre, pendant des heures entières sur une rampe de quarante pour cent, dans des sentiers à mulets, faits de brusques contours et remplis d'un gravier tenace qui éventrerait du premier coup les semelles de nos urbaines chaussures. Et n'allez pas croire qu'elles n'accomplissent ces tours de force qu'accidentellement; elles l'exécutent tous les jours, par tous les temps, et toujours avec cette admirable résignation de la femme asservie, courbant la tête sous le joug d'une nature sans doute étrangement grandiose, mais aussi terriblement impérieuse et marâtre. Elles ont encore la force, durant la pénible montée, de s'incliner devant les croix qui se dressent aux contours des chemins, quelques-unes égrènent bâtement un chapelet et il faut croire qu'elles trouvent, dans ces pratiques naïves et pieuses un puissant dérivateif aux fatigues de leur dur métier. De retour dans leurs chalets, ces braves montagnardes vaquent aux multiples occupations du ménage, prennent leur modeste repas du soir, qui se compose ordinairement d'une épaisse soupe à la polenta, de pain noir et de fromage vieux, puis quand l'angélus a sonné, heure de recueillement pour tous, elles sortent de leurs demeures et vont prendre place sur le banc de bois, devant le chalet où, dans le langage si original qui leur est propre, elles se racontent les vieilles légendes du pays, tandis qu'autour d'elles, sous la pâle clarté lunaire, les mélèzes colosses et séculaires secouent leurs puissantes ramures et que la chouette, du fond des sombres forêts, jette dans l'air vif et parfumé son lugubre hullement.



Chermignon

Croquis alpestre valaisan

A mille mètres au-dessus du niveau de la mer, suspendu aux flancs onduleux d'une colline paisible et riante, dans un site pastoral que la vague mugissante du mercantilisme n'a pas encore submergé. Chermignon, heureuse patrie des Tytires, berce mollement l'émeraude de ses prairies, la lourde carapace de ses chalets et de ses «raccards», que surmonte, comme un léger panache, le grêle clocheton de l'antique chapelle de Saint-Georges.

Nous sommes ici dans l'un des derniers refuges de la poésie alpestre.

Je ne connais pas, dans toute cette longue vallée du Rhône aux aspects si variés et toujours si impressionnantes, de paysage plus sincèrement romantique, plus doucement enchanteur, plus imprégné de soleil, d'ombre et de fraîcheur.

Au-dessus, grimpant vers les sommets qu'elles couvrent de leur masse noire, d'immenses forêts estompent la montagne, jusqu'au pied des cimes que couronnent les neiges éternnelles.

Le murmure d'un torrent qui dévale, le chant mélancolique de la hulotte ou les notes bucoliques d'un chalumeau sont presque les seules voix profanes qui troublent le silence religieux de cette petite Thébaïde. Plus haut encore, c'est le ciel bleu, un ciel d'Italie, d'une incomparable pureté, dans lequel se profilent les silhouettes formidables des géants alpins, drapés d'hermine, sur laquelle Phébus verse à profusion, de l'aube au crépuscule, la pourpre rutilante de ses rayons.

A nos pieds, ce sont les vagues de la colline, roulant par saccades vers la plaine, en des moutonnements gracieux, dont chaque repli laisse émerger le cône bronzé d'un chalet ou la flèche argentée d'une chapelle. La grande vallée qui rampe tout au fond, sous la

brume qui la cache à nos yeux, n'existe plus pour nous; elle paraît anéantie entre les deux lignes de montagnes qui la surplombent, et le monde et la vie semblent circonscrits sur les hauteurs où nous planons.

A ce cadre grandiose, d'une beauté antique, il fallait des acteurs à l'avenant. Il ne fallait pas seulement des corps d'athlètes, robustes comme les rochers, exubérants, d'un sang vif et généreux; il fallait surtout de belles âmes, identifiées à la nature sévère de ces lieux privilégiés, à leur douceur et à leur austérité. Les Chermignonnards n'ont point failli au rôle d'élite qui leur était assigné: ils sont restés de braves montagnards et de fidèles croyants.

Ce petit peuple de paysans partage toute sa paisible existence entre les deux villages qui lui appartiennent: Chermignon, pour le travail des prés et des champs, et Ollon, situé aux dernières limites de la colline, pour les travaux de la vigne.

Cette migration a lieu quatre fois l'an, aux dates coïncidant avec les divers travaux de la terre et la nature des récoltes; elle revêt un caractère étrangement pittoresque et rappelle à plus d'un égard quelque scène biblique.

Les durs labours de ces populations migratrices trouvent un joyeux réconfort dans les veillées des Mayens, autour du chalet, sur la molle couche de foin parfumé, dans le gai carillon des clochettes à l'heure où tout se confond dans les ombres de la nuit, tandis que les vieilles légendes s'égrènent lentement, sur des lèvres tremblantes, dans le silence grave et mystérieux de l'Alpe.

Une date est particulièrement chère aux coeurs des montagnards de Chermignon, c'est le 23 avril, jour de la fête patronale de Saint-Georges. On y vient de presque de tous les villages et hameaux de la colline de Lens, pour assister à l'émouvante, antique et solennelle cérémonie de la bénédiction du pain.

Un cortège se forme au sortir de l'église, auquel prennent part le clergé, les chantres et le conseil, suivis de la population. Il se rend à la maison d'école, où a lieu la bénédiction, puis à la maison de commune, où l'attend une savoureuse «râcllette» arrosée des meilleurs crus de la bourgeoisie.

Après dîner, un roulement de tambour rassemble la population sur la place du village; la «compagnie de saint Georges» se forme, composée de jeunes soldats portant fanions, baïonnettes et bâtons bariolés, de la fanfare chermignonarde et d'un groupe de vieux

troupiers en habits rouges, précédé du drapeau. La compagnie se met en marche pour la Croix des Girettes, à un kilomètre du village, où a lieu la distribution du pain bénit au millier d'habitants accourus pour la traditionnelle cérémonie.

Tout cela est simple et naïf, mais d'une si pittoresque saveur! Que de foi surtout dans ces touchantes manifestations publiques, et qu'il doit être heureux le peuple qui possède de telles vertus.



La sage

Croquis alpestre

A une heure d'Evolène, par un sentier délicieusement ombragé, quittant la route des Haudères à la Tour et escaladant par bonds de hautes roches boisées, on rencontre le village de la Sage, paisible et souriant, à l'ombre de son petit clocher blanc.

Il s'étage aux flancs de vertes collines montueuses, traversées par un torrent écumeux, qui, furieux de devoir quitter les profondes et lointaines solitudes, se précipite du haut des rocs où il se brise, avant de disparaître dans le lit de la Borgne, au pied de la Nivaz.

Le paysage est un peu rude, avec ce vigoureux relief que prend la montagne à la limite bien marquée qui sépare la zone des prairies de celle des forêts.

De toutes parts, ce sont des pâturages, des bois et des rocs vertigineux.

On est ici dans un petit monde retiré, où ne passent que de gros gars ou d'accortes paysannes à dos de mulet, et, en été, les vélégiateurs et touristes en route pour le col de Torrent, le vallon enchanter de Moiry, et Grimentz, au val d'Anniviers.

Je vous ai dit d'accortes paysannes. Il est un fait que nulle part, en Valais, je n'ai rencontré jeunes filles plus aimables et plus fraîches, ni parlant le français aussi correctement et avec un meilleur accent.

Je leur en rends hommage, en passant, bien sincèrement.

La Sage est sur le chemin de la Forclaz, à l'entrée du vallon de Ferpècle, pendant de celui d'Arolla, dont il est séparé par l'énorme massif des Dents de Veisivi.

Il y a, vers ces parages voisins, trop d'attirantes perspectives pour résister.

Un sentier de Cythère serpente entre les myosotis, les asters, les

gentianes et les saxifrages, sentier de poète qu'on ne foule pas sans une suave émotion.

Avant de nous y engager, nous grimpons au roc en promontoire sur lequel la piété montagnarde a édifié une chapelle à Saint-Christophe, choisi pour protecteur des paysans que le sort voulait au travail des champs, dans une région bordée de précipices.

Du haut de ce nid d'aigle, la vue plonge dans un vide d'une diabolique attirance, où l'on se jette volontiers, si l'on avait des ailes!

Le sentier de poète est franchi, au milieu d'une naïve allégresse, d'une joie enfantine qui nous fait entonner vigoureusement le cantique de Zwissig: «Sur nos monts, quand le soleil...»

Puis c'est le tour de: «La Suisse est belle...», du «Ranz des Vaches», de l'Hymne suisse, de «Roulez, tambours», toute la gamme enfin des chants populaires et patriotiques, dont les derniers échos passent sur le hameau de la Forclaz et vont se perdre dans le vallon de Ferpècle, dans ce recoin sauvage où commence la moraine du glacier, et que domine, de sa silhouette noire et tragique, l'énorme Pointe de Bricolla.

Nous sommes à la Forclaz. Quel grandiose et imposant tableau! A travers des moutonnements de nuages, on aperçoit, à la dérobée, quelques fragments de la colossale Dent-Blanche: arêtes déchiquetées, flancs acérés, épaulements majestueux, recouverts d'un manteau d'hermine ressemblant à un linceul maculé. Le monstre de pierre, sous son masque de nuages épais, semble guetter sa proie.

A ses pieds, le glacier de Ferpècle, en des crispations effrayantes, roule sa vague agonisante.

De l'autre côté, à l'entrée du Val d'Arolla, le petit hameau de Pralovin ressemble à un rucher perdu dans les rocallles. Plus loin, dans les gorges qui s'ouvrent, l'ombre du Pigne d'Arolla estompe tout le paysage aux tons durs, voilé d'un éternel crépuscule.

Un drapeau suisse flotte sur les toits des Haudères qui miroitent sous les dernières lueurs du soleil, le sentier contourne et s'infléchit, le val d'Hérens reparait, avec la combe d'Evolène; les grelots d'une voiture tintent gaîment sur la route poudreuse; des guides, la corde en sautoir, marchent à l'assaut de quelque géant, des touristes les suivent l'air triomphant; une musique allègre de régiment réveille tous les échos, c'est la fanfare du 11 qui rentre aux cantonnements.

Vive la Suisse!

Ems

Croquis alpestre

—0-0—

Il ne s'agit point ici du nom rendu tragique et tristement célèbre par la fameuse dépêche de Bismarck.

L'Ems valaisan ignore même, je crois, son homonyme. C'est un village de montagne juché sur les hauts rochers qui dominent, à l'ouest, la sauvage vallée de Tourtemagne. Il est partagé en deux: Unter-Ems, situé sur un premier mamelon, à 1000 m. d'altitude, riant, propre, blotti sous ses vergers, et tout entouré de prairies et de champs blonds et parfumés; Ober-Ems, à 300 mètres plus haut, sur un petit plateau de verdure et de fleurs enchassé dans une couronne de bois sombres que domine la crête nue de l'Emshorn.

Le sentier à mullet qui conduit à Ems depuis Tourtemagne est raide et graveleux; il louvoie à travers les rocs et les éboulis, serti d'une maigre végétation et de bouquets de sapins, que l'aridité du sol rend tordus, cagneux et rachitiques. Les niches d'un chemin de croix le jalonnent au sortir de Tourtemagne, et jamais elles ne furent mieux à leur place que sur ce sentier désolé de calvaire.

Une grosse croix de bois, de beau mélèze rouge, se dresse tout à coup au bord du chemin, portant sur ses robustes bras une plaque de bois sur laquelle est gravée une inscription bien capable de donner le frisson: «Ici est mort en 1891 NN écrasé par une pierre. Chrétien, sois toujours prêt à la mort, qui peut te surprendre à chaque instant; que Dieu protège nos vies et celles de notre bétail!»

A peine a-t-on dépassé la croix que le paysage, comme par magie, change subitement d'aspect. Le roc s'avance en promontoire au-dessus de la plaine, découvrant le délicieux panorama de la vallée du Rhône, noyée dans la brume d'or d'un beau matin. De toutes parts, des clochers étincelants surgissent du milieu des mazots calcinés, à l'orée des forêts immenses, dont la masse noire donne un peu d'om-

bre et de fraîcheur à ces hauteurs ensoleillées de l'aube au crépuscule.

Le sentier fait un coude brusque, fuyant les bords précipiteux de la roche et s'enfonce maintenant dans une petite gorge veloutée, dont les renflements supportent de beaux vergers ombreux, où perce sur les frondaisons d'émeraude, l'écarlate de la merise charnue, acidulée et rafraîchissante.

Le sentier, heureux d'avoir quitté le roc nu et brûlant, bondit gaiement dans la petite gorge, au milieu des jardins et des champs, salué par le bourdonnement sonore des ruchers et le roulement tapageur des torrents et des *bisses*. De petits chalets brunis, juchés sur leurs socles de pierre, semblent se prosterner dans la verdure, au pied d'une belle église, éclatante de blancheur, et dont le svelte clocher domine le paysage: c'est Unter-Ems. Le village s'égrène sur les pentes, paisible et solitaire, voué pour longtemps encore à son existence pastorale, à son heureuse médiocrité.

A la sortie du village, au midi, je retrouve le petit sentier qui reprend, quelques instants, son allure vagabonde à travers un terrain morainique, dépourvu d'ombrage et dévoré de chaleur et de sécheresse.

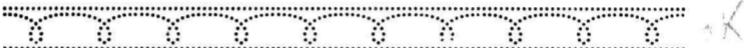
Mais bientôt le chemin s'élargit, s'enfonce dans une grande forêt, remplie d'ombre et de mystère, se tapisse de fines aiguillettes et de tendre mousse, grimpe doucement par lacets et soudain, d'un bond, enjambe la dernière ondulation de la colline et prend la montagne d'assaut, au seuil d'une agglomération de frustes chalets, serrés les uns contre les autres, autour d'une vieille chapelle: c'est Ober-Ems.

La forêt est à deux pas, haut-relief sur lequel le pauvre petit village profile la dentelure inégale de ses toits anguleux, la physionomie placide et austère de ses maisons plates, écrasées, lavées par les rafales séculaires, fouettées par les neiges qui l'ensevelissent à chaque retour des frimas.

La vue y est admirable: au premier plan, les gorges unies et profondes de la vallée de Tourtemagne, avec le sentier de Gruben, remontant à flanc de coteau; plus loin, les champs d'Ergisch, suspendus au-dessus de l'abîme, dominés par la superbe église, dont la blancheur au lait de chaux contraste étrangement avec la fourmilière de chalets noirs accroupis à l'ombre de son clocher; enfin, tout au loin, dans la splendeur des neiges éternelles, le fond du Lœtschenthal, où se crispent les dernières tentacules du glacier d'Aletsch.

On s'arrache, à regret, au spectacle grandiose de cette prestigieuse nature, que, à défaut de bardes, les coqs huppés d'Ober-Ems chantent à tue-tête sur les toits des raccards, les insectes dans les champs, les coucous dans les bois, et le poète, dans son cœur.





Sur le chemin de Salvan

Une fort jolie course, quand le printemps a sonné et que Phébus daigne sourire à la nature, c'est la montée de Vernayaz à Salvan, par la route à lacets, qu'ombragent de superbes châtaigniers.

Avant l'établissement de la ligne électrique Martigny-Châtelard, qu'utilisent aujourd'hui les touristes qui se rendent à Salvan, aux Marécottes, à Finhaut et dans tous ces sites gracieux de la vallée du Trient, la route de Salvan était, en effet, très fréquentée.

Supplantée par la voie ferrée, cette route de montagne, large et ombragée, n'en est que plus paisible, sans avoir rien perdu de ses multiples attraits.

Les tunnels qui trouent ses rochers et les ponts qui l'enjambent par endroits lui ont bien enlevé, si l'on veut, quelque chose de sa physionomie primitive, mais quelle route, de nos jours, ne subit pas cette fatale servitude!

A part cela, c'est toujours le même panorama s'amplifiant à chaque pas; c'est toujours le même roc crevassé, coupé d'érosions profondes, dans lesquelles des torrents cascadeurs courent bruyamment, semant sur leur passage la fraîcheur du glacier.

Hier, au soleil levant, par un de ces beaux matins de juin frais et parfumés, que le prestige de la montagne rend plus doux encore, j'arpentais, léger, le chemin de Salvan.

A mes côtés, un petit berger poussait devant lui un troupeau de chèvres.

La joie des paisibles ruminants se rendant aux Mayens se traduisait par d'allègres bêlements et des gambades folles qui me faisaient rire d'aise.

— Elles sont belles, tes chèvres, mon petit ami; où les mènes-tu comme ça?

— Aux Mayens. Y en a encore une plus belle, à la maison, qu'on garde pour ceux qui restent au village.

— Tu as de la chance d'avoir tant de bétail!

— Aux Mayens, y a encore une vache et un génisson.
— Oh! oh! tu es donc riche, mon ami?
— Oui! Et il y a la blanchette qui va faire le cabri dans quinze jours!

Le petit berger esquissa un rire large et heureux, un rire bon enfant comme je n'en vis jamais, prolongeant les commissures de ses lèvres roses et lippues jusqu'à la frontière de ses oreilles démesurées.

— Comment t'appelles-tu? lui demandai-je.
— Bochatey! et un sourire plus épanoui encore que le premier illumina son visage grassouillet dont les muscles bouffis par la joie ne laissaient plus apercevoir que deux lentilles étincelantes.

Un peintre impressionniste eût trouvé là le sujet d'un ravissant croquis.

A un contour de la route, une chevrette sauta dans un petit ravin, tout le troupeau suivit son exemple, et Bochatey disparut à son tour en poussant des cris de ralliement: « Té! té! Ohé! ohé! »

Mais l'élan était donné; les chèvres étaient comme saisies d'une joie folle, la joie des champs et de la liberté, la joie des franches lippées, des longues siestes au bord des bisses, dans l'herbe odorante de la montagne.

Le berger vit bien qu'il n'en serait pas maître de sitôt; il se retourna, me tira son bonnet avec ce même sourire bon et innocent, et se perdit dans les bouquets de sapins et de houx qui poussent dans les anfractuosités des rochers.

J'arrivais au dernier lacet de la montée.

La croupe herbeuse de la colline s'infléchissait mollement; l'ombre des bois disparaissait; de petits mazots se profilait sur la pelouse, semblable à quelque immense tapis de brocart étendu au soleil.

Puis, la paroi de rochers franchie, sur laquelle des lettres d'or perpétuent le souvenir de Javelle, la flèche du clocher de Salvan apparaît à mes yeux, à l'entrée d'un idyllique vallon, aux ondulations molles, à la verdure intense, dans laquelle se nichaient, de toutes parts, d'accueillants chalets aux fronts basanés.

Un village, une rue, une petite place, des hôtelleries voisinant d'humbles mazots, c'est Salvan, le Véllanches de Rod, dans son roman si vécu et si vrai: *Là-Haut*.

Cela signifie-t-il que l'industrie hôtelière a changé la physionomie du paysage? «Le visage aimé de la patrie» a-t-il souffert du fait de l'immigration des touristes? Les Salvanins ne sont-ils plus les vertueux montagnards d'autrefois?

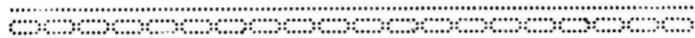
Pour ma part, dans ce romantique décor de l'alpe, je ne vois que des choses qui charment ma vue et remplissent mon âme d'une douce paix.

Toute œuvre de début entraîne fâcheusement avec elle une suite de surprises et souvent de déboires. Certes, à Salvan comme ailleurs dans les stations ouvertes au tourisme, on a payé chèrement les erreurs de l'emballlement et les leçons de l'expérience. On a un peu trop bâti sur le sable et quelques fondations ont menacé ruine. A ce compte, notre petite patrie compte beaucoup de Vallanches, dans l'industrie hôtelière, comme dans toutes les autres.

Mais la grâce du vallon de Salvan, la fraîcheur de ses sites, la pureté de son air, la tiédeur ambrée de ses grands bois, la voix fluide de ses torrents et de ses «bisses», rien de tout cela n'a changé. Et le caractère pieux des Salvanins, leur esprit traditionnel et leur antique simplicité sont toujours les mêmes. Battu un instant par la vague débordante du modernisme, Salvan s'est ressaisi. Et dans la beauté paisible de ce coin riant du Vieux-Pays, l'habitant est resté plus que jamais attaché à son foyer, à ses autels et à ses champs.

C'est du moins ce que je pensais en reprenant, le cœur réconforté, le chemin de la plaine





La Combe de St-Clément

Paysage d'automne

*Pomone, adieu! car voici les frimas,
L'herbe jaunit, la feuille tourbillonne
Au vent du Nord; l'hiver sonne le glas
Des beaux jours; la nature frisonne...*

Malgré les sombres pronostics de mon vieux baromètre, malgré les menaces de messire le temps plus grincheux, ce matin, qu'un concierge au coup de sonnette qui le tire de sa léthargie, j'ai voulu, avant que le précoce hiver ait définitivement pris ses quartiers, aller dire un dernier hommage à la campagne. J'ai voulu, avant de m'ensevelir dans la sombre monotonie de la saison noire, aller revoir un délicieux recoin champêtre où, durant les chaleurs de juillet, j'étais allé rêver, à l'ombre des grands noyers. Je suis allé à St-Clément. Un tout petit hameau que vous ignorez sans doute, perdu dans un repli velouté de la colline de Lens, qu'on appelle «la Combe de St-Clément». Figurez-vous un minuscule vallon, tout tapi de tendre verdure, avec une demi-douzaine de maisonnettes blanches et une petite chapelle dont le clocheton se perd dans les frondaisons des grands arbres. Avec cela, un ciel d'un bleu intense, de grands bois noirs surplombant des roches déchiquetées, des bâlements de troupeaux, et des symphonies de clochettes. Tel est St-Clément, dans sa poésie simpliste, asile de paix et de repos, où les humbles trouveront encore un relief très vigoureux du relatif bonheur terrestre

J'y étais allé en juillet, dans le plein épanouissement de la nature, en compagnie d'un vieil ami, que vingt-cinq ans de grande ville avaient dégoûté du monde et qui, assoiffé de verdure, de fleurs, de grand air et de vie calme, était venu chercher en Valais un dérivatif à l'obsession du spleen qui l'étreignait. Pauvre cher docteur! Il avait, durant vingt-cinq ans d'apostolat, soulagé les douleurs phy-

siques de milliers de gens, et il venait, aujourd'hui, chercher un refuge à ses propres douleurs morales, dans ce petit cottage valaisan.

En arrivant à St-Clément, mon ami poussa un long soupir de satisfaction; je le dévisageai d'un air interrogateur. Un léger sourire illuminait son visage flétris et sillonné de rides profondes, son œil avait, en ce moment, un éclair de fièvre qui me fit mal, ses lèvres frémissaient. Nous arrivions au cœur de la Combe, vers un bouquet de sapins dont les rameaux séculaires répandaient sur le sol une fraîcheur douce et parfumée. Dans la blonderie d'un champ d'avoine, des touffes de coquelicots et de boutons d'or s'épanouissaient sous la rosée. Le docteur en fit une ample moisson, un bouquet magnifique, qu'il me faisait admirer en disant: «Nous y reviendrons l'an prochain, n'est-ce pas?» J'acquiesçai en riant de bon cœur de l'enthousiasme ingénue de mon compagnon de route. «Arrêtons-nous un instant ici», reprit le docteur.

Nous nous assîmes sur la pelouse et là, dans une heure que je n'oublierai jamais, cet homme, porteur d'un grand nom, que les honneurs et la gloire avaient un instant effleuré, me narra toute sa vie, toutes ses espérances, et toutes ses déceptions. Ce fut pour moi tout un roman d'étranges aventures dont les péripéties m'étaient contées par celui qui en avait été le héros et la victime. Il me semblait sortir d'un rêve. Après une minute de silence, la tête basse et le cœur envahi d'une profonde tristesse, je jetai un furtif regard vers ce sexagénaire qui m'avait choisi pour être son intime confident. Son visage était baigné de larmes qu'il essuyait silencieusement.

—Ah! s'écria-t-il dans un accent d'amer regret, si jamais je n'avais quitté la maison paternelle, la belle et riche ferme de mes ancêtres, je ne serais pas, aujourd'hui, si malheureux! Mais je suis vieux et au moins ne boirai-je pas le calice jusqu'à la lie, puisqu'il existe encore, de par le monde que je croyais entièrement perverti, de belles choses et de bonnes gens!

Une jeune paysanne vint à passer, portant un seau de lait fraîchement trait et tout écumeux. «Ces messieurs en désirent-ils?» nous dit la brave femme. Nous acceptâmes avec reconnaissance et en bûmes avec délices. Le crépuscule étendait ses premiers voiles sur la terre, la combe de St-Clément s'estompait doucement, la cloche de la chapelle murmura un grêle Angélus, les troupeaux sortaient des écuries et gambadaient vers les abreuvoirs, les voix robustes des jeunes campagnards remplissaient l'air de chants allègres répétés

par les échos des bois, et dans les bosquets à l'ombre desquels s'abrite le petit hameau, les rossignols joyeux entonnaient leurs divines cantilènes, tandis que nous regagnions le chemin de la plaine, grises par la troublante odeur des foins coupés.

L'été passa, le docteur aussi, qui n'eut ainsi d'un retour à la vie des champs, qu'une furtive illusion.

Pauvre docteur !

Aussi, en ce jour d'automne, un peu brumeux, la combe de St-Clément, déjà meurtrie par l'aquilon, m'a-t-elle paru, en l'absence de mon vieil ami, plongée dans une profonde mélancolie. Non pas qu'elle fût moins belle, moins heureusement paisible et solitaire, au contraire, ses teintes d'automne lui donnaient une langueur envahissante bien en harmonie avec les fibres d'une âme tout imprégnée de poignants souvenirs; sous sa parure de vieille soie défraîchie, le petit vallon me parut plus austère, plus idyllique encore, mais en voyant ses maisonnettes enfumées par les feux de bois mort et de feuilles sèches, ses buissons jaunis et ses prairies fanées, je ne songeais point sans une morne tristesse aux splendeurs du printemps éphémère, à ce cher docteur, à ses coquelicots et à ses boutons d'or



Au Prélet de Valére

Croquis sédunois

C'était dimanche, jour de Pâque, la fête traditionnelle du «Prélet» de Valère. Une vieille fête, assurément, mais toujours jeune quand même, à cause du gai printemps qui la voit renaître et des nouveaux venus qui la célèbrent. «Prélet», petit pré, lieu enchanteur, d'une poésie suave et mélancolique, évoquant le souvenir des preux chevaliers et des princes-évêques, de tant de curieuses figures, de tant d'émouvantes choses, de tant de gloire effondrée dans la poussière des siècles! Il s'étend, en un riant plateau, du pied de «Valère» à la combe de «Tourbillon».

La fête du «Prélet» était autrefois la fête de tout le monde. Jeunes et vieux s'y retrouvaient en foule, festoyant en commun, causant et riant à cœur joie, entre la *bourrée* d'œufs et les *lampées* de muscat. C'était un relief très caractéristique du «bon vieux temps».

Plus tard, les œufs, ces superbes œufs teints et symboliques, disparaissent de la scène et furent remplacés par la danse, à laquelle jeunes et vieux se livraient avec une égale ardeur. C'était plaisant, si l'on veut, mais, tout doucement, la «fête» se modernisait.

Enfin, depuis une dizaine d'années, les enfants seuls dansent des «rondes» en chantant des refrains populaires comme ceux-ci: «Il pleut, il pleut, bergère», «Meunier, tu dors», etc.; tandis que les cuivres sonores d'une fanfare réveillent les mystérieux échos des rochers. La «fête» reste néanmoins toujours jolie; c'est la fête exclusive des jeunes, c'est vrai, mais il reste aux parents, aux vieux, la joie de voir danser leurs gros bébés, en pensant que dix ans en arrière, c'étaient eux qui dansaient à cette même place. Dès lors, que de déceptions et de larmes! Cela vous vieillit, sans doute, et amène quelques nuages sur votre front, mais le bonheur de se voir si gentiment revivre dans ceux que l'on contemple!

Malgré tout, il faut bien assigner à cette troisième phase de la

«fête du Prélet» un nom chronologique, une dénomination historique et appropriée. J'y ai pensé, et puisque, à mon humble avis, toute chose qui perd graduellement son cachet primitif et original est en voie de dégénérescence, j'appelle, avec beaucoup d'amertume, cette troisième phase: «La décadence du Prélet».

Et cependant, rarement le temps fut aussi beau et la foule plus compacte. Dans ce cadre merveilleux de rocs moutonnants, recouverts de grappes humaines, aux couleurs vives, chatoyant sous l'éclat d'un soleil d'été, entre le vieux *castrum* de Valère, cette gloire de Sion, et les fantastiques ruines de Tourbillon, de grandiose mémoire, sur ce délicieux «Prélet» qui a vu défiler déjà tant de drôles de choses et de drôles de gens, il sembla un instant que quelque chose d'imprévu allait se passer, qu'un grand tableau, approprié à la grandeur du cadre, allait incontinent surgir.

Etait-ce la résurrection du passé, du «bon vieux temps», ou les effluves d'une innovation «fin de siècle», l'ère d'une quatrième et dernière période?...

Hélas! et heureusement, ce ne fut ni l'un ni l'autre.

Les cuivres continuèrent à réveiller les échos des rochers, les enfants à danser des rondes en chantant, les jeunes à fêter la dive bouteille autour des buvettes foraines du champ de fête, et les *vieux*, par qui j'aurais dû commencer, ces pauvres *vieux* qui n'ont pas même connu le bon vieux temps, à suçonner des oranges, mollement étendus, le dos au soleil, sur le gazon de l'arrière-plan.

Le spectacle, certes, ne manquait pas de pittoresque; mais nos ancêtres de 1800 s'y seraient-ils reconnus et qu'en auraient pensé mesdames nos aïeules? Que sont devenues, hélas! les joyeuses *corau-les*? Mais où sont les neiges d'antan?





Lens, un village de montagne

Au cours de mes pérégrinations alpestres, j'ai rencontré, sur le chemin du Rawyl, un petit plateau en esplanade, dominant une colline tout entourée de profondes gorges et de frais vallons: Lens.

C'est un gros village de montagne, avec de très vieux chalets, très basanés, presque noirs, aux puissantes carrières de madriers que les siècles n'ont pas même exoriés. De petites ruelles rayonnent de tous côtés, à travers les mazots, pour converger vers la Place, le centre du village, où se dressent le massif clocher du XVI^e siècle, avec sa grande église du XIX^e qui, avec une pareille différence d'âge, ont l'air de se bouder; le prieuré, demeure du prieur de la maison du Saint-Bernard, dont relève la grande paroisse de Lens; la vieille maison de commune dont l'état civil accuse quatre siècles d'existence; une hôtellerie «du temps», le tout en pierre de taille, d'apparence cosse, le quartier aristocratique de Lens.

En dessous, une ruelle plus large ouvre un autre quartier de cette grande agglomération alpestre: le Dailly. Nom local, dérivant du bon patois du terroir: Dailly, daille, pin sylvestre. Cela veut dire qu'anciennement ce coin du village était occupé par un bois de pins, qui fut défriché par des bénédictins, au XIII^e siècle. Ils y construisirent un couvent qui existe encore, du moins ses bâtiments, massifs, trapus, avec des murs d'une toise, des petites fenêtres à fleur de toit, qui ressemblent à des yeux de sentinelles aux aguets, des portes ogivales, basses, des couloirs sombres et glacés, tout l'attirail enfin d'un vieux cloître tombé en désuétude.

Plus haut, c'est le «manoir», de la même époque lointaine, résidence de quelque orgueilleux seigneur dont l'histoire ne nous dit rien.

C'était sans doute quelque hobereau féodal de cet âge d'or que certains esprits chevaleresques aiment à chanter. Mais si les serfs qui furent ses taillables pouvaient nous dire ce qu'ils en pensent, ce serait plutôt avec des larmes. Bref! laissons ces cendres en paix dans l'urne de l'oubli, et revenons aux choses de la vie moderne, qui, pour être moins ternes, n'en sont, souvent, guère plus admirables.

Mais ce n'est pas seulement ce gros village, historiquement et physionomiquement si curieux, qui retient notre attention, c'est le paysage si gentiment champêtre qui lui sert de cadre: le mont boisé du Châtelard, qui surplombe la grande vallée comme un immense belvédère, d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes qui confine à l'Italie, du Mont-Pleureur au Mont-Blanc, c'est le haut défilé du Rav-wyl, évocation des Thermopyles ou de la Brèche de Roland, gorge étroite et vertigineuse, entre des murailles colossales de rocs nus et déchiquetés; c'est la douceur des sites de Chermignon et de Montana, où à cette heure même, le milliardaire Vanderbilt cherche, dans la solitude et la méditation, un dérivatif aux obsessions de la matière.

Lens est une thébaïde. Jean-Jacques y eût retrouvé le calme, après les angoisses de ses *Confessions*, et avec quel lyrisme il eût chanté la paix de cette prestigieuse nature!

En attendant, des peintres s'y sont construit des chalets rustiques, ils y vivent leurs meilleurs jours, entre les jouissances intimes de leur art et celles de la «vie heureuse», au grand air au grand soleil, dans l'ombre douce des bois, le parfum vivifiant des prairies, la mélodie bucolique des sonnailles, sous un ciel d'un bleu qui remue l'âme et fait pleurer de bonheur.

Lens n'a pas de chemin de fer. On y monte en voiture, par une belle route en zigzags, ou, ce qui est mieux, à pied, par des sentiers un tantinet escarpés, mais auxquels la fraîcheur des sites et l'ombre des sapins donnent un irrésistible charme.

Une commission fédérale s'est rendue tout récemment à Lens pour y étudier une demande de concession d'un railway électrique Sion-Ayent-Lens. Qu'en adviendra-t-il? Nul ne le sait, mais je ne crois pas me tromper en présumant que les villégiaturants de la station de Lens, gens de solitude, de repos et de méditation, n'y souscriraient pas volontiers.

A cette heure, Lens est demeuré le village de montagne accompli; c'est le régime patriarchal qui y prévaut encore, avec ses mœurs simples et austères, son existence laborieuse et paisible, ses traditions ancestrales et sa robuste piété.

Qu'y apporterait un chemin de fer? Toute la question est là et je préfère ne pas y répondre.

D'ailleurs, le soleil disparaît derrière le Haut de Cry; il jette une dernière lueur dans la grande vallée rhodanique, noyée, doucement, dans les ombres du soir. L'angélus sonne au vieux clocher de pierre; les paysans rentrent au village, le chapeau à la main, et, derrière les chars de regain odorant, qui parfument toutes les ruelles du village, les femmes marchent béatement, en murmurant leurs oraisons ou en égrenant leurs chapelets.

C'est l'heure du départ, un moment toujours douloureux pour celui qui aime. Et qui donc n'aimerait pas ces champs, ces monts, ces vallons, cette verdure et cette paix réconfortante de l'alpe!

La descente, c'est la fuite de Capoue, sous une autre face; c'est la réalité après le rêve, c'est le boulet des conventions sociales après l'extase de la liberté.

Voici la plaine, la gare, le train, le bruit.

O ubi campi!



Le passage du Hanig

(Croquis alpestre)

Ce n'est pas aux fougueux ascensionnistes que je m'adresse, à ceux qui ne recherchent que les rudes varappes et les effrayants casse-cou, pour qui la montagne sans la corde et le piolet n'a pas attrait qui vaille. Non, je ne suis pas de cette bouillante Ecole, et je préfère, au charme angoissant des abîmes, celui plus tonique et plus doux de la modeste grimpée.

Au fond, l'ascensionnisme, tel que le conçoivent les clubs alpins, constitue-t-il réellement un «sport» dans le sens strict qu'on attribue à cet anglicisme? Dans cette acception-là, sport signifie pratique méthodique des exercices physiques, en vue du développement simultané du corps et de l'esprit.

L'ascension et les dangers multiples qu'elle présente remplissent-ils bien le but à atteindre? Toute la question est là, difficile à résoudre, et je ne le tenterai point, de crainte de provoquer une levée de boucliers et de recevoir une volée de bois vert.

Pour ma part, j'aime le Torrenthorn, la Bella-Tola, le Pic de Nendaz, la Gemmi, le Sanetsch, et m'en tiens à ce maximum de hauteur. J'y trouve toute la suave poésie de l'Alpe, toute la pureté de son air, toute la beauté de ses différents aspects, sans avoir besoin d'un guide, d'une corde et d'un piolet.

D'ailleurs, il faut avouer que l'ascensionnisme est devenu de l'industrialisme, mêlé de snobisme, et qu'il s'en suit nécessairement une déformation de l'idée primitive. Le sport doit être du pur dilletantisme et non du professionalisme.

Cela dit, sans médire du Cervin ni de la Dent Blanche, je viens à mon passage du Hanigg.

Un étroit sentier, qui part de la petite station d'Huttegggen, dans la vallée de Saas, grimpe d'un bond, vers les pâturages, escalade des bisses, enjambe un profond ravin, côtoie un méchant déva-

loir et s'enfonce bientôt dans l'épaisseur des forêts. Il monte toujours, avec des intermittences de haut et de bas, jusqu'à ce qu'il atteint enfin son point culminant, à près de deux mille mètres d'altitude. Nous sommes au plan du Hanigg-Pass.

Alors, ce n'est plus un sentier de chèvres que nous suivons, c'est une promenade sous bois, à travers d'immenses forêts de pins et d'arolles, entre d'énormes rocs éboulés des contreforts du Balfrin, au pied duquel murmure parfois la petite source bénie où l'on se désaltère. Nous foulons, comme un somptueux tapis de brocart, des champs de lys et de rhododendrons, d'orchis et de gentianes, dans l'ombre parfumée d'une nature vierge, admirable solitude où règne le plus harmonieux silence. La montagne est toute là, belle dans sa simplicité et simple dans sa troublante beauté.

Trois heures de marche, au milieu de ce délicieux décorum, et voilà que soudain les lourdes draperies de la forêt s'écartent, l'émeraude des pelouses surgit, noyée de soleil, une flèche argentée étincelle dans l'azur des chalets crépitants, puis une gorge profonde: c'est Grächen et la vallée de Saint-Nicolas.

Le passage du Hanigg est franchi, une modeste hôtellerie nous accueille, une de ces bonnes hôtelleries du temps de Töpfer, qui embaume le sapin et où l'on se restaure à bon compte.

Une hôtesse y parle un dialecte qui n'a que de très lointaines affinités avec la langue de Schiller; mais son hospitalité bonhommesque vaut tout un poème de Gœthe.

Le village sommeille doucement dans sa paix pastorale; en face de nous, de l'autre côté de la vallée, les ruines de l'antique manoir d'Emd sont déjà dans l'ombre, le soleil disparaît derrière le Schwarzhorn; c'est la vesprée, il faut partir.

Nous prenons le chemin de la dernière étape, sentier de chèvres aussi, louvoyant à travers les rochers dont un rideau de saupins masque les «à pic» vertigineux.

Nous n'avons pas fait d'ascension, mais nous avons fait une bonne course, nos muscles se sont puissamment délassés, nos poumons aussi; nous avons respiré un air pur et aromatique, nos yeux se sont remplis d'admirables visions, nous avons fait enfin du véritable alpinisme et nous sommes contents.

Et c'est le cœur joyeux, l'âme doucement émue, l'esprit solidement retrempé, que nous prenons à la station de Kalpetran, le prosaïque railway qui nous ramène à la plaine.



Les gorges de la Lienne

Malgré tout ce qu'on a déjà dit du Valais, depuis Rousseau, depuis Tœpfer, depuis Javelle et Mario, sans excepter Charles-Louis de Bons, il restera longtemps encore, dans ce microcosme alpestre, des recoins ignorés, à l'écart des routes et des chemins battus, et que n'ont foulés jusqu'ici que le sabot des mulets et le soulier ferré du montagnard.

Les gorges de la Lienne sont au nombre de ces lieux respectés, où l'homme retrouve la terre primitive qui l'a vu naître et revit quelques instants de l'illusion des âges lointains.

Elles s'ouvrent au pied du Rawyl, pour aller déboucher à l'entrée du village de St-Léonard.

Un gros torrent, la Lienne, qu'on appelle aussi la Rière, né au glacier du Wildhorn, traverse les gorges dans toute leur longueur, pour aller se jeter dans le Rhône, en amont de Bramois.

Dans les rocs déchiquetés qui lui servent de lit, le torrent glaciaire passe par de terribles convulsions avant d'aller mourir, épuisé, à l'ombre des rochers de Nax.

Pour admirer ce site sauvage et ignoré du touriste, il faut partir des grasses prairies de Lens, dévaler par les raides coteaux d'Icogne, et se perdre dans les sentiers humides et rocailleux qui lourvoient autour du gouffre.

Le contraste est d'une impressionnante beauté.

Aux décors riants de la montagne, bucolique et reposante, a succédé l'horreur du tumulte et des précipices. De sombres rideaux de sapins noirs couvrent l'abîme comme d'un drap mortuaire; dans le fond du thalweg, la Lienne rugit, et ses ondes bourbeuses se brisent sur les arêtes et volent en lambeaux par dessus les troncs éboulés, au milieu du plus effrayant murmure.

Des deux côtés se dressent, nues et hérisseées, les hautes parois de roc, limites d'un infranchissable empire, dans lequel le torrent in-

dompté, prisonnier impuissant qui voudrait briser ses chaînes, poussé de sinistres clamours.

A part ce tragique spectacle, à part cet infernal bruit, à part ce morne isolement, rien, que la peur, qui hante cet antre de la nature qui dut servir un jour de refuge à quelque fabuleux titan.

Un rustique pont de pierre enjambe le torrent, faisant front à une petite chapelle encaissée dans le roc, et placée là, sans doute, à la suite d'une catastrophe ou d'un vœu, ou simplement pour réconforter le voyageur perdu dans cette profonde solitude.

Des ex-voto suspendus aux murs laiteux de l'oratoire font penser que des grâces y ont été reçues, dans les instants horribles où, plongeant dans l'abîme, de pauvres petits pâtres à la recherche de leurs troupeaux, en sont ressortis sains et saufs, par miracle.

On ne s'attarde pas dans ces parages sacrés où gîte encore le génie de la montagne, dans ce camp retranché de la poésie alpestre; un dernier coup d'œil, un dernier soupir, et l'on s'en va.

Le sentier montueux serpente dans le chiste, surplombant le gouffre; un coin bleu du ciel apparaît, puis les buissons de cytises et d'églantines surgissent, puis des franges de velours vert; ce sont les vergers de St-Romain. Vieux village, humble et somnolent, avec une belle église et un clocher dont la flèche de pierre cinq fois centenaire s'est écroulée en partie, le 5 mai dernier, frappée par la foudre, alors que les braves qui l'édifièrent, à la force du poignet, avaient pensé qu'elle ne finirait qu'avec le monde:

Tempus edax rerum

La pensée, un moment attristée, a repris son joyeux essor; l'homme est fait pour vivre au milieu des siens; la vue d'un être vivant, au sortir d'un désert, lui rend la paix, lui donne l'espoir, lui fait mieux comprendre le mystère de la vie, et mieux aimer l'existence.

L'ombre s'étend sur la plaine, le hameau de Champlan s'estompe au soleil couchant, ses toits fument silencieusement. Sion s'enfonce dans les ombres; c'est le soir.

.....



Rarogne

Croquis valaisan

.....

Entre toutes les localités de l'ancien Valais épiscopal, nulle plus que le pittoresque et paisible village de Rarogne n'a conservé aussi intact son cachet moyen-âge. Ses vieilles maisons seigneuriales des XVe et XVIe siècles, adossées aux flancs abrupts de la montagne, sont encore là, avec leurs tours massives, trouées de meurtrières, leur hauts pignons à gradins, leurs petites fenêtres jumelles à carreaux niellés de plomb, leurs cours, leurs portes ogivales, leurs colonnades et leurs armoiries. Ni les injures des temps, ni la main de l'homme n'ont osé attenter à ces orgueilleux édifices, noircis, imposants et sévères, qui ajouteront bien des siècles encore à leur âge déjà plusieurs fois séculaire.

L'église, fièrement campée sur un massif de rochers nus qui dominent le village, fut jadis le somptueux manoir des familles les plus illustres et les plus puissantes de l'ancienne noblesse du Valais. Au commencement du XVIe siècle, à la suite d'une inondation qui détruisit en partie la vieille église dont la tour se voit encore à l'entrée du village, le sanctuaire fut transporté sur l'emplacement de l'antique château des Rarogne. Mais, hormis cette transformation et à part quelques constructions modernes édifiées dans la partie inférieure du village, Rarogne n'a rien perdu de sa physionomie primitive.

Les mœurs de ses habitants semblent s'être identifiées aux choses qui les entourent: caractère un peu sombre, existence rude, vie austère. Vous les voyez passer, dans les ruelles sinuueuses, étroites et montueuses de leur village, le front incliné, se découvrant humblement à votre passage, en scandant un bonjour qui est une longue tirade toute pleine de bons souhaits. Suivons-les et pénétrons dans une de ces maisons patriciennes qui s'étagent le long du chemin rapide et rocaillieux, grimpant vers l'église et le presbytère. Tout, ici, rappelle l'habitation seigneuriale: hautes portes cintrées avec cadre de tuf

jaune à chanfreins, cour avec arcs-boutants, galerie à vigie, escaliers en saillie et spirale, vastes corridors dont l'entrée est défendue par une massive porte en chêne sculpté, avec rosaces et mascarons, à serrure énorme, aux garnitures d'acier couvertes de fines ciselures; salles basses et spacieuses avec inscriptions latines au plafond, poêle monumental portant les armes de la famille enlacées dans un enchevêtrement de guirlandes et de fleurs admirablement sculptées.

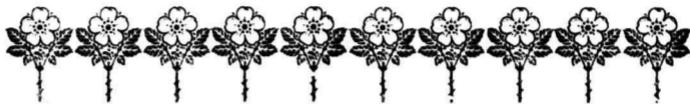
Cette époque, du XVe au XVIe siècle, semble avoir été par excellence celle de la sculpture; tout ce que nous avons sous les yeux est sculpté, couvert de chapelets, de palmettes, de torsades, de denticules, depuis le lit à courtine du seigneur au rouet de la châtelaine. Quelques vieux meubles, sauvés du mercantilisme, sont relégués dans les encognures, supplantés qu'ils sont, dans le ménage, par le clinquant moderne. Ah! ces vieux bahuts de noyer massif, aux panneaux armoriés et enfeurés, d'où s'échappe un parfum de vieillerie qui vous grise et qu'on prendrait volontiers pour les dernières effluves oubliées de l'arôme des gauffres et des galettes qu'y cachaient, dans ce bon vieux temps, nos vieilles bonnes grand'mères! On n'en fait plus de ces vieux meubles, cela reviendrait trop cher; mais au moins qu'on garde ceux-là, en souvenir de ceux qui nous les ont légués et qui ne sont plus!

Dans cette maison, sont nés Henri III, d'Asperling, de Rarogne, 66me évêque du Vallais, qui fut chargé en 1454, par le duc de Savoie, d'une mission auprès de Charles VII, roi de France; puis Jean III, Hildbrand Roten, de Rarogne, élu évêque en 1752 et enfin Maurice II Fabien Roten, évêque de Sion en 1830, pour ne citer que les plus célèbres. Leur antique demeure semble avoir gardé quelque chose d'eux qui n'est pas seulement dans l'aspect féodal de cette vieille habitation, mais dans un je ne sais quoi de vague et d'imposant qui vous saisit instinctivement et irrésistiblement en franchissant le seuil de cette maison seigneuriale.

Les environs de Rarogne, comprenant les terres de l'ancien dixain de ce nom, offrent un cadre bien en harmonie avec le village: échancrures de rochers, forêts aux teintes sombres, pics neigeux. D'un côté, adossé à la montagne, le prieuré de Bas-Châtillon, avec les ruines du château des anciens seigneurs de ce nom; de l'autre, surplombant le Rhône, le romantique village de St-Germain; en face, se profilant dans le ciel, le majestueux clocher d'Eyscholl, campé comme un phare sur les hautes roches qui dominent Turtig, l'ancienne résidence des seigneurs d'Asperling.

Le jour, le tableau est d'une beauté grandiose et sévère; mais au crépuscule, quand le vent hurle dans les grands bois, quand les pierres roulent dans les dévaloirs, à l'heure où le hibou lance sa note mélancolique et la cloche du soir son timide angélus, il est d'un charme saisissant, d'une étrangeté d'aspect qui donne le frisson, tant il rappelle ce temps sombre et fameux de la féodalité, où, remplissant la sauvage vallée de leurs cris de guerre, les farouches seigneurs et les pauvres paysans étaient aux prises, ceux-ci luttant avec acharnement pour leur indépendance, arrosant de leur sang généreux cette terre d'esclavage, où règnent maintenant la liberté, le travail et la paix.





Une course

aux pyramides

Croquis valaisan

La nuit avait été fraîche et le Pic de Nendaz paraissait même saupoudré de neige. C'était un temps idéal pour une course dans la petite montagne, car la limpidité de l'air nous était assurée. J'avais comme hôte un ami de Paris, très épris de l'Alpe et qui était venu en Valais pour faire ses premières armes. Les récits de Daudet et d'autres écrivains non moins fantaisistes l'avaient grisé; il ne rêvait que prouesses alpestres, comme Tartarin son compatriote.

Notre première course sera pour les Pyramides d'Euseigne, avais-je dit à mon jeune ami, et le lendemain, à l'aube naissante, nous arpentions d'un pas alerte les sentiers de traverse qui prennent en croupe le Val d'Hérens jusqu'à son bucolique chef-lieu: Vex.

Jusque-là, nous avions longé les rochers par des passages sous bois, et rien de particulier n'était venu réveiller l'enthousiasme exubérant de mon compagnon; mais en voyant subitement s'ouvrir devant ses yeux cette vaste échancrure de montagnes qui s'appelle le Val d'Hérens, avec ses torrents mugissants, ses villages haut perchés au-dessus des abîmes, ses sombres forêts et ses neiges éternelles, un hourra prolongé s'échappa de sa poitrine, il battit des mains et s'écria: «Vive le plus beau pays de la terre!» Cette joie délirante me fit bien augurer du reste du voyage, je craignis moins une déception du jeune homme devant les pyramides d'Euseigne, si peu comparables à celles d'Egypte. Nous continuâmes tranquillement notre route par le chemin poudreux d'Evolène. Tout en marchant,

mon ami, fraîchement bachelier, me fit une petite dissertation géographique, historique et philosophique sur les Pyramides, les «vraies», celles de Chéops, de Chéfren, et de Mikérynos, qui servirent de sépultures aux Pharaons et au pied desquelles le grand Napoléon avait si heureusement enflammé l'ardeur de ses troupes par le mot célèbre: « Soldats! du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent! » Cette superbe prosopopée paraissait au jeune Parisien une des plus belles de la langue; d'ailleurs, Napoléon n'était-il pas un génie universel! Historien, géographe, diplomate, conquérant, il fut tout! Même mortel, ajoutai-je en souriant.

Mon bachelier fut piqué. Il reprit: « Bonaparte fut le plus grand général de tous les temps; il éclipse Alexandre, Annibal, Pompée, César; ce puissant homme de guerre, sans la lâcheté des Anglais, eût révolutionné le monde! » Je me mis à rire de bon cœur et répondis à mon interlocuteur, un peu déconcerté: « Cet homme, si grand qu'il fût dans les batailles, par un éclair de génie qu'il tenait de Dieu, qu'eût-il pu faire, par exemple, devant le désastre de Messine, ou simplement pour empêcher une collision de trains ou une rencontre d'automobiles?... Rien, vous en convenez; Napoléon, comme Annibal, comme César, ne furent que de frêles instruments d'une puissance et d'une volonté supérieures, et cette puissance et cette volonté immuables subsistent, alors que ces fameux guerriers dont nous venons de parler ne sont plus que cendre et poussière! »

Nous étions arrivés devant les Pyramides d'Euseigne rangées au bord de la route comme des sentinelles d'argile; deux cônes, surmontés de lourdes pierres plates retenues par l'adhérence de la glaise et les lois de l'équilibre, eurent le don de mettre derechef en éveil l'érudition du jeune bachelier. « Mais! s'écria-t-il, vos pyramides ne sont que de vulgaires cônes tronqués! C'est égal, elles sont curieuses quand même, et, bien que d'une origine différente, elles m'intéressent presque autant que celles d'Egypte; à quoi faut-il attribuer cette bizarrerie de la nature? » Ces cônes tronqués, mon cher ami, sont d'irrécusables témoins de l'époque glaciaire; vous avez devant vous d'anciennes moraines rongées par l'action lente des eaux; c'est un curieux phénomène géologique dont la simple constatation donne à nos pyramides d'Hérens un intérêt scientifique indiscutable. L'enfant de Paris prit quelques notes dans son calepin et fouilla le paysage d'un œil inquisiteur.

Devant nous, les rocs à pic de Sallatin se coloraient des feux de l'aurore, les petits mazots calcinés de Vernamiège crépitaient au

soleil, blottis autour de sveltes clochers aux flèches étincelantes, la Borgne écumante mugissait dans son lit caillouteux, les blanches hôtelleries d'Euseigne nous envoyoyaient les piaffements des chevaux et les éclats de voix des cochers faisant relai, et, dans le fond du vallon, le solitaire hameau de Praz-Jean fumait paisiblement à l'ombre de ses grands noyers et de ses buissons rouges d'épine-vinette; l'angélus sonnait à Hérémence, c'était midi.

Dans les sentiers qui grimpent vers les Mayens, une petite caravane de touristes s'était arrêtée pour contempler la vallée, remplie, à cette heure, d'une troubante poésie; elle poussa des «huchements» sonores qui réveillèrent soudain les échos des grands bois.

De tous côtés la nature se montrait sous des aspects nouveaux, riants ou sauvages, le val d'Hérens s'épanouissait dans toute son alpestre fraîcheur.

Mon ami jubilait, cette petite excursion lui parut un enchantement, et, dans un élan d'enthousiasme bien compréhensible, il se mit à son tour à hucher et à crier, en se servant de ses mains comme d'un porte-voix: «Vive le val d'Hérens! Vivent les pyramides d'Euseigne!»





Le départ des Mayens

Croquis valaisan

La fin des vacances approche; les grandes chaleurs sont tombées; la montagne s'estompe doucement des premières brumes roses d'automne, et là-bas, dans la plaine, les préparatifs des vendanges vont commencer; il faut partir.

« J'aime à m'en aller, — disait ce pauvre Buet, — parce que le départ est le commencement du retour.» C'est peut-être la meilleure consolation au chagrin de ce départ attristant de lieux si beaux et si chers qu'on voudrait, comme dans *Mignon*, y vivre et mourir. Mais...

*Hélas! il faut partir,
Quitter tout ce qu'on aime,
Sans avoir au cœur même
L'espoir du revenir!*

La dégringolade est navrante. Les visages ont beau être roses et joufflus par l'effet merveilleux de l'alpeste nature; le rayon d'or de la joie, qui met une auréole à tous les fronts, est resté là-haut, sous les vieux sapins aromatiques, sous l'humble toit du chalet rustique, dans les sentiers parfumés de fougères, le long des bisses ombrées, dans le délicieux silence des clairières.

La *descente*, c'est la montée du Calvaire; c'est le souci domestique réapparu, c'est le lourd tribut de la ville à supporter de longs mois durant, la toilette obligatoire, les visites de convenance, les soirées maussades, tout l'effrayant cortège enfin des mondanités déprimantes du *bon genre*, de la *bonne société*.

Ah! pour les coeurs bien nés, que de sourdes angoisses devant tant de pénibles prévisions!

Tandis que là-haut, dans la vie patriarcale du Mayen, que de douce paix, que de franche gaieté, que de joyeuse désinvolture:

*Avoir pour lavabo
L'eau fraîche d'un ruisseau,
Se voir dans l'onde pure
D'un «bisse» qui murmure!...*

Là-haut plus d'amères divergences, tout le monde est ami; les réunions intimes ne sont plus d'insipides commérages, mais d'affectionnés rendez-vous, où tout le monde se donne, se prodigue, s'abandonne.

Les collets-montés se sont rabattus, les gibus ont fait place à de démocratiques bérets; les souliers jaunes, cette burlesque création de la décadente mode fin de siècle, ont cédé le pas au soulier montagnard, large et hygiénique, et si par-ci par-là quelque dandy en frac ou quelque miss en jupon rose profilent leurs élégantes silhouettes sur la tendre verdure des prés, leur présence insolite en ces lieux bucoliques donne immédiatement au paysage l'aspect d'un décor d'opéra-comique, et tout le monde d'applaudir.

Là-bas, c'est l'énervant asphalte de la rue, la grise uniformité des murailles, l'exiguïté de la chaussée, le contact forcé, les coups de chapeau automatiques sempiternels, la buée des égouts, le miasme des bureaux, la tristesse du logis, le spleen.

Aussi cette descente des Mayens, qui ressemble à une fuite de Capoue, est-elle autant douloureuse que symptomatique. Elle montre clairement que l'homme est fait pour vivre libre dans la libre nature, que le soleil et le grand air sont plus précieux que tous les autres biens de la terre; que la simplicité des mœurs s'accommode mieux à sa nature que le régime énervant introduit par une civilisation maladive; que le cœur et l'âme ont besoin, pour vivre heureux, d'une vie plus naturelle du corps, d'une pénétration plus saine des sens, de ce puissant et généreux *Idéal* qui, pareil à un ange invisible, allume un rayon d'or à chaque branche, dépose une goutte de rosée sur chaque brin de mousse, sème les rochers d'éblouissantes fleurs, et fait retentir, dans le doux mystère des bois, ces troubantes symphonies des cloches et des zéphyrs qui étreignent si mélancoliquement le cœur et l'âme du poète: *le Génie de la Montagne*.

..... Par les sentiers battus enfouis sous les taillis à peine jau-

nissants, les caravanes dégringolent vers les bas-fonds, avec une sorte de stupeur. Chaque buisson qui défile est un nouveau crève-cœur; plus l'horizon se rétrécit et plus devient obsédante la nostalgie des hauts sommets. La plaine apparaît; elle est là dans toute sa prosaïque fadeur, ses vergers monotones, ses jardins étriqués, ses routes poudreuses, ses maisons entassées, ses noires fumées, ses brouillards, ses âcres vapeurs, ses gens affairés et effarés, tout son morne défilé de mortels souffreteux et de décevantes choses.

Et quand les derniers chalets ont disparu derrière les derniers replis de la colline, quand le pied des mulets résonne sur le sol poussiéreux de la grand'route, quand, dans un dernier regard de tristesse et d'adieu, les Mayens apparaissent lointains, dans les régions vertes et ensoleillées, c'est le cœur saignant et l'œil voilé que les pauvres caravanes font leur entrée dans la ville, semblables à de malheureux prisonniers emmenés en captivité; car, pour eux, les Mayens, c'était la liberté; le chalet, c'était le vrai foyer, la montagne, le vrai monde, l'idéale vie, dont les meilleurs lambeaux ont choisi pour asile les recoins bénis des grands bois, baignés du cristal des sources, ensevelis sous des flots de verdure, tout imprégnés des balsamiques senteurs des mélèzes, inviolables refuges où, dans une extatique rêverie, tant de cuisantes plaies se sont cicatrisées, tant de doux pleurs ont coulé, tant de consolantes pensées sont écloses pour monter vers les dernières hauteurs, vers l'infini des cieux et planer enfin par delà les plus hautes cimes de la plus grande de toutes les nature: le Ciel!



Aux confins du Jorat

Croquis broyard

*C'est au pays romand,
A l'ombre du village.....*

C'est pour Murist-la Molière que la petite chanson normande a été créée. D'ailleurs, la Haute-Broye, celle de l'enclave d'Estavayer surtout, est une Normandie en miniature, mais plus verte, plus riante, plus poétique.

Quel ravissant pays! Dans les vallonnements d'un terrain gracieusement ondulé, quels jolis petits villages, dont les toits vermillons éclatent comme de larges coquelicots dans l'intensité de la verdure, sous les lourdes frondaisons des noyers ou dans le coin adorablement solitaire d'un grand bois!

Oh! ces bois! Quelles douces thébaïdes! Quel symbole de paix! Les forêts nombreuses de cette partie de l'enclave sont un des joyaux de cette terre pastorale si richement dotée. Sapins, pins ou hêtres, elles sont toujours belles et florissantes.

La bruyère, d'un rose doux et vif, timide et souriante dans sa robe palmée de velours émeraude, y dispute la place à la mousse jusqu'à la lisière que longe une vieille charrière abandonnée, que dut fouler jadis le petit ânon de la reine Berthe.

Des fougères admirables, fines et élancées, hautes comme de jeunes sapins, y bordent les petits sentiers comme les rangées de palmiers de quelque royal château d'Orient.

Des lianes, de vraies lianes, comme celles des forêts vierges d'Amérique, grimpent jusqu'au faîte des plus grands arbres, s'y enlacent en de félines contorsions, puis, lasses de grimper, ne trouvant plus d'appui, retombent vers le sol.

Puis ce sont les buissons de mûres sauvages, les haies de framboises embaumées, de myrtilles rampantes, la curieuse mosaïque des champignons polychromes où détonne le jaune fauve de la savoureuse chanterelle.

Au sortir de la forêt, c'est le guéret à l'âcre parfum de terroir, la terre grasse des campagnes broyardes, que le soc de la charreue

au pas cadencé de nos fiers bœufs fribourgeois, découpe en lourdes tresses, où le printemps verra naître la tige verte, frêle et menue, et l'été la toison jaune des blés d'or.

Nous voici sur le gracieux monticule des Grassis, le point culminant de ce coin de terre. Quelle vue et quel panorama!

On fait souvent des centaines de kilomètres pour atteindre le pied d'un pic dangereux, pour l'escalader au risque de se rompre les os, et cela pour voir le Léman ou le lac de Bienne dans un lointain brumeux où tout se confond.

Ici, en flânant, on atteint le sommet d'un véritable belvédère.

Au premier plan, ce sont les vastes plaines de la Broye, jusqu'au Vully, jusqu'à Morat; c'est la nappe d'émeraude du lac; c'est la ligne onduleuse du Jura.

Presque tous les villages de l'enclave sont blottis à l'ombre des noyers.

Les clochers, à la flèche d'argent brillante et svelte, piquent la draperie d'azur des cieux.

Au second plan, le Moléson et les Alpes gruyériennes, aux vigoureuses ciselures.

Tout au loin, à l'arrière-plan, les Alpes bernoises avec leur reine, la Jungfrau, les alpes valaisannes avec la Dent du Midi, les alpes savoisiennes avec le Mont-Blanc.

Qu'en dites-vous? — Cela ne vaut-il pas le Léman ou le lac de Bienne vu du pic d'Arzinol?

Pour moi, qui viens de l'admirer, ce spectacle est une féerie, c'est le plus beau, sans contredit, qu'il m'ait été donné de contempler.

Et je quitte à regret ces parages, les yeux pleins de cette vision exquise, emportant au cœur l'amour de cette nature si magistralement belle et si ingrattement ignorée.



.....
A mon ami le Dr Ls Thurler.

Le Montreux fribourgeois

.....

J'avais entendu à maintes reprises parler de ce village de Cheyres encore si peu connu, que les cartes géographiques désignent par un minuscule point noir, dans l'enclave d'Estavayer, entre le paisible chef lieu de la Broye et le grand village vaudois d'Yvonand.

Et j'avoue qu'en entendant appeler cet humble village de Cheyres le «Montreux fribourgeois», je trouvai la figure singulièrement hyperbolique. Aussi, ne voulant pas, sans m'assurer de visu, juger sommairement l'opinion de quelques-uns, je me suis rendu la semaine dernière à Cheyres, et je me hâte de déclarer que le Montreux fribourgeois, moins le luxe du décorum, a certainement, avec la Nice du Léman, beaucoup de points de ressemblance.

Situées sur une terrasse dominant le lac de Neuchâtel, ses jolies maisons blanches, blotties sous la verdure, naguère se miraient dans les eaux limpides du lac. Aujourd'hui, à cause de la correction des eaux du Jura, le lac s'est retiré, et une grève, transformée en de riantes prairies, a remplacé, sur une longueur d'un demi kilomètre, la surface plane où ses flots venaient jadis expirer. Si la poésie y a perdu un peu de son lustre, l'agriculture par contre en a fait son profit, tant il est vrai que toute chose a son bon côté.

Situé comme Montreux en amphithéâtre au bord du lac, et adossé à une colline couverte de beaux vignobles, Cheyres est surtout le Montreux fribourgeois à cause de la beauté du site et la douceur de son climat. De la terrasse où se trouve située l'excellente hôtellerie de la Grappe, la vue embrasse toute la longue et belle, quoique un peu uniforme, chaîne du Jura, ses riches bourgades, ses beaux villages et ses villes, depuis Grandson jusqu'à Neuchâtel et une partie du Val-de-Ruz.

Le village, avec sa vieille église et son ancienne demeure baillivale, n'a rien, il est vrai, du luxe qui caractérise le grand village vaudois que le cosmopolitisme a pris d'assaut et transformé en une cité toute moderne. Point de karsaal, point d'hôtel avec ascenseurs, ni de tramways, ni de régates; rien que la chère solitude des champs, le paisible panorama de la côte ouest, la réconfortante bonhomie champêtre, et ce bon air, si doux, si pur, qu'aspirent comme un souffle divin, les octogénaires de l'endroit, qui lui attribuent, à bon droit, leur longévité.

Une colline, qu'on appelle *les Côtes de Cheyres*, entoure le territoire de la commune d'un demi-cercle, et l'abrite contre la rigueur des vents. Cette colline, d'une altitude d'environ 300 mètres, est couronnée de sapins dont l'arôme sain et pénétrant ne contribue pas peu à la salubrité de l'air qu'on y respire.

Aux gens fatigués, désireux de goûter non pas du théâtre ou des jeux, mais le vrai repos et le bon air, la solitude et la rêverie, je dirai: allez passer un mois à Cheyres, faites-y une cure de lait, courez ses sentiers perdus sous bois, où les chantres ailés sauront vous charmer mieux que les cuivres d'un orchestre; vous en repartirez vivifiés et joyeux, de cette joie que donne seule la santé, et, comme moi, vous n'oublierez jamais ses superbes matinées pleines de rosée et ses troublants crépuscules, après que l'astre du jour, dans son nimbe d'or, va s'effondrer, plein de splendeur, derrière les cimes empourprées de la belle chaîne du Jura.

.....

A mes ancêtres.

Murist-la-Molière

Croquis fribourgeois

En revoyant mon beau village...

L'enclave d'Estavayer, si curieusement découpée dans le flanc de la terre vaudoise, est un des plus romantiques paysages de la vieille Helvétie.

A part le paisible chef-lieu, avec Cheyres et Cugy, que l'industrialisme niveleur a dotés d'une voie ferrée, les autres villages qui composent ce territoire privilégié sont encore au bénéfice des diligences postales et des chars à bancs.

Et c'est là, pour ceux qui aiment la tradition dans ce qu'elle a de meilleur, un charme tout particulier.

Dans ces campagnes prodigues de verdure et richement boisées, on erre avec bonheur, au hasard des petits sentiers fleuris qui courent en tous sens, à travers buissons et taillis, dans un air pur où flotte le parfum des champs et l'arôme des forêts.

Une haute tour se dresse, hautaine encore, sur un tertre que défendent des haies de framboisiers, c'est la Molière, l'*Oculus Helvetiae* des Romains, avant de devenir, au moyen âge, une résidence de la reine de Bourgogne: Berthe, la fileuse.

Pieux monument d'un règne vénéré, évocateur d'un souvenir que dix siècles ont respecté, le vieux donjon élève fièrement sa masse imposante dans un lieu triste et solitaire, à quelques minutes du beau village de Murist: vieux guerrier casqué et balafré, dont les yeux sourcilleux plongent dans le lointain des grandes plaines.

La charrière de Berthe, où jadis résonnait le pas cadencé de la royale haquenée, s'enfonce dans les ronces, muette comme un tombeau, tandis que, vers l'ouest, un chemin vicinal, poudreux et sans ombrage s'en va droit au village, à travers le velours des guérets.

Une croix, glorieux symbole! Un clocher, asile de paix; de belles métairies, serties de verdure; une hôtellerie hospitalière; un vieux tilleul, où l'on se réunit le soir, après l'Angélus et le labeur du jour; de frâches fontaines où s'abreuvent les troupeaux; un presbytère, où veille le bon pasteur, voilà Murist.

Tapi dans les molles ondulations du sol, à l'ombre douce des vergers, avec des maisons aux toits rouges qu'encadrent de plantureux jardins, le village respire l'aisance et le bonheur champêtres.

Les automobiles n'y ternissent pas la verdure, et le cri strident du cheval-vapeur ne trouble pas encore la sérénité bucolique de ces lieux virgiliens.

Dans cet heureux recointe de la Haute-Broye fribourgeoise, si reculé qu'on se croirait à cent lieues de la ville et des grandes attractions modernes, l'œil plane vers les lointains horizons comme des hauteurs d'un belvédère caché. En foulant les champs de bruyère qui dominent le village, on admire les alpes de la Gruyère, la prestigieuse Dent du Midi, un coin des monts de la Savoie, toute la vaste plaine de la Basse-Broye jusqu'à Avenches, toute la sombre ligne du Jura, immense panorama où se profilent cent clochers argentés, dans l'intensité d'une végétation incomparable.

A l'abri, pour le moment, du Baedecker et du tourisme, garde encore, humble village, ton délicieux isolement. Heureux habitant de la glèbe patrimoniale, reste toujours fidèle à tes autels et à tes foyers; défends comme un bien sacré le précieux héritage de tes pieux ancêtres; enfant du terroir, aime bien ton village, tu y trouveras toujours la paix et la liberté!



TROIXIÈME PARTIE

CONTES ET

LÉGENDES





Mon premier article

La littérature m'a toujours charmé. Dès mes premiers essais, qui datent de mon adolescence, j'y ai découvert la meilleure expression du cœur de l'homme et quelque incarnation de son âme, le meilleur de l'être humain.

Les naïves histoires d'Urbain Olivier, les beaux romans de Claire de Chandeneux, les contes moraux de Jean Grange et de Buet produisirent sur mon esprit la plus profonde impression et dès lors, les heures que je passai dans la lecture de leurs excellents ouvrages ne se comptèrent plus et marquent la plus heureuse étape de ma vie, celle où, ignorant du souci qui absorbe et flétrit, le jeune homme ne sait qu'aimer et rire, au sein de la plus pure affection qui soit au monde, celle qu'aucune autre ne saurait égaler, celle qui doit symboliser ici-bas celle de Dieu: celle des parents!

Ma tendre mère n'était pas sans s'apercevoir de la tournure passionnelle que prenait ce goût effréné pour les livres dont je devenais le trop docile esclave. Je ne sais si elle en conçut elle-même une secrète joie, mais il arriva souvent qu'elle intervint chaleureusement en ma faveur quand, oubliant l'heure de la classe pour mes chères lectures, mon bon père se voyait contraint de me gronder.

Les années d'enfance passent comme un beau rêve, et quand on les évoque, du milieu des tombes qui vous entourent, l'on est à se demander s'il est bien vrai que ceux qui reposent là, dans la paix du cimetière, sont bien ceux qui vous ont aimés le plus au monde, qui ont été vos anges tutélaires, les bons génies du foyer, la source de toutes vos joies les premières et les plus douces et... l'on pleure.

Mais laissons de côté les amers souvenirs et revenons à cet heureux foyer dont je viens de vous parler.

Un jour donc, c'était pendant les vacances de Pâques 1876, je venais de terminer la lecture d'«Atala» et mon âme en débordait

d'amour et d'enthousiasme. Le moment de traduire à mon tour quelques impressions me parut favorable et je ne crus pouvoir mieux faire que de choisir, pour sujet de ma thèse, ceux qui devaient naturellement m'inspirer les meilleurs sentiments: mes père et mère. Dès lors, j'arrêtai mon plan et je me souviens avec quelle joie intense et naïve, avec quel feu ardent, avec quel idéal amour je me mis à couver ce projet si cher à mon cœur d'écrire et de faire publier «mon premier article». Je me mis à l'œuvre avec une émotion que l'on ne peut concevoir aisément. A peine avais-je pris mes repas que je disparaissais dans la campagne, et, choisissant dans les vergers d'alentour, derrière les haies fleuries, une meule de foin coupé, je m'y étendais, délicieusement bercé par le bourdonnement enchanteur des insectes et l'enivrant parfum du fourrage qui me tenait lieu de couche.

En peu de temps j'avais tracé pas mal de lignes qui ne me paraissent pas trop mauvaises, (on est si facilement content de soi-même), puis je me relus et, comme conclusion, je laissai tomber quelques larmes sur mon papier. Je m'étais laissé gagner par ma propre émotion. Les larmes sont mon sceau, pensai-je, et je ne changerai rien à ce que j'ai dit, persuadé que j'étais, déjà à cette époque, que la première impression est toujours la meilleure et la plus sincère. Ainsi fut fait. Sans en rien laisser paraître, je mis mon article à la poste, accompagné d'une lettre à la rédaction du journal auquel je m'adressais, sans recommandation. L'article et la lettre étaient signés du pseudonyme qui m'abrite encore aujourd'hui. Et j'attendis. Cette attente fut un petit martyrologue. Je ne pouvais plus lire, j'étais impatient et inquiet, je ne faisais plus que guetter le facteur avec la désespérance d'un naufragé.

Mes parents s'étonnaient de ce changement subit dans mon caractère et mes habitudes; j'étais devenu presque taciturne, me figurant que tout le monde m'épiait, j'avais quasi honte d'avoir osé si délibérément frapper à la porte de Dame Publicité et j'achais mon audacieuse démarche comme une grosse faute. Mais un beau matin, ce fut une bien autre chanson. Le facteur postal, dont la vue cause toujours une irrésistible commotion, (il est dépositaire de tant de secrets et de curieuses choses), déboucha dans le petit sentier qui conduisait, à travers prés, à la maison paternelle. C'était un grand gaillard sec et voûté, dont le pas, quelque peu fourbu, indiquait ce qu'on appelle, en style administratif, «le vieux cheval de poste». Il me héra de sa voix caverneuse en agitant un gros pli blanc. J'avais

le vertige. Je fondis positivement sur le messager et, d'une main furieuse, j'arrachai de sa main la missive qu'un vague pressentiment me faisais deviner. L'enveloppe renfermait une lettre et un journal dont je rompis la bande avec une sorte de rage. Mes yeux, (qui entre parenthèse, devaient singulièrement briller), tombèrent sur mon article dont le titre s'étalait presque majestueusement en troisième page, au chapitre des Variétés. La lettre de la rédaction était empreinte d'une cordialité bienveillante qui me remplit d'allégresse. Les projets les plus mirifiques naquirent subito dans mon cerveau tapageur, je voulais courir après le facteur pour lui annoncer la bonne nouvelle, pour le remercier, je lui aurais volontiers baisé les mains, mais l'impassibilité de son visage me rebu;a; les facteurs sont gens blasés et la joie des autres, dont ils sont les émissaires obligés, ne les émeut point. Je courus à mon père, qui m'embrassa longuement en me félicitant, à ma mère qui pleura de bonheur à la lecture que je lui fis, en tremblant, de ma première page qui reçut nos larmes réunies, à mes frères et sœurs, qui se réjouirent avec moi et me firent de plaisantes réverences, en m'appelant: «Monsieur l'écrivain». Enfin tout le village en parla, et j'avoue à ma confusion que j'eus la faiblesse d'en être fier. Mais à cet âge, c'était pardonnables, et maintenant, ce qui me reste de mon premier article, c'est le douloureux souvenir de ceux qui étaient là, en ces temps déjà lointains, et qui ne sont plus, hélas, aujourd'hui, que cendre et poussière.

Sic transit gaudia mundi!



A M. le Comte de Mun

Les deux chemins

J'avais souvent entendu parler des «Ballandes». On me disait rûnts et merveilles de ce site alpestre, suspendu comme un belvédère au milieu d'un massif de montagnes dominant les riantes plaines de Domancy. C'est pourquoi, désireux de connaître ce coin de terre enchanté, je pris un jour ma besace et mon bâton, et, par la vallée de Chamounix, gagnai le territoire de l'ancien Faucigny. — De Servoz je devais atteindre en deux heures le plateau des «Ballandes» en passant par le Mont et Plaine-Joux, en suivant un sentier facile, allant droit au but. Voilà du moins, ce que me dit un paysan de Mont-Vauthier que je rencontrais sur la grand'route.

J'avais à peine marché un quart d'heure dans le sentier des Ballandes qu'une croix de bois se dressait devant moi, marquant la bifurcation de deux chemins allant dans un sens bien différent. Je m'arrêtai, interdit. Le chemin de gauche était plus large; il montait par ondulations vers le sommet, à moitié enseveli dans le gazon fleuri qui le bordait; un petit ruisseau gazouillant l'arrosait de son onde pure et cristalline, des bouquets de sapins odoriférants le protégeaient de leurs frais ombrages contre les ardeurs d'un soleil tropical; des oiseaux l'égayaient de leurs doux ramages, c'était un chemin paradisiaque. Celui de droite, au contraire, était raide et pierreux, il grimpait, par saccades, vers les hauteurs arides d'une montagne dénudée, dont la maigre végétation était dévorée par les rayons brûlants de l'astre de feu; des buissons de ronces et d'épines l'encadraient misérablement, empiétant sur l'exiguïté de la place que la pioche lui avait péniblement tracée. C'était un vrai chemin d'enfer!

Sans beaucoup réfléchir et peut-être par instinct, je choisis le chemin de gauche dans lequel je m'engageai avec un ineffable sentiment de bien-être et de joyeux augure. — Le paysage me parut bientôt si délicieux, que je fis halte et m'étendis sur un grand bloc de pierre moussu amené sans doute en cet endroit par un éboulement. J'avais les yeux tournés vers la nue: autour de moi je n'entendais que les suaves mélopées des chantres des bois et les caressantes voix de la brise, qui jouait dans les rameaux parfumés des bosquets. — Mon âme en était profondément émue, et le problème de l'Eternité, ce problème dont l'insolubilité faisait peser sur mon cœur tant de pénibles et insurmontables doutes, se présenta de rechef à mon esprit dans toute son ampleur et sa prodigieuse conception. — Les yeux toujours rivés à l'azur du ciel, je rêvais. Au delà de cet azur, me disais-je, il y a tout un monde encore, un espace infini que mon œil ne pourra jamais sonder, mais que ma pensée devine et se représente, bien qu'imparfaitement; de même, mon intelligence me permet de concevoir tout ce que l'on me dit sur tout ce que je vois et sur tout ce que j'entends, mais elle est impuissante à pénétrer les mystères que Dieu a placés entre le monde terrestre et la Vie éternelle. Et c'est là qu'est le mérite de la Foi. — Mais qui donc a créé ces montagnes, ces bois, ces prairies sans cesse reverdissantes, ces oiseaux, ces ruisseaux, ces rocs et toutes ces merveilles de la nature auprès desquelles l'œuvre de l'homme n'est qu'un jeu d'enfant!.....

Sous l'empire de ces graves réflexions, je me levai, et j'allais poursuivre mon chemin quand, jetant un coup d'œil en arrière, j'aperçus, à deux pas de moi, un vieillard qui me toisa avec bonté, en esquissant un sourire bienveillant et paternel. Je saluai d'un coup de chapeau et demeurai sur place, l'air assez gauche, en face de cet inconnu qui venait ainsi, à l'improviste, rompre le cours de mes pieuses pensées.

«Où allez-vous, jeune homme?» — me demanda très amicalement le bon vieillard. — Aux Ballandes Monsieur. — Alors, reprit mon interlocuteur il vous faut revenir sur vos pas, vous avez pris le mauvais chemin. — Vraiment! objectai-je, ce joli chemin ne serait donc pas celui des Ballandes! En êtes-vous bien sûr?.....

Ma déception fit sourire le vieillard, qui reprit: «J'ai fait plus de cent fois la course de Sallanches aux Ballandes et vous pouvez m'en croire. Vous avez crû, mon ami, que le chemin à parcou-

rir devait nécessairement être aussi beau que le but à atteindre et vous avez, pour cela, choisi le chemin de gauche. Mais vous n'avez fait encore que quelques pas dans le mauvais chemin, il n'y a pas lieu de vous en affliger, je suis heureusement arrivé à temps pour vous remettre sur le bon sentier. Suivez-moi, mon enfant, si vous le voulez bien, je serai votre mentor». Je ne pouvais plus douter de mon erreur, je m'étais réellement fourvoyé. L'air de bonté que respirait le langage de ce beau vieillard, l'herbier qu'il portait en sautoir, sa démarche grave et sa mise irréprochable, indiquaient assez clairement que je me trouvais en présence d'un professeur et peut-être d'un savant.

Nous nous dirigeâmes donc, à mon grand regret, vers le chemin de droite, dont les aspérités me rebattaient, tandis que je me retournais à chaque pas, jetant des regards de tristesse sur le sentier de gauche, si rempli d'ombre et de mystère, et d'où cet inconnu venait pour ainsi dire de me chasser! — Mon dépit ne put échapper au regard scrutateur de mon guide qui, après m'avoir modestement décliné ses nom et qualité, me dit, toujours avec le même bienveillant sourire: «Je conçois aisément votre déception, mon ami, mais écoutez-moi, je vous prie, un instant, et tout en marchant, je vais vous montrer que mon arrivée est plutôt providentielle, et que ce qui vous semble en ce moment un sacrifice, vous paraîtra tout à l'heure un heureux événement ou tout au moins une bonne chance. En prenant le chemin de gauche, vous ne tardiez pas à gagner un méchant ravin, dominant des rochers mouvants au pied desquels croupit le lac de Pormenaz, qui n'est autre chose qu'un abîme affreux, dont les eaux noires couvrent bien de malheureuses victimes. Le chemin que nous suivons au contraire, est caillouteux, hérisse de buissons épineux, presque sans ombrage, c'est un vrai chemin de montagne; mais, au fur et à mesure qu'il s'élève, il s'embellit et découvre au regard un paysage toujours plus beau, qui devient positivement merveilleux à l'arrivée aux Ballandes, où, entre parenthèse je possède un tout petit chalet de plaisance. Il en est ainsi de cette vie, mon ami; deux chemins s'ouvrent devant nous: celui qui conduit à la mort éternelle; c'est le chemin aisé, facile, rempli d'attrait nouveaux et d'irrésistibles tentations, c'est le chemin du mal; l'autre, avec ses difficultés, ses peines, ses tourments, mais que la Foi éclaire de ses puissants rayons, c'est le chemin du Bien, celui de l'Eternité!» — Le discours de mon véritable compagnon, coïncidant avec les pensées qui, naguère, agi-

taient douloureusement mon âme, m'apparut comme une révélation; ces paroles sententieuses étaient bien celles d'un sage, elles étaient de plus celles d'un savant, l'illustre professeur G... du Lycée de L... — J'essayai d'exprimer à mon mentor tout le charme que je goutais à cet entretien et ma profonde reconnaissance pour l'excellente leçon qu'il venait de me donner avec tant d'à-propos. —

Nous arrivions aux Ballandes. Le spectacle qui s'offrait à ma vue était d'une incomparable beauté et allait me dédommager largement des fatigues du chemin. A mes pieds, comme baignés dans une brume d'or, défilaient pareils à de somptueux décors: le petit vallon de Servoz, arrosé par la Diosaz, le col d'Anterne avec son lac émeraude, le Buet, le désert de Platé, les rochers de Fiz, la cascade d'Arpenaz, Samoëns et la romantique vallée du Giffre, tout le massif du Mont-Blanc et Chamounix, Mégère et le Mont d'Arbois, St-Gervais et le glacier de Biounassay, et tout au loin, dans le vaporeux des arrières-plans, le Val d'Illiez, la Tour-Sallière et le Fontanabran. Le tableau était réellement féérique et je restai muet, devant tant de spendeurs accumulées dans un espace si restreint et à peine marqué par d'imperceptibles points noirs dans la carte de mon Baedeker. Jamais la nature ne m'apparut si grande et jamais l'infini si incommensurable. Le bon vieillard riait de mon enthousiasme et paraissait deviner la révolution intime dont j'étais le jouet... — Le soleil allait disparaître derrière les Charmilles, l'heure du départ avait sonné. Je pris congé de l'heureux solitaire des Ballandes, dont les dernières paroles que je n'oublierai jamais, résonnent encore à mes oreilles: «Mon enfant, si vous cherchez Dieu dans ses œuvres, c'est-à-dire dans la nature, plus jamais, aucun doute, n'éclera dans votre âme, pensez quelquefois à ma parabole des deux chemins».





*A mon ami M. le Rd abbe
John Delaloye*

Les Rogations

Souvenir d'enfance

Les meilleures choses, hélas! passent, comme les beaux jours, mais elles laissent, après elles, dans le fond de l'âme, couvant sous la cendre du souvenir, un immortel, parfum d'encens qui s'exhale, aux dates commémoratives, et vous enivre délicieusement.

Parmi ces choses aimées, qui auréolent la fugitive enfance de joie et de candeur naïves, les Rogations, cette très ancienne tradition religieuse, occupe dans mon cœur une place toute spéciale.

Saint-Mamert, qui les institua au Ve siècle pour demander la protection de Dieu sur la terre et appeler Ses bénédictions sur les campagnes, ne pensait pas que sa belle œuvre, née de circonstances particulières, fleurirait jusqu'à nos jours. A travers les tempêtes sociales, la fureur des flots révolutionnaires, les convulsions de la conscience et les vicissitudes de toutes choses, elles ont demeuré, comme la barque de Pierre, — que la vague soulève mais ne submerge pas.

Dans les courts instants d'ivresse que l'on éprouve à l'évocation de cet heureux passé des gloires enfantines, nous revivons, par la pensée, les meilleurs jours de notre vie.

Je revois, dans une lointaine et vague pénombre pailletée d'or, hantée par l'immortel souvenir, les fraîches et verdo�antes prairies de Lully, de Sévaz et de Montbrelloz, avec leurs jolis sentiers veloutés sertis de perles étincelantes, pleurs de l'Aurore sur le manteau de Flore, à l'avènement d'un règne salué par tout ce qui respire.

C'est dans ces petits sentiers cachés dans la pelouse, à l'aube de jours doucement ensoleillés, aux sons d'un carillon joyeux, que nous allions en cortège, deux à deux, jeunes et vieux, bannière en tête, chanter la gloire de Dieu et lui demander Ses bénédictions sur les biens de la terre: «*Kyrie eleison, Christe eleison!*»

Le long des chemins remplis de fraîcheur, des haies d'aubépine et de rosiers sauvages embaumait; dans leurs jeunes frondaisons, des rossignols et des merles disaient leurs divines mélopées.

L'horizon était d'opale, d'étranges arabesques roses ou pourpres rampaient dans le ciel, précédant le lever du soleil, dont les rayons éclairaient déjà le fond de la nue.

Le spectacle de la nature était d'une incomparable beauté. Et dans ce tableau grandiose, œuvre sublime du grand Créateur, l'humble procession déambulait lentement, sous le souffle d'une tiède brise, au rythme du chant des litanies et des cantiques.

*Sancta Virgo virginum,
Ora pro nobis.*

Derrière les gros noyers touffus, aux opulentes ramures, soudain apparaissaient les toits vermillons du paisible hameau et le svelte clocher de sa petite chapelle. Nous arrivions au but de notre pèlerinage.

Le chant matinal des coqs et la grêle voix d'une clochette saluaient notre arrivée.

Quelques ménagères en coiffe blanche nous regardaient curieusement passer en faisant de longs signes de croix, les paysans, se rendant aux champs, s'arrêtaient et se découvraient pieusement sur notre passage. Ces simples, mais éloquents hommages d'une foi robuste faisaient palpiter nos cœurs d'une douce joie.

Le curé, les enfants de chœur et les chantres prenaient place dans le modeste édifice, tandis que la foule agenouillée se massait autour, attendant, muette et recueillie, la bénédiction du prêtre qui couronnait la cérémonie.

Il me souvient que de bonnes vieilles grand'mères, me rappelant les femmes de Jérusalem, pleuraient de joie, prosternées au pied d'une lourde croix de bois qui semblait tressaillir.

L'encens s'élevait sous l'étroite voûte, s'échappant par la porte et les vitraux entr'ouverts; sa fumée au parfum symbolique planait

sur les têtes inclinées, tandis que la cloche sonnait à toute volée, réveillant les timides échos des bocages, et que les voix émues des assitants s'élevaient vers le Ciel, dans une suprême oraison.

Puis l'on reprenait, heureux et contents, les petits sentiers fleurissants; sous une nappe d'or étincelante la campagne épanouie nous paraissait plus belle, la vie s'y montrait, à travers champs et guérets, sous ses plus riants aspects.

O ubi campi!

Et, toujours processionnellement, nous rentrions dans nos foyers, plus fiers que des Romains après une expédition glorieuse, car nous aussi, nous étions allés faire des conquêtes de bénédictions et de lauriers de paix.

Oh! chers et naïfs souvenirs, incrustés dans mon âme comme l'inscription d'un temple antique, vous êtes la lumineuse étoile de la nuit, le rayon d'or qui se joue dans la cellule du prisonnier, et l'arc en ciel dans l'orage, parce que vous êtes la foi dans le Passé et l'espérance dans l'Avenir.



A mon ami Georges de Montenach

Le bahut ancestral

Il y a de cela quelques années. Par un beau matin de mai, j'arpentais, le jarret tendu, les pentes raides et escarpées qui dominent les gorges de la Farre et grimpent vers le vieux village alpestre d'Isérables. Les gens de Riddes m'avaient dit: «Vous allez dans le pays où l'on ferre les poules!»

Tout en grimpant, suant et époumonné, je me mettais à plaindre sincèrement ces pauvres montagnards qui, de la plaine, transportent une grande partie de leurs denrées à dos d'homme, par ces sentiers vertigineux où, dégagés de toute charge, nous autres, les citadins, nous avons tant de peine à marcher.

Au-dessus de ma tête, je voyais avec un étonnement mêlé de frayeur, les petits chalets noircis d'Isérables, juchés sur les renflements de la gorge et paraissant dégringoler vers l'abîme.

Une pareille course de grand matin est bien le meilleur des apéritifs pour un estomac que n'ont pas encore altéré les «amers» de toute sorte jetés au vent de la réclame. Je venais de traverser ce curieux village de montagne quand, avisant une petite maison de mélèze rouge adossée à un bouquet de sapins, j'y frappai résolument, dans l'intention de m'y restaurer. Ce qui m'avait tenté, c'était l'air de propreté de ce joli chalet, puis le panache de fumée bleue qui en sortait en s'élevant gaîment vers le ciel.

L'humble demeure avait quelque chose d'hospitalier qui m'attirait. Je ne fus point déçu. Une bonne vieille femme, au visage ridé, vint me répondre et m'accueillit avec cette bonhomie qu'on ne re-

trouve guère de notre temps, tout empreinte de la douceur et de la grâce du terroir.

— Bonjour, monsieur, me dit-elle, en esquissant une petite révérence, que puis-je faire pour vous servir?

— Me vendre une tasse de lait, madame, avec un peu de votre excellent pain de seigle noir.

— Veuillez entrer, monsieur, vous êtes tout en nage, et l'air de la vallée est très vif; les glaciers ne sont pas très loin, un refroidissement est vite pris.

Un tel accueil était de bon augure; j'avais frappé à la bonne porte, car il arrive quelquefois qu'on ne réussit pas aussi bien et que la timidité ou la méfiance vous tiennent rigoureusement en échec.

La chambrette où je fus introduit embaumait le mélèze. Un Christ en surmontait la porte, avec une touffe de buis bénit. Sur les fenêtres, tournées au soleil, des géraniums et des marguerites s'épanouissaient à l'aise. Dans un angle de la pièce, un rouet dressait sa quenouille chevelue, et l'on devinait, à sa structure vieillotte, qu'il était plus une relique qu'un instrument actif. Ses nombreux états de service, à travers plus de dix générations, lui valaient un repos bien mérité.

Pendant que j'examinais le vieux rouet des ancêtres, la table s'était recouverte d'une nappe en gros fil de ménage, à liseré bleu et à chiffre brodé, fleurant un antique parfum demeuré dans les recoins de quelque meuble ancien. Un grand bol de lait fumant y étalait son écume, à côté d'un pain doré et d'une «tomme» de chèvre appétissante.

Par la fenêtre entr'ouverte, un doux soleil de printemps inondait la chambrette; dans les bosquets d'alentour, dont l'arôme imprégnait tout le chalet, les oiseaux gazouillaient à l'envi; l'air pur et frais de l'alpe me grisait délicieusement. Jamais je crois, je ne fis un meilleur déjeuner.

J'allais m'acquitter auprès de mon aimable hôtesse quand, dans une encoignure de la pièce, un peu masqué par le gros caisson d'un horloge de Morbier, je remarquai un petit bahut sculpté et armorié. Sa face portait deux panneaux couronnés, dans l'un, on lisait en relief les initiales J. D. C. et la date de 1640, dans l'autre, une armoirie portait sur champ d'azur un château à tour crénelée surmonté de la fleur de lys. J'étais en admiration devant ce joyau historique.

— C'est un souvenir de mes ancêtres, me dit la bonne femme,

avec un accent de noblesse où semblait passer la voix de tous ses aieux. Ces initiales signifient: Jean Du Châtelar, un descendant des anciens seigneurs d'Isérables, qui mourut à Leytron, où il était syndic en 1640; le petit château que vous voyez dans le panneau de droite représente les armes de la noble famille Du Châtelar de Acéré, qui compta deux évêques sur le trône épiscopal de Tarentaise, ainsi qu'en font foi les vieux parchemins de la cure de Saillon, où les Du Châtelar possédaient une maison et des terres seigneuriales. Un des plus puissants de cette ancienne famille fut Jacques-Michaëlis Du Châtelar de Acéré, inhumé sous l'autel de Notre-Dame, en l'église de Riddes. Il demanda, par testament, «qu'on le fit assister, à sa mort, par un religieux de Géronde et la présence de quinze prêtres à ses funérailles». A son «septième», il y eut treize pauvres vêtus de drap blanc du pays ou de la vallée de Viège, qui reçurent le dîner et chacun un «quart» monnaie de Savoie. Il légua à sa fille Claudine, épouse de noble Pierre de Monthéolo, le domaine et la seigneurie d'Isérables, qui passèrent ensuite à l'évêque de Sion. Ce petit bahut est tout ce qui me reste du dernier Du Châtelar; c'est presque un reliquaire, dans lequel je tiens mon vieux linge de famille et d'où j'ai tiré, tout à l'heure, la petite nappe de fil sur laquelle vous avez déjeuné».

Tout cela me fut raconté sans arrêt, avec de légères pauses pour laisser place à mon admiration; c'était comme une longue phrase stéréotypée que la bonne vieille récitait comme une complainte, avec de légers tremblements dans la voix et de la fièvre dans les yeux. Malgré toute sa chrétienne humilité, on sentait qu'à l'évocation de tels souvenirs, tout l'orgueil de sa race avait un instant traversé son âme de patricienne déchue.

Je remerciai chaleureusement la noble dame de son hospitalité bienveillante et, tirant ma bourse, je la priai de me dire ce que je devais pour mon déjeuner.

«— Les Du Châtelar, me répondit-elle avec un sourire un tantinet dédaigneux, savent donner, mais ils ne savent pas recevoir».

Puis elle me souhaita un bon voyage, me tira sa révérence et referma sa porte.



Entre joie et douleur

Conte d'été

Aujourd'hui, l'express de Paris amenait à Sion une jeune famille que j'eus la bonne fortune de voir débarquer. Elle se composait d'une dame en grand deuil, dont l'aristocratique visage, en tenant compte de l'attitude austère, accusait à peine la trentaine; d'une mignonne fillette de six ans, aux longues boucles noires s'échappant d'une légère capuche de soie; d'un gros garçon de cinq ans, pâle et déluré, dont le nez au vent et le regard espiègle décelaient bien le joyeux enfant de Paris, et d'une jeune domestique, au physique agréable, portant avec une grâce charmante la minuscule coiffe gaufrée et enrubannée de la paysanne normande.

Des muletiers descendus des Mayens attendaient les voyageurs à la sortie de la gare. Sur les ordres de la jeune dame, les bagages des étrangers furent amenés du quai de débarquement et chargés sur les mulets, puis les deux enfants placés dos à dos, sur la croupe d'un des dociles quadrupèdes, tous deux bien sanglés aux anneaux du bât et les pieds reposant sur les bottes de foin enfouies dans les bissacs suspendus aux flancs du robuste animal.

J'assistais avec un réel bonheur à l'enfantine joie des deux petits cavaliers, à l'intime allégresse de la mère que je devinais sous l'aspect naturellement triste du visage endeuillé, au naïf ébaudissement de la camérière, aux moindres incidents de cette petite scène champêtre jouée par des Parisiens du meilleur monde.

Tout, dans l'extérieur de la dame et dans les intonations de sa voix, respirait le charme de l'éducation et du cœur. Son maintien sévère était tempéré par un léger sourire d'une grande bonté, déguisant avec cet art particulier, qui est l'héroïsme de la femme, la secrète douleur cachée au fond de l'âme; les ordres qu'elle donnait à ses ser-

viteurs ressemblaient plutôt à de caressantes prières; les muletiers, peu habitués à tant d'amène urbanité, en avaient l'air tout confus.

La domestique monta, à son tour, un mulet sellé, essayant vainement de lutter contre un rire fou qui la saisit, de se voir ainsi, pour la première fois, sans doute, juchée sur le dos d'un coursier.

Enfin, ce fut le tour de la belle étrangère. On lui amena un mulet soigneusement étrillé et bouchonné, avec selle à dossier garnie d'étriers. Elle remercia, d'un geste, les muletiers qui voulaient l'aider à monter; d'un bond, elle fut en selle, gracieusement assise, aussi belle et élégante sur sa mule que les pimpantes amazones du Bois de Boulogne sur leurs alezans brûlés.

La petite caravane se mit en route, à la queue leu leu, les bébés ouvrant la marche, escortés des mulets portant les bagages; la fringante domestique venait ensuite, rose et souriante, mesurant mollement le jeu de sa taille souple et légère au pas cadencé de son mulet; la dame, dont le buste majestueux paraissait figé sur sa monture, fermait ce cortège en miniature, que les curieux regardaient passer avec un étonnement mêlé de respect. La dame, pensaient-ils, est, sans doute en deuil de son mari...

Hélas! c'était bien vrai. Dans ce groupe de touristes en apparence heureux, la mort avait creusé un inoubliable vide, et dans le cœur de la dame en noir une incurable plaie.

Et l'on voyait bien dans les yeux de la riche étrangère, comme l'on sentait dans le léger tremblement de sa voix, qu'à côté des douces joies maternelles, il y avait la profonde douleur de l'amour conjugal à jamais brisé, d'un cœur saignant et blessé à mort.

Le bonheur parfait n'est pas de ce monde.



.....

A mon ami *Vincent Gottofrey*

Mon premier départ

Souvenir d'enfance

Les dates du passé ont toujours quelques larmes. Entre elles et le présent, tant d'êtres et de choses ont disparu qu'en les évoquant, on réveille toujours quelque deuil amer ou quelque douloreux écho.

Il me revient en mémoire une de ces dates qui font époque dans la vie d'un homme, celle de mon premier départ, et l'émotion que j'en ressens encore en écrivant ces quelques lignes fugitives est presque aussi forte que celle que j'éprouvai il y a plus de trente ans, en partant pour le pensionnat.

A cette évocation tant de souvenirs reviennent en foule et font tapage dans mon esprit que j'ai peine à démêler la trame épaisse du passé pour en tirer, l'un après l'autre, les menus fils de mon pauvre récit.

C'était en 187... — On n'était plus qu'à quinze jours de Pâques, et mon sort n'était pas encore définitivement fixé. Le père en avait décidé ainsi: que l'enseignement est un bel apostolat, que le «magister» est un personnage dans la commune, qu'il y avait en moi l'étoffe d'un pédagogue! La mère, elle, s'en tenait toute au cœur: j'étais encore trop jeune, Hauterive était trop loin, depuis la mort du jumeau, j'étais nécessaire à la maison pour aider aux multiples travaux du ménage; de dix enfants il ne lui en restait plus qu'un, voulait-on donc lui briser le cœur, et n'avait-elle déjà pas assez souffert jusque là! Pauvre tendre mère! les jours passaient, ramenant toujours le même thème, les mêmes arguments,

la même insolubilité. De guerre lasse, le père eut une idée lumineuse; il fit part au curé du petit conflit domestique dont j'étais l'innocent objet et sut plaider si chaleureusement sa cause que le bon prêtre lui promit sans hésiter son concours. La partie était dès lors perdue pour cette mère chérie, et après tant de pénibles épreuves supportées chrétiennement, elle allait donc recevoir encore sur le cœur un de ces coups qui font tomber dans un noir vertige, les plus douces illusions!

En voyant arriver au logis le père accompagné de l'humble prélat, la mère me prit par la main, m'entraîna dans sa chambre qu'elle ferma à clef et m'étreignit sur son sein en sanglottant; sa douleur me fit si mal que je me mis à pleurer avec elle. Les pas des arrivants sonnaient comme un glas dans l'escalier, bientôt on heurta à la porte, et ma mère, se levant comme un ressort, ouvrit aux visiteurs qu'elle salua en s'essuyant les yeux et, sans attendre de préambule, me poussa doucement au devant d'eux en disant: «Prenez-le, j'en fais le sacrifice!» puis elle cacha son visage dans ses mains et donna libre cours à ses larmes. Le bon curé hochait de la tête, le père dont le cœur se sentait ébranlé disparut un instant pour se ressaisir. Quand il revint, sa voix était plus sûre, il reprit sa thèse, exposa toutes ses théories, que le prêtre appuyait d'un mot, d'un geste ou d'un regard, et finalement conclut que je partirais pour l'Ecole Normale le lundi de Pâques. Amen, ajouta le bon curé, tandis que ma mère acquiesçait par des signes de tête accompagnés de petits hoquets convulsifs et que, inconscient et naïf comme on l'est à cet âge, j'exprimais hautement ma joie d'aller pour la première fois en diligence!

Le lundi de Pâques arriva. De grand matin le père et la mère étaient debout, l'un s'occupant de mes bagages, l'autre du déjeuner et de mes derniers préparatifs. Moi, j'errais par ma chambre comme un spectre, m'efforçant de faire bonne contenance. Mais cette heure fatale dont je n'avais jusqu'alors point compris l'importance, m'apparut tout à coup si triste et si sombre que je frissonnais en m'habillant et que je n'osais dire mot, de crainte de laisser voir mon trouble et d'attendrir ma tendre mère qui, elle aussi, ne disait mot, mais paraissait suffoquer sous l'empire de la vive émotion qui l'étreignait.

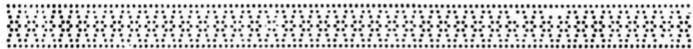
L'heure approchait, je surprenais à chaque instant le regard voilé de ma bonne mère fixé sur la pendule. Mon cher enfant, ha-

sarda-t-elle, en chevrottant, il te faut déjeuner, maintenant, il n'y a plus qu'une demi-heure avant le départ de la poste. — Je ne pus répondre un seul mot, tant je me sentais ému. Je m'assis machinalement à table et sirotai mon café en dévorant les larmes qui roulaient sur mes joues. Ma mère, qui devinait mes angoisses et m'épiait, n'y tint plus; elle s'approcha de moi, m'enlaça de ses bras tremblants, et, laissant abondamment couler ses larmes sur mon front, elle me dit: «Je te donne toute ma bénédiction, mon cher fils, que Dieu t'accompagne, n'oublie pas tes pauvres parents, et, si tu t'ennuies, reviens tout de suite!» Mon père entra soudain dans la chambre. La diligence approche, nous, dit-il, descendons. — Un domestique prit ma petite malle sur son dos et descendit le premier l'escalier; en ce moment, cette malle noire me parut un cercueil. Mon excellent père suivait, me donnant ses derniers conseils, ma mère me conduisait par la main, en pleurant tout haut avec moi. La poste arrivait, l'automédon fit claquer son fouet.

Les derniers adieux furent courts et muets; nous pleurions tous, même ce bon papa qui nous avait cependant avoué n'avoir jamais sourcillé devant l'ennemi durant ses campagnes d'Italie! Ah! l'amour paternel!

La diligence partit au trot sur la grand'route cantonale, le jour apparaissait lentement, découvrant à chaque pas un paysage nouveau dont j'étais ravi, le calme se faisait sentir petit à petit dans mon cœur agité; l'arrivée à Fribourg achevait de me consoler, en éveillant dans mon imagination enthousiaste et prime-sautière tout un monde de choses nouvelles et grandioses, l'horizon n'avait plus de bornes, le ciel était bleu, l'avenir rose; quelle lumineuse perspective que cette belle vie si pleine de grand et d'imprévu! Bref, j'avais le vertige et commençais à sentir le caressant velours des chimères, dont les griffes devaient, hélas! un peu plus tard, me blesser si cruellement.

En arrivant à Hauterive, quand les lourdes portes de l'austère édifice se furent refermées sur moi, le souvenir de la maison paternelle que j'entrevoisais sous les premières fleurs d'avril, de mes chers parents qui sans doute pleuraient en pensant à moi, m'assailirent de nouveau, mais à cet âge des pensées éphémères, ma gaité naturelle reprit bientôt le dessus, et je finis par me consoler tout à fait en me rappelant ces dernières paroles de la meilleure des mères: «Mon enfant, si tu t'ennuies, reviens tout de suite!»



La vieille channe

Nouvelle valaisanne

Le vieux Germain la tenait d'un grand-oncle maternel, Jean-Joseph Baillifard, un «guerrier du temps» qui avait accompagné Napoléon au Grand-Saint-Bernard. Ce Baillifard l'avait héritée de sa grand'mère, une Fabry, de Val d'Illiez. Le testament d'Agnès Fabry, grand'mère de Baillifard, datait de l'an 1699. C'était déjà respectable, comme ancienneté. Mais la channe était bien plus vieille. Elle portait sur son ventre octogonal une armoire à moitié ensevelie sous la crasse séculaire qu'il ne faudrait pas confondre avec la patine; quant à la date, nul n'avait pu la découvrir, si bien que, pour son âge exact, on en était réduit aux conjectures. Les uns la dataient du XVI^e siècle, d'autres du XVII^e, quelques-uns avaient insinué qu'elle pouvait remonter à la bataille de la Planta, en 1475, et qu'elle devait avoir appartenu au duc de Savoie, battu et dépouillé par les Valaisans.

Le nombre des curieux, antiquaires, amateurs, collectionneurs ou trafiquants qui avaient été voir la vieille channe et cherché à l'escamoter était légion. Les uns en avaient offert cent francs, d'autres cent sous; d'autres, las de marchander, et devant l'entêtement du paysan, l'avaient taxée mille francs, ils l'avaient, ce que les antiquaires appellent «clouée», c'est-à-dire, par l'évaluation d'un prix excessif, rendue invendable. Et le *truc* avait réussi là comme dans mille autres cas. Le vieux Germain s'en tenait à ses mille francs, estimés par un des premiers antiquaires de Genève. Et la vieille channe demeurait toujours chez son propriétaire de Savièze, qui la tenait soigneusement cachée, dans une *arche*, au fond du grenier, entre le fromage et la viande séchée.

Au village, on chicanait souvent le vieux Germain et son trésor. «Les souris vont te la ronger», lui disaient les uns; «Le feu va te

la fondre un beau jour comme une motte de beurre», ricanaient les autres.

Le régent, plus posé et teinté d'une certaine érudition, opinait pour la vente au Musée de Valère.

— Rien du tout! ripostait Germain, faudrait la donner pour rien, ça serait bien trop bête, quand on me la taxe mille francs; je suis pas millionnaire moi!

La réplique était péremptoire et terminait généralement la discussion.

Cependant Germain commençait à concevoir des craintes; il avait souvent entendu des propos malveillants: «Ta channe t'empêche pour sûr plus de dormir que ta femme». «Te faut pas la laisser sous le toit, elle pourrait prendre des ailes et filer par la luarne». Les trésors se cachent d'habitude dans les caves».

Tout cela commençait à devenir embêtant. Germain en devenait soucieux et taciturne.

Un dimanche de tir, à Chandolin, se trouvaient plusieurs étrangers de passage, arrivant du canton de Berne par le Sanetsch. Le stand était garni de belles channes neuves, réservées aux meilleurs tireurs. Au nombre de ceux-ci, l'antiquaire genevois aux mille francs. Il était aussi bon tireur qu'habile enjôleur. Ce fut lui qui gagna le premier prix, une superbe channe de quarteron, reluisante comme de l'argent neuf.

Germain était présent, en spectateur qui tient à encourager la jeunesse du geste et de la parole, aux exercices qui firent la force et la gloire des ancêtres. Le muscat nouveau, au riche bouquet, et qui ne tirait pas moins de douze, rendait le vieux paysan enthousiaste et grandiloquent:

«— Mes ancêtres étaient au bois de Finges, contre Xaintrailles, — racontait-il à l'antiquaire visiblement ému, — et si nous avons perdu quand même, c'est la faute du schnaps; si nos hommes avaient bu du muscat de Savièze, c'étaient eux qui fichaient la brossée aux Français!»

— Je crois que je vais enfin gagner la bataille, pensa l'antiquaire; mon homme est bien allumé, une bouteille d'Amigne de Conthey aura certainement raison de ses derniers scrupules. Je vais lui

proposer l'échange de nos channes, troc pour troc, le neuf a toujours pour le vulgaire quelque chose d'attrayant et de fascinateur.

Le crépuscule descendait; le petit vallon de Châtres s'estompaient rapidement, les vieux rochers de la Soie, qui virent un jour bondir le corps sanglant de l'évêque Tavelli, disparaissaient dans la brume d'un beau soir d'automne. La foule des tireurs s'égrena dans les sentiers qui rayonnent vers les hameaux de Savièze.

Germain et l'antiquaire fermaient la marche.

— Votre channe est belle, disait le paysan, mais vaut pas la mienne; elle est plus neuve, voilà tout.

— Oui, reprenait le malin Genevois, plus neuve et durera encore des siècles, tandis que la vôtre est usée, elle se trouera d'un jour à l'autre et perdra ainsi toute sa valeur.

— Vous pensez? reprit le Saviézan, entre deux hoquets.

— Oui, mon pauvre vieux, ça ne fait pas un doute.

— Alors, puisque vous dites vrai, passez avec moi à la maison, nous allons manger une bouchée et puis nous causerons.

— Bon, ça va marcher! pensa le marchand; puis il répondit: c'est entendu, entrez toujours chez vous, je vais demander, en passant, une vieille bouteille au pintier pour arroser vos saucisses.»

Quelques minutes plus tard, dans le grenier du vieux Germain, les deux hommes étaient assis sur l'*arche* du trésor, dégustant l'Amigne du pintier à la lueur tremblotante d'un falot.

La channe neuve, sous les pâles clartés de la lampe, avait des reflets avivés de cuirasse, tandis que la vieille, que Germain faisait osciller comme un encensoir, se présentait lamentablement terne sous sa couche de crasse antique. Décidément, la comparaison était humiliante pour la vieille, Germain en eut un peu honte.

La capsule verte de la bouteille d'Amigne quitta le col, puis le bouchon sauta avec ce bruit sec qui atteste l'authenticité; le moment était psychologique. L'antiquaire, l'air indifférent, versa deux grands verres. «Les premiers se boivent d'un trait!» remarqua-t-il; ce qui fut fait; puis les seconds, puis les troisièmes.

Germain n'avait plus sa tête, la place était démantelée, la bataille gagnée.

— Vous m'avez l'air d'un bon bougre, vous!... exclama, en bégayant, le vieux paysan; je vous change la channe, et vous payerez encore une bouteille par-dessus le marché; vous savez, je suis pas le premier venu, mes ancêtres se sont battus comme des lions, au bois de Finges, et s'ils avaient bu de cette Amigne...» Il n'en put dire da-

vantage, l'émotion l'étreignit tant et si bien que le pauvre vieux se mit à pleurer.

La seconde bouteille d'Amigne scella définitivement le marché:
— Donnez-moi votre channe, voici la mienne, adieu, ma vieille, nous sommes quittes.

Le vieux Germain s'affala sur l'arche et s'endormit.

o o o

Le même soir, après avoir dégringolé les pentes d'Ormona et de Montorge, l'antiquaire, riant sous cape, arrivait à la gare de Sion et prenait le premier train pour Genève. L'express de 8 h. 40 emportait, emballée dans une toile, la vieille channe du vieux Germain, un vrai trésor, comme vous l'allez voir.

En relevant minutieusement, avec une fine lame d'acier, la crasse qui enveloppait l'armoirie, l'antiquaire avait mis au jour un petit cartouche renfermant la date, cette date introuvable, 1470, qui devait lever le dernier doute sur la parfaite authenticité de l'objet. L'armoirie était d'azur à trois roses d'argent, les armes des du Rosey, seigneurs de Martenay, au Val d'Illiez, pays de la grand'mère de Baillifard, Agnès Fabry.

L'origine de la vieille channe était désormais incontestable. Or, ces du Rosey furent seigneurs d'Illiez à la fin du XVe siècle; ils étaient chevaliers de la cour de Savoie, alliés aux de Lugrin, aux d'Alinges de Coudrée, aux d'Arbignon; leurs droits seigneuriaux furent rachetés par l'Etat du Valais en 1573.

La vieille channe du père Germain valait son pesant d'or, la channe neuve du tir de Chandolin valait vingt francs. Vous pensez si l'antiquaire dut rire en se frottant les mains.

Quant à Germain, quand il fut dégrisé, en face de la channe neuve, il fut pris d'un douloureux remords, empoigna la bouteille d'Amigne vide et la brisa contre le mur en vociférant:

— Sale bouteille!





Conte de St-Nicolas

Dédié aux internés français

A vrai dire, ce n'est pas un conte, mais bel et bien une histoire vraie, qui a eu pour théâtre, un paisible village de la Broye fribourgeoise, à l'époque où le cheval-vapeur, cette incarnation du modernisme, ne réveillait pas encore, de son cri barbare, le silence profond des solitudes

Les premiers frimas étaient apparus, givrant la plaine et les buissons; les feuilles mortes jonchaient la campagne, les cheminées des métairies fumaient abondamment, alimentées par les gros poêles en molasse qu'on commençait à chauffer. On était à la veille de la St-Nicolas.

Patron de l'ancienne Nuithonie et bienfaiteur des enfants sages, le grand St-Nicolas est grandiosement fêté par l'heureux peuple campagnard qui a le bonheur d'être placé sous sa protection.

A côté de la grande solennité religieuse consacrée à la fête du 6 décembre, chaque foyer a sa fête intime, sainte et naïve réjouissance familiale dans laquelle l'affection maternelle joue, comme toujours, le grand rôle. La charité chrétienne qui a droit de cité partout, n'y perd pas sa place, c'est pourquoi j'appelle volontiers la St-Nicolas la fête des coeurs, car c'est bien pour les doux et les humbles que le Bienheureux évêque de Myre daigne ouvrir le sien.

Dans le joli village de M... dont le svelte clocher s'aperçoit de la voie ferrée, à travers une haie de hauts peupliers, vivait, au moment de l'Année Terrible — une pauvre famille de réfugiés que les désastres de l'armée de l'Est avaient ruinée et chassée hors de la frontière

Le père qui occupait dans son pays un emploi de gérant d'un grand domaine, avait été appelé sous les drapeaux et blessé au dé-

but des hostilités, à Mars la Tours. Un éclat d'obus lui avait brisé le bras droit qui resta longtemps perclus.

La campagne qu'il habitait se trouvant dans les provinces les plus exposées à l'invasion, il avait envoyé sa famille en Suisse, à la hâte, avec le strict nécessaire pour le voyage et quelques maigres ressources, espérant bien pouvoir la rappeler bientôt.

Hélas! les faits qui aboutirent à l'annexion de l'Alsace-Lorraine et à la chute du malheureux monarque qui en fut le principal artisan, sont encore trop frais à la mémoire du lecteur pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Le père V. fait prisonnier, fut enfermé dans une citadelle allemande où il dut connaître toutes les horreurs d'une dure captivité. Sa pauvre famille, à l'abri du danger sur le sol helvétique resta dès lors sans nouvelles du soldat blessé et captif. La mère et ses trois enfants ne cessaient de prier Dieu de venir à leur aide, et c'est dans ce refuge de la prière qu'ils trouvèrent la force et le courage d'attendre la fin de leurs maux. La gêne était entrée au foyer. La mère, que les horreurs d'une misère noire qu'elle voyait approcher à grands pas, rendait anxieuse, alla confier sa peine au curé du village, dont le presbytère lui paraissait un asile de paix et de charité.

Le vénérable prêtre à cheveux blancs la reçut avec une affectueuse bonté, sécha avec une tendresse toute paternelle les larmes de l'exilée, et lui promit de lui venir en aide. La pauvre femme rentra chez elle un peu consolée et remercia Dieu dans le fond de son âme, de l'avoir conduite dans un pays où l'amour du prochain, ce sublime précepte de l'Evangile, se montrait si vivace, à l'ombre de la Foi.

— Sur ces entrefaites, on était arrivé à la veille de la St-Nicolas — le bon curé alla trouver ses fidèles paroissiennes et les mit discrètement au courant de la situation navrante de la famille V., qu'au village on s'était plu, généralement, à croire riche, tant l'amour-propre de la mère avait opéré de petits miracles pour masquer le plus longtemps possible, à ses chers enfants et à l'opinion publique, la sombre réalité.

Ce fut au sein des braves femmes de M... une explosion d'étonnement et de chaude sympathie. C'est à qui s'ingénierait pour trouver le moyen d'aider les malheureux exilés sans porter atteinte à la légitime fierté de cette honnête famille que le sort frappait si rudement.

Il faut dire que la mère V. était d'une piété exemplaire et que ses trois enfants, deux charmants garçonnets de six et sept ans et une ravissante fillette de quatre ans, par leur gentillesse et leur bonne tenue, avaient su mériter l'amitié de tous leurs petits voisins.

Il fut donc décidé que chacune des paroissiennes sollicitées par le curé apporterait son obole à la cure et que le digne prêtre se chargerait de transmettre ces dons à sa protégée.

Avant donc de préparer, chez elles, les traditionnels présents de St-Nicolas pour leurs propres enfants, elles songèrent à associer immédiatement les réfugiés à la joie de cette mémorable soirée où le Grand Saint visite les demeures des enfants sages, avec son âne chargé de jouets et de friandises. L'occasion ne pouvait être meilleure, elle apparut à ces braves femmes comme un moyen providentiel d'exercer les bonnes œuvres sans lesquelles la Foi est morte. Elles apportèrent à Monsieur le curé, qui un jambon enru-banné, qui un gâteau, qui un panier de pommes. Les tables du presbytère se couvraient de mets variés et de vêtements choisis dans les meilleures garde-robés. Le curé était fier de ses paroissiennes, ces élans de charité chrétienne lui montraient qu'il n'avait pas semé en terre stérile la divine parole du Christ.

Le soir étendait ses ombres froides sur la campagne, les feux s'allumaient aux fenêtres des métairies, quelques ménagères se hâtaient, dans la rue, de regagner le logis, chantant, sous leurs tabliers, les présents destinés aux bambins et qu'elles venaient d'acheter chez l'épicier. Le bon curé, accompagné de son domestique, quitta le presbytère et par un chemin détourné gagna la demeure des exilés. Il y trouva la mère en larmes et entourée de ses enfants blottis, grelot-tants, autour d'un poêle dans lequel fumaient quelques branches vertes et sans chaleur.

«Pax vobis!» dit le saint homme en entrant, le cœur serré devant le spectacle d'un tel dénuement. — «François, — dit-il à son domestique, — laisse là ton panier et cours à la cure chercher une hottée de bois sec, il fait froid ici, et nous ne pourrions pas y passer la soirée» — Le domestique disparut sans mot dire et revint bientôt, chargé d'une ample provision de bûches sèches qui ne tardèrent pas à flamber et à faire ronfler gaiement le gros fourneau de pierre. Une douce chaleur se répandit bientôt dans la chambre, le domestique se retira discrètement tandis que le curé distribuait à la pauvre famille les dons de ses paroissiennes et des paroles de consolation et d'encouragement.

La digne femme pleurait de joie devant un si généreux secours qui arrivait au moment où, à bout de force et de ressources, elle commençait à désespérer.

Les enfants, dans l'heureuse insouciance de leur âge, ne virent que les présents de St-Nicolas; ils sautaient de joie autour de la table, embrassaient les mains du bon pasteur ému jusqu'aux larmes et se mirent à chanter de leurs voix argentines:

*Merci St-Nicolas,
De ta munificence
Protège les soldats
Du beau pays de France!
Gloire à St-Nicolas!*

Les derniers sons des voix enfantines vibraient encore dans l'humble chambrette quand trois coups secs résonnèrent à la porte

La mère eut un soubresaut douloureux; «ne craignez rien, dit le curé — Dieu est avec nous». — Puis il se dirigea vers la porte et dit d'une voix grave: Entrez! — La porte s'ouvrit aussitôt, et un homme portant le bras droit en écharpe fit son entrée dans la chambre et, après avoir salué le prêtre, s'élança dans les bras de l'exilé et de ses enfants qui l'avaient reconnu aussitôt, malgré sa barbe inculte et la poussière dont ses vêtements étaient couverts. — C'était lui, le père V., le soldat blessé à Mars-la-Tour, et qui, après plusieurs mois de captivité, avait réussi à prendre la fuite et à gagner la frontière.

Le bonheur des exilés ne se traduit pas, ce fut une joie intime et intense qu'aucune parole ne saurait rendre. L'excellent curé apparaissait, dans ce milieu béni, vivifié par la grâce, comme l'ange envoyé par Celui qui n'entend pas en vain la prière du malheureux, quand elle est le fruit d'une foi vive et sincère.

Tout au bonheur de ses protégés, le bon curé rentra tout heureux au presbytère en remerciant le Seigneur de l'avoir si visiblement assisté dans sa charitable mission.



A ma sœur Adèle

Ma première déception

Souvenir d'enfance.

En 1873, le procureur Pelluquer était un des bourgeois les plus huppés du bourg d'Esta, qui, à cette époque déjà lointaine, comptait ses quatorze cents habitants. Depuis des siècles, cette population n'avait pas varié, les maisons étaient restées les mêmes, basses, à un étage, avec des toits aigus dont les auvents supportaient de légères pouliées pour monter le bois au galetas. Le mot *industrie* était inconnu à Esta, la vie s'y confinait dans un petit commerce local dans lequel l'épicier vendait ses chandelles de suif au mercier qui lui vendait de son côté des attaches de souliers et ainsi de suite. C'était à vrai dire un heureux temps dont il n'existe plus, hélas! qu'une ombre fugitive. Bref, j'avais douze ans, et par un hasard providentiel, j'allais être appelé, déjà, à de hautes destinées. Voici comment: M. Pelluquer était veuf, il avait un seul fils, de mon âge, qu'une maladie très grave avait tenu, six mois durant, cloué sur un lit de douleurs. Sa jeunesse et un sang vif et bouillant avaient fini, avec le concours de la science, à l'amener doucement vers une convalescence que mon amitié, mon exubérante gaité et, soit dit en toute modestie, les bonnes notes de mon instituteur, allaient être appelées à rendre plus supportable et moins longue. Je devins le précepteur du fils Pelluquer, ainsi que le désirait le riche procureur.

Mon père, frappé par de récents revers, ma tendre mère, qui en supportait la première le dur contre-coup, furent tout heureux de cette bonne aubaine qui me vaudrait certes, à côté d'une table bien garnie à la hauteur d'un jeune estomac d'autruche, quelques beaux

sous vaillants, tombant comme une manne céleste dans ces heures de tribulations. Je ne saurais bien rendre aujourd'hui, ce qui se passa dans mon petit cerveau tapageur et enthousiaste en ce jour inoubliable où je vis le procureur Pelluquer assis à notre humble foyer, son «haut de forme» bien reluisant, et disant à mon bon papa: «alors c'est entendu, je compte sur votre garçon, je l'attends demain matin à sept heures, il déjeunera avec moi, Alphonse s'en réjouit déjà comme un petit fou». La tête me tournait, j'entrevois un avenir superbe, j'allais entrer dans la carrière à l'âge où mes petits camarades bégayaient encore leurs conjugaisons! Et surtout, j'allais pouvoir donner un peu d'argent à mes bons parents, en reconnaissance de tout ce qu'ils avaient fait pour moi. Ma joie était grande, inexprimable, mêlée d'un brin d'orgueil, de me voir, si jeune, appelé à jouer déjà un rôle social! Je pris aussitôt un air très grave, qui faisait rire de bon cœur cette bonne mère aux bandeaux grisonnants; tandis que je faisais mon petit bonhomme, elle me regardait par-dessus ses lunettes, de ce regard angélique où débordait la plus douce affection.

Le lendemain, à l'heure où d'habitude je dormais encore profondément, un baiser sur le front vint me tirer de mon sommeil. C'était ma mère: «mon cher enfant, n'oublie pas que tu dois te trouver à sept heures chez M. Pelluquer, il est six heures et demie». Ce fut un moment un peu dur, où la douce chaleur du lit, alors qu'à la lueur de la lampe je voyais les vitres transpirer, me parut plus irrésistible que jamais. Je me retournai deux ou trois fois en me peïotonnant dans les couvertures, puis soudain, voyant ma bonne maman m'épier anxieusement, je fis le saut et m'habillai prestement. Dieu sait de quelles pensées amères, à la vue de mon premier sacrifice, cet excellent cœur maternel était hanté! Je fus bientôt prêt. Ma mère me fit une foule de recommandations sur ma tenue, mon travail, ma conduite, puis elle m'accompagna jusqu'au seuil de la maison, et m'embrassa en me disant: «Va vite, mon enfant, et que Dieu te bénisse!» — C'était, je ne l'ai pas oublié, le 15 novembre. Les premières «gelées blanches» étaient apparues, un brouillard épais noyait notre petite ville, les frimas étaient à nos portes, je grelottais un peu. A sept heures, j'étais chez le procureur. Je sonnai. Une vieille domestique en coiffe gaufrée me reçut en souriant: «Te voilà bien à l'heure, mon brave, me dit-elle; tu arrives à point pour déjeuner, entre ici, Monsieur t'attend». — Ce disant, la gouvernante me fit entrer dans une chambre cossue; un poèle de catelles chamar-

rées y ronflait gaiement; sur une table recouverte d'une belle nappe blanche un coquemar de cuivre étincelant lançait des buées odorantes de café, un pot de lait ventru y mêlait son panache de vapeur. Et, sur de lourdes assiettes de porcelaine à ramages vermillonnants, le beurre et le miel s'étaisaient en formes géométriques que nous n'allions pas tarder à transformer singulièrement. «Bonjour, mon ami, je suis bien aise de te voir à l'heure, c'est un bon début; assieds-toi là et déjeunons». Je remerciai timidement et dis mon *benedicite* tandis que je voyais à travers mes cils baissés, le visage du vieux procureur s'éclairer du sourire sceptique des esprits forts de ce temps là. Le repas fut excellent; je songeais à d'autres, avec qui j'aurais tant voulu pouvoir le partager.

Assis dans son lit de patient, mon élève m'attendait impatiemment. Quand il me vit près de lui, il me tendit ses bras et m'embrassa longuement en me disant: «Oh! mon cher Albert, comme je me réjouis de t'avoir pour précepteur. Tu ne seras pas trop méchant n'est-ce pas?» Notre commune joie était délirante, nous parlâmes de Pierre, de Jacques, de Jean, de nos anciens jeux, de sa longue maladie, de sa prochaine guérison, de ses projets d'avenir, des miens; nous fîmes tant de joyeux tapage que le procureur, le front sévère, fit irruption dans la chambre et nous tança doucement: «Allons, allons! mes petits amis, commencez donc la leçon.»

L'heure passa comme une roulade de rossignol; j'avais à peine eu le temps d'ouvrir ma grammaire et de lire à mon élève les règles des verbes auxiliaires que M. Pelluquer arrivait au chevet de son fils pour me donner congé: «mon ami, il est huit heures, et tu dois aller en classe, adieu et à demain».

Il y avait un mois que je donnais des leçons de grammaire et de calcul à mon élève, quand, un matin, avant de partir, M. Pelluquer me fit passer dans son bureau et me dit, l'air contrarié: «Mon cher petit ami, je suis content de toi, Alphonse a fait de réjouissants progrès et t'aime beaucoup, certes, mon désir était de te garder jusqu'à sa guérison complète. Mais, mon neveu François, qui habite St-Albin, arrive demain à Esta pour y suivre les cours de l'école secondaire; mon frère m'a prié de le prendre en pension chez moi; ce que je ne pouvais lui refuser. En échange, François donnera des leçons à son cousin et m'aidera moi-même dans mes travaux de bureau, ce qui me soulagera beaucoup. De telle sorte que, dès demain, à mon grand regret, je n'aurai plus besoin de tes services, ce qui

ne t'empêchera pas de venir voir ton ami Alphonse aussi souvent que tu le voudras. Tiens, voilà une belle pièce d'argent, pour prix de ton travail, que ce premier gain t'encourage dans la carrière, persévere dans tes bonnes dispositions, et n'oublie jamais tes bons parents, au revoir».

La tête basse, je pris distraitemt la main que le procureur me tendait, je pus à peine balbutier un merci qu'étranglait un sanglot péniblement comprimé et, tout tremblant, je gagnai la rue.

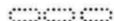
Une fois dehors, je me mis à courir sans voir personne, mon lìvre sous le bras et les cheveux au vent, comme si j'avais le diable à mes trousses.

J'arrivai à la maison tout essoufflé en fondant en larmes.

Ma mère fut effrayée, en me voyant si désolé: «mon cher enfant, que t'est-il donc arrivé!» Je mis ma pauvre mère au courant de ce qui s'était passé, elle comprit toute ma douleur, toute ma profonde déception, la première que j'éprouvais dans la vie, et, comme si son cœur se sentait broyé à ce premier choc du mien, elle ne put contenir ses larmes et se mit à pleurer avec moi.

La première émotion passée, nous nous consolâmes mutuellement, je pris de solennels engagements pour l'avenir qui m'apparaissait déjà sous des couleurs moins roses, espérant bien, pourtant, me dédommager un jour du coup dont le destin venait de me frapper, prématurément.

«Oui, mon enfant, conclut ma mère en s'essuyant les yeux, c'est une petite épreuve que Dieu t'envoie comme Il lui a plu de nous en envoyer de plus grandes; la vie est un combat continual, tu viens d'y subir ta première défaite, c'est le baptême du feu que tu as reçu, il t'aguerrira pour l'avenir. Va toujours de l'avant, et ne te laisse pas arrêter par une première déception.»



Le missionnaire et le brigand

ou influence de la première éducation

L'année 1855, fut une de celles où l'émigration prit les plus grandes proportions dans notre petite Suisse. Cette année-là, les deux Amériques furent comme prises d'assaut. New-York détrônait Paris; San-Francisco était la ville mirifique aux palais d'or massif, aux rues pavées d'or. Californie était synonyme de pays d'or; les routes y étaient poudrées d'or, les ruisseaux y roulaien de l'or en fusion, les arbres même y portaient des fruits d'or. C'était l'or à foison, l'or partout, l'or à en devenir fou! On comprend, dès lors, qu'une fièvre se soit emparée des esprits, et que les plus poltrons comme les plus aisés, les plus crânes comme les plus gueux, aient eu rapidement bouclé leurs malles et pris la route d'Amérique. Ces premières expéditions tinrent du délire, de la rage, de la folie! C'était à qui mettrait le premier le pied sur le sol du Nouveau-Monde, à qui donnerait le premier coup de pioche, remplirait le plus grand nombre de coffres! Cette soif de l'or s'empara des plus sages, et l'on vit des hommes de tous âges et de tous rangs, de riches propriétaires, des familles entières heureuses et aisées, tout abandonner: le pays natal, les terres productives, le bonheur champêtre, pour courir sus à l'or. Beaucoup, hélas, abandonnèrent aussi leur Dieu! Une nouvelle religion était née: l'or; un nouveau dieu allait désormais régner sur le monde: le veau d'or.

Au nombre des émigrants qui, en cette année tristement mémorable, firent voile vers le Nouveau-Monde, se trouvait un jeune missionnaire. Il sortait du Séminaire des Missions étrangères de

Paris et s'était embarqué, au Havre, à bord du vapeur *Lima*. Il avait rejoint, sur le vaisseau, une caravane d'émigrants de tous pays qui se rendaient dans la république Argentine.

Au milieu de toutes ces gens, dont les visages durs reflétaient la triste passion qui les animait, le jeune Evangéliste, dans sa robe de bure, le front pur et les yeux levés vers le ciel, apparaissait comme l'ange protecteur des pauvres exilés, chargé de veiller sur eux dans la périlleuse voie où ils s'étaient engagés. Il s'appelait Robert Viat et était originaire de la Suisse. Il savait qu'il avait autour de lui des compatriotes et il en éprouvait une douce joie. Il s'approcha discrètement des groupes formés sur le pont du bateau, écouta les conversations des passagers, reconnut le dialecte qui lui était familier, et, au moment où les voyageurs admiraient l'immensité de la mer qui se confondait avec le ciel, le jeune missionnaire hasarda en patois, et en souriant, quelques remarques qui excitérent vivement la curiosité de ses compatriotes; on s'empessa autour de lui, on l'entoura et on le questionna à qui mieux mieux. Par une coïncidence sans doute providentielle, l'ecclésiastique reconnut parmi les émigrants un de ses camarades d'enfance, nommé Louis Broc, qui après avoir vainement essayé de tous les métiers à travers l'Europe, partait pour les mines d'or du Pérou. Les deux anciens condisciples fraternisèrent. Robert raconta les différentes pérégrinations de son existence studieuse, consacrée à la Religion et à ses mystères, son séminaire à F..., son noviciat aux Missions étrangères de Paris, ses craintes, ses incertitudes et ses luttes, puis, finalement, sa victoire et ses espérances. Il allait maintenant prêcher l'Evangile aux tribus des Pampas, dans l'Amérique du Sud; il en était heureux et se promettait une ample moisson de bonnes œuvres. Louis Broc, lui, comme toujours, allait à l'aventure; il fouillerait d'abord les mines, et si la déveine s'acharnait à le poursuivre jusque-là, eh bien, alors, il était résolu à tout. Mais il ne retournerait en Europe que riche, ou il laisserait sa chevelure aux Peaux-Rouges. Il en avait assez de la malchance qui l'avait traqué dans son tour d'Europe; rien ne lui avait réussi et il en avait le cœur ulcétré.

Son ancien ami lui fit à ce sujet de très judicieuses remarques, lui parla des épreuves que Dieu envoie à ceux qu'il aime, esaya de relever son courage par des promesses d'avenir et de récompense, le conjura de ne pas oublier le divin Sauveur qu'on leur avait appris

ensemble à aimer et à servir. Ces paroles parurent un instant émouvoir le jeune émigrant, mais ce ne fut qu'une illusion; bientôt après Broc, tout à ses rêves d'or, ricanait et se moquait de tout. Arrivés à Buenos-Aires, les deux amis se quittèrent après s'être mutuellement serré la main et souhaité beaucoup de bonheur.

Le missionnaire se mit bravement à l'œuvre, et eut la joie de voir ses efforts couronnés de succès. Après dix ans à peine d'apostolat, il avait fondé plusieurs écoles chrétiennes dans les principales villes du Sud, sauvé bien des âmes égarées et donné le baptême à des milliers de petits infidèles.

Il était heureux enfin, au moment où nous le voyons traverser les pampas, au cœur même des immenses provinces de la Plata, dans une voiture attelée de deux vigoureux chevaux. Il se trouvait avec lui, outre le cocher, un riche industriel de Buenos-Aires et une sœur de charité. Tout à coup, à un détour du chemin, masqué par un bouquet de haute futaie, un coup de feu fit cabrer les chevaux, et au même instant cinq Peaux-Rouges, commandés par un chef blanc, débouchèrent et se ruèrent sur les voyageurs. Le jeune missionnaire sauta de la voiture, s'avança au-devant des assaillants, et levant la croix qu'il portait en sautoir, il s'écria: «Mes frères, que cette croix vous sauve comme elle nous protège!» A peine avait-il prononcé ces paroles que, sur un signe de leur chef, les Peaux-Rouges reculèrent et disparurent dans le bois voisin. Le chef blanc s'approchant alors du prêtre lui dit: «Robert, me reconnais-tu?» Le missionnaire, qui n'avait pu découvrir les traits de son ami d'enfance sous les tatouages qu'il leur avait fait subir, se rappela cette voix dont les derniers sons perçus sur le *Lima* frappaient encore ses oreilles, après dix ans passés. «Ah! s'écria-t-il dans un sublime transport d'allégresse, en se jetant à son cou, — toi aussi, mon cher Louis, je devais te sauver! la chance enfin vient à toi, baise cette croix et réconcilie-toi avec Dieu!» Broc, car c'était lui, prit la croix qu'on lui tendait, la baissa à plusieurs reprises en la baignant de ses larmes. Le repentir venait de faire soudainement irruption dans son cœur; cette croix, que sa mère lui avait, enfant, appris à aimer et qu'il avait si longtemps méprisée, lui apparaissait, dans ces plaines sauvages, après tant d'amères années d'exil, comme le suprême bien, celui qui donne au cœur la vraie joie, à l'âme la douce quiétude. Il la pressa fortement contre sa poitrine, y reposa longuement son regard de feu,

et dans un serment qui n'eut pour écho que son âme et pour témoin que son Dieu, il promit de renoncer dès ce jour à sa vie aventureuse et criminelle; le brigand se ferait religieux, le passé allait être racheté par l'avenir. Il demanda humblement pardon à son ami, escorta sa voiture jusqu'à la lisière des bois et, après lui avoir promis de le revoir bientôt, il l'embrassa, enfourcha sa monture et disparut dans les fourrés, où les Peaux-Rouges l'attendaient, les yeux aux aguets, ne comprenant rien à la scène qu'ils avaient vue se dérouler si étrangement.

Huit jours plus tard, un homme encore jeune, aux traits nobles et énergiques, sonnait à la porte du monastère de San-Luco, à quelques milles d'Assomption; un religieux vint ouvrir, reçut une lettre des mains du visiteur, le fit entrer et la porte bardée, surmontée d'une croix, se referma lourdement derrière eux. Louis Broc grâce à une lettre de recommandation de son ancien condisciple, le bon père missionnaire Viat, venait d'entrer au couvent des frères trappistes de l'Assomption, dédié à St-Luc, pour y commencer son noviciat et se consacrer enfin tout entier au culte de Dieu, après avoir si longtemps erré, malheureux, à la recherche des plaisirs de ce monde qu'il n'avait point trouvés, car il n'y a pas de vraie joie ici-bas, sans l'amour de Dieu et la pratique de ses commandements.



.....
.....
A ma sœur Ernestine.

Douleur de mère

.....

Le médecin vient de quitter le chevet du petit malade. La mère l'interroge d'un regard suppliant; elle voit naître sur son front un imperceptible froncement qui la fait pâlir. D'une voix tremblante elle demande: — «Est-ce bien grave?» — «Oui, passablement». Elle sanglotte: — «Quoi, c'est donc dangereux! — Il n'y a plus d'espoir?» — Le médecin, en présence d'une douleur dont il veut retarder l'explosion, se ravise: — «Il y a une forte fièvre, mais le cas, tout grave qu'il soit, n'est pourtant pas désespéré; la science a déjà triomphé de cas semblables, ayez confiance dans tous mes soins, je reviendrai ce soir». — Et la mère, souriante à travers ses larmes, se jette aux pieds du docteur, lui prend les mains et les presse dans les siennes: «Oh! cher docteur, sauvez-le, de grâce, je l'aime tant et je n'ai que celui-là!» Le médecin s'en alla, laissant la pauvre mère seule, avec ses horribles angoisses et son chimérique espoir. — Pauvre femme — pensait l'homme de l'art en rentrant chez lui, — le Ciel l'aidera, à moins qu'un miracle ne le sauve. — Elle, la mère, s'était assise près du lit où reposait son cher et unique enfant. Le petit malade était en proie à un violent délire, sa jolie tête blonde reposait, alourdie, sur un oreiller de dentelle blanc. Ses petites joues potelées étaient d'un rouge sanguinolent, ses yeux demi-clos paraissaient vitreux, sous les longs cils que la fièvre faisait frissonner, un large cercle de bistre les enveloppait, donnant aux orbites une grandeur démesurée. Sa bouche était entr'ouverte, laissant voir des quenottes d'ivoire noyées dans une légère écume laiteuse. C'était là surtout, sur ces lèvres pâles et figées, que l'attention de la mère se fixait avec le plus d'obstination, tant la mort semblait y avoir déjà posé son sceau glacé.

A côté de ce corps dévoré par la maladie, la mère pria: O Dieu de bonté, laissez-le moi, j'en ferai un bon chrétien, je le consacrerai à notre sainte Eglise, il sera trappiste, missionnaire, il ira

au bout du monde prêcher l'Evangile, sauver les âmes des petits Chinois, et je le suivrai partout. Rien ne me paraîtra trop dur, ni l'exil, ni les privations, ni les dangers, pourvu qu'il vive! O Dieu tout puissant, Dieu de bonté, laissez-le moi, je vous en conjure, je n'ai que celui-là!»

Le crépuscule étendait ses voiles sur la terre, un demi jour terne succéda aux derniers rayons d'un soleil mourant, les lamentations de la mère firent place à un morne silence, la chambre et ses hôtes parurent s'engouffrer dans de lugubres ténèbres. La pauvre femme, qui depuis plusieurs jours ne dormait plus, s'assoupit; la prière l'avait pour un instant rassérénée. Elle eut un songe. Son enfant avait grandi, il était missionnaire dans les Indes, elle était avec lui, partageant ses peines et ses joies, l'entourant de tous les soins délicats, de toutes les attentions sublimes que peut enfanter un cœur de mère. — Ils étaient heureux. — La nuit était venue, trois coups frappés discrètement à la porte la tirèrent soudain de ses douces rêveries. Elle se leva, effarée, fit de la lumière, et, chancelante, courut vers la porte. Le médecin entra. A la pâle clarté de la lampe, drapé dans son habit noir, le regard sombre et interrogateur, le docteur fit sur la mère une douloureuse impression; elle en avait presque peur, elle ne trouva pas un mot à lui dire, mais dans un geste désespéré, elle lui prit les mains et se mit à pleurer. — Tranquillisez-vous, madame, vous vous peinez inutilement, comment cela va-t-il? — «Pardonnez-moi, M. le docteur, je m'étais assoupi et je rêvais; en vous voyant paraître, je ne vous ai pas tout de suite reconnu et j'ai cru que c'était..... Oh! pardonnez-moi!» Et la pauvre femme se mit à sanglotter. Le médecin prit en main la lampe à la flamme tremblotante, et s'approcha de la couche de l'enfant. Il lui prit la main pour lui tâter le pouls; cette main était glacée. Puis il se pencha sur le berceau, écarta les linges qui recouvriraient la poitrine du malade et y posa doucement la tête; le cœur ne battait plus, le cher petit être était mort avec le jour, le crépuscule lui avait fermé les yeux. La mère assistait, l'œil hagard, le sein haletant, la bouche béante, à cet examen dont elle attendait l'issue, demi-morte. Le docteur se tourna vers elle et lui dit: «Madame, soyez forte, Dieu vous a demandé un grand sacrifice, mais il vous réserve une plus grande récompense encore, votre enfant est au Ciel».

.....

A mon ami Stanislas Vorlet

Vacances de Paques

(Souvenir d'enfance).

.....

Le mois d'avril venait de s'ouvrir avec les premières fleurs. Un soleil tiède et guilleret réchauffait la pelouse verdoyante où les précoce primevères faisaient poindre leurs corolles pâles et caressantes. Un subtil parfum de violette embaumait l'air. Dans les rameaux bourgeonnants, les petits oiseaux entonnaient des hymnes d'allégresse à la gloire du Créateur. On était à la veille du dimanche des Rameaux. Dans la vieille Abbaye d'Hauterive, devenue par les vicissitudes des temps, une école normale et d'agriculture, les vastes corridors en ogive retentissaient d'un vacarme insolite, dans lequel on distinguait confusément des rires, des chants et des hourras. C'est que l'excellent directeur, venait d'annoncer, après les Matines, l'ouverture des vacances de Pâques. Il l'avait fait dans la grande salle d'études, où nous étions tous réunis, une centaine d'élèves, de quinze à vingt ans. C'était presque une solennité. Sa voix douce et grave s'était faite, cette fois, plus paternelle que de coutume, et je l'entends encore, avec ses molles inflexions, nous recommander le calme et la bienséance «qui devaient faire l'orgueil de l'Ecole et la joie de nos parents». Aujourd'hui, cette belle voix d'un sage qui fut être à la fois professeur et ami, s'est tue pour toujours, mais je l'entends encore résonner dans mon cœur. Il y a de celà plus d'un quart de siècle!

Les chemins de fer n'avaient pas encore asservi nos paisibles terres fribourgeoises de la Haute-Broye, et c'est à pied, par des routes solitaires et gentiment ombragées, que nous franchissions, aux

vacances, les vingt-cinq kilomètres qui nous séparaient de notre petit chef-lieu. Quel délicieux voyage! Nous étions une dizaine de nor-maliens, portant casquette bleu d'azur, avec le cordon rouge et blanc. En sautoir nous avions des boîtes de botanique bourrées de victuailles et des gourdes pleines de sirop de capillaire, légèrement acidulé par le petit vin de l'Abbaye. La sobriété était une des règles du pensionnat, et le vin ne figurait sur les tables du réfectoire que le dimanche, et en rations minuscules.

En route, à mi-chemin, nous faisions le pique-nique. C'était, d'habitude, à Seedorf. L'endroit était bien fait pour s'y reposer à l'aise. Une vaste plaine, coupée de hautes haies vives, laissant émerger, de ci, de là, la flèche argentée de quelques clochers avec des toits vermillons; un petit lac, aux origines mystérieuses, noir et profond, dont les bords mouvants sentaient l'algue et le jonc; tout près de notre campement, une grande ferme que gardait un boule-dogue plus vigilant que le dragon des Hespérides. Le sol avait la teinte noirâtre des terres tourbeuses. Nous choisissons un bouquet de sapins jetés au milieu de ce mélancolique paysage pour y faire notre sieste et nous restaurer. Et je ne pense pas que depuis ces heures fugitives et bénies, j'aie jamais fait de si bons repas ni de si bons rires. Mon intime, qui était en même temp mon émule aux compositions, était un jeune homme d'une gaité franche, sincère et communicative. Il s'appelait Stanislas et, malgré son léger boitement, avait fort bonne allure dans sa redingote bien sanglée qui lui donnait, avec ses favoris naissants, un petit air professoral. Il avait, sur ses camarades, le privilège de l'âge et bien d'autres. Il chantait à ravir de belles romances du pays, d'une facture simple et naïve, probablement celles que lui chantait sa mère en l'endormant, au temps de sa plus tendre enfance. Puis il pérorait, le sourire aux lèvres et de la malice pleins les yeux. Je m'empresse d'ajouter que c'était de la bonne malice, car ce bon Stanislas était un garçon bien élevé, un cœur d'or, incapable de la moindre méchanceté.

Héla's! j'étais loin de penser, en ces heureux instants, que vingt ans plus tard, ce joyeux et cher compagnon de ma jeunesse studieuse irait mourir, profondément malheureux, sur la terre d'exil!

Je raconterai un jour cette lamentable odyssée après tant de belles et légitimes promesses.

Le pique-nique se prolongeait jusque vers les deux heures de l'après-midi. L'on se remettait en marche en entonnant en chœur

un des refrains de l'Ecole, que nous chantions le jeudi, pendant la promenade réglementaire :

*Au bruit du tambour et du chant
L'on s'anime en marchant,
Ra ta plan!
Si le chemin est déplaisant
On l'abrège en faisant
Ra ta plan!*

Par les chemins et par les sentiers nous traversons les petits villages en rang et au pas. Les ménagères, dans leurs jardins, préparaient les rameaux de buis pour le lendemain; d'autres balayaient le devant de la maison et s'arrêtaiient pour nous regarder passer, le sourire et l'œil bienveillants. On sentait que le monde comme la nature était en fête, à la veille d'un jour mémorable.

Plus nous approchions du lieu natal, plus nous accélérimos le pas. A l'uniformité attristante des plaines de Seedorf, avaient succédé les jolis mamelons de la Haute-Broye, avec leurs beaux villages épanouis dans la verdure. Quelques condisciples s'étaient égrenés en chemin, l'un à Montagny, l'autre à Montet, un autre à Bussy, et chaque fois c'avait été des accolades fraternelles et des «au revoir» à n'en pas finir.

Bientôt le bleu lac apparaissait dans le vaporeux lointain, baignant les rives enchanteresses du Jura, puis la flèche étincelante du vieux clocher paroissial de St-Laurent, puis les grosses tours noirâtres des remparts, puis toute notre chère petite ville, douillettement assise dans sa couche verdoyante et fleurie. L'air frais du «Joran» nous envoyait déjà l'âcre parfum des grèves, qui devaient éveiller en nous tant de joyeux souvenirs.

Dans l'enchevêtrement des toits, je distinguais celui du foyer paternel, mon cœur battait avec force. Nous jetions nos casquettes en l'air en signe d'allégresse, les portes de l'antique cité lacustre étaient devant nous.

Deux minutes après, nous étions dans les bras de nos familles, dans ce doux nid des saintes affections que la tempête devait emporter un jour.

Aujourd'hui, tous nos professeurs sont morts, sauf un, je crois; ils s'appelaient Gillet, Horner, Progin, etc. De mes gais compa-

gnons de route, un est missionnaire et enseigne l'Evangile aux petits Annamites, un autre, sorti de Rome, avec un bonnet de docteur, est desservant d'une grande paroisse fribourgeoise, un troisième est répétiteur au collège Rollin, à Paris; d'autres ont disparu je ne sais où, d'autres enfin, comme ce cher Stanislas, s'en sont allés vers la céleste Patrie où j'espère les retrouver un jour.





A mon ami Maurice Mangisch

L'été de la St-Martin

Sur la route nue et déserte qui longe la vallée, une femme d'une cinquantaine d'années s'en va, d'un pas pressé, le buste dans un châle de laine noire croisé sur la poitrine et dont les extrémités vont se rattachant sur le dos. C'est Madeleine, la veuve du menuisier François, du village des Saulnes. Elle cache frileusement ses mains sous son tablier de cotonne rayée, car il fait bien froid. C'est le 11 novembre, jour de la Saint-Martin. Un brouillard intense, froid et pénétrant, remplit l'air; c'est à peine si la pauvre femme voit à dix pas devant elle, car cette brume glaciale lui rougit les yeux, d'où s'échappent, par instants, des larmes furtives qu'elle essuie du revers de sa main. Ah! c'est qu'elle a le cœur terriblement angoissé la pauvresse! Son fils unique, tout son espoir en ce monde, son bon Jules, celui qui doit bientôt remplacer au foyer le père que la mort a moissonné avant le temps, doit passer ce jour même, au chef-lieu, l'examen définitif qui doit lui ouvrir les portes d'une honorable carrière. Grand Dieu, s'il allait échouer!

Tout en marchant, elle songe, la bonne mère, à l'heureux temps passé que le deuil est venu si soudainement assombrir. Elle avait épousé, il y a un peu plus de vingt ans François, le menuisier de son village, un brave artisan, travailleur, économe et bon comme le pain, dont les affaires étaient modestes mais prospères. Ils n'avaient qu'un enfant, le petit Jules, qui montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'étude et qu'elle envoya, dès l'âge de qua-

torze ans, au collège cantonal, puis à l'école de droit. Après trois ans, l'excellent homme, le modèle des époux et des pères, était brusquement enlevé à l'affection des siens dans une épidémie de typhus qui décima le village.

La malheureuse veuve en serait morte de chagrin sans ce fils qui lui restait et qu'elle chérissait, son bon Jules, tout le portrait de son père, tant au physique qu'au moral.

Cette intime affection rattacha la veuve à la vie. Pour éléver son enfant jusqu'au bout, pour le protéger et le conduire jusqu'au jour où le pauvre oisillon pourrait voler de ses propres ailes, il fallait qu'elle vécût. Son mari n'était plus là pour subvenir aux frais de la pension et des études du garçon, mais que ne peut l'amour d'une mère! Madeleine se fit couturière et Dieu sait combien de nuits elle passa sur ses ourlets et ses boutonnières pour arriver à gagner de quoi vivre chétivement et payer les notes de l'internat. Il y avait maintenant sept ans qu'elle peinait pour atteindre le but si chèrement désiré et le grand jour était là qui allait décider du sort des deux éprouvés.

Le fils de la veuve allait passer, ce onzième jour de novembre, ses examens définitifs de droit qui devaient lui conférer le diplôme de notaire, et la pauvre mère que nous venons de voir hâtant le pas, dans le froid brouillard du matin, n'avait pas voulu attendre l'arrivée de son fils pour savoir comment cela s'était passé. Elle était si impatiente d'arriver au chef-lieu que par instants elle courait, tout en récitant une neuvième à saint Antoine de Padoue qu'elle avait choisi pour protecteur de son enfant.

Enfin, vers midi, elle arriva à destination, la respiration halestante, le visage rougi par les morsures du froid. L'émotion qui l'étreignait était si forte qu'elle n'osa d'abord se rendre à l'Hôtel-de-Ville où avaient lieu les examens. Elle se rendit chez une amie et, après s'être reposée et avoir repris un peu d'assurance, elle se dirigea, le cœur battant, vers la maison communale. Elle eut le bonheur d'y rencontrer son cher Jules, qui en sortait, l'air heureux. Il avait réussi au delà de ses espérances et avait mérité les félicitations du Jury pour la manière distinguée dont il avait soutenu sa thèse.

Ce fut, entre ces deux êtres si étroitement unis, une explosion de tendresse et de joie; l'héroïque mère en pleurait de bonheur. Après avoir été rendre grâces à Dieu dans la cathédrale, ils quittèrent la ville en toute hâte.

Le brouillard s'était dissipé, un gai soleil jaillissait sur la terre, d'un ciel bleu comme aux plus beaux jours d'été. Madeleine, marchant au bras de son fils, reprit le chemin du village, le visage épanoui, le front serein. Sous les mèches de ses cheveux un peu grisonnantes, ses yeux doucement alanguis reflétaient toute la joie de son cœur, la jeunesse semblait renaître enfin dans cette bonne nature arrivée au déclin de la vie. Le jeune homme assistait, transporté, à cette transfiguration dont il sentait bien qu'il était un peu la cause. Chemin faisant, il fit part à sa mère de ses projets d'avenir, lui promettant de lui rendre l'existence heureuse, de remplacer autant qu'il était en son pouvoir l'absent tant pleuré dont ils vénéraient la mémoire, de ne jamais la quitter, enfin, de l'aimer toujours davantage et de faire si bien que l'âge n'aurait plus de prise sur elle.

La pauvre mère l'écoutait sans mot dire, souriant à travers ses larmes à cet excellent fils dont elle se sentait légitimement fière. Alors Jules, se jetant au cou de cette mère si bonne, lui dit encore: «Ma tendre mère, vous voilà rajeunie de vingt ans, et j'en loue le Seigneur du plus profond de mon âme!» — «Mon enfant reprit la digne femme, je suis à l'automne de ma vie; comme l'année qui s'achève, j'arrive, après bien des orages, aux trois quarts du chemin, mais un nouveau soleil est éclos dans mon cœur. Parfois le temps a de ces bienfaisants retours, et, comme pour lui, c'est aujourd'hui que commence pour moi, avant les neiges de l'hiver, le riant été de la Saint-Martin».



.....

A Madame L. de K.

Le petit noyé

(Epreuve et sacrifice)

.....

Le temps était superbe. C'était un de ces jours d'été où la nature semble vouloir tout réunir pour émerveiller l'homme et lui faire admirer la magnificence de l'œuvre de Dieu. Le ciel, d'un bleu diaphane, ruisselait d'or. L'horizon empourpré apparaissait comme un vaste embrasement. Les montagnes semblaient plonger dans l'azur leurs cimes nues aux arêtes ensoleillées. Les oiseaux remplissaient l'air de leurs chants joyeux et les zéphirs parfumés jouaient follement dans les branches touffues. C'était un de ces jours où, les sens délicieusement bercés, l'homme se sent heureux.

Sur les rives du Rhône, non loin d'un de ces jolis hameaux valaisans, une maison de garde-ligne, au bord de la voie ferrée, laissait à peine voir, à travers les branches d'acacias, son toit gris et sa façade blanche. Un petit jardin bien soigné, où les légumes et les fleurs se disputaient la place, entourait la maisonnette d'une couronne odoriférante où la rosée scintillait comme autant de mille perles. Là aussi, tout contribuait à rendre le spectacle enchanteur: l'arôme des grands bois, le gazouillement des oiseaux, le bourdonnement des abeilles butinant les fleurs du jardin, tout cela dans le cadre d'un ciel idéalement bleu, sous le ruissellement de l'aurore, formait un tableau inimitable, œuvre du grand Architecte de l'Univers, que nul pinceau ne saura jamais rendre.

Le garde-ligne, dès le jour naissant, avait quitté la maison pour aller rejoindre sa *bricole* à quelques kilomètres en amont. Il avait laissé au logis Catharina, sa vertueuse épouse et le petit Franz, leur premier-né, un gros bébé de deux ans tout rosé et tout grassouillet.

Le cantonnier Johann était un brave ouvrier, arrivant toujours le premier au chantier, où il se faisait remarquer par son assiduité au travail et sa sobriété. Chaque mois, à la paie, il rapportait intact, à

sa digne épouse l'argent de son salaire. Catharina, elle, s'occupait des intérêts du foyer, partageant son temps entre les soins de l'intérieur et ceux de son service de garde-barrières.

C'était enfin un petit ménage heureux dans sa médiocrité, parce que la confiance en Dieu et l'affection réciproque y tenaient la première place.

Ce jour-là, où se passa la terrible scène qu'on va lire, Franz était parti tout joyeux de la maison. Après avoir embrassé sa femme et son enfant, il s'était engagé en fredonnant sur la voie ferrée, la pioche sur l'épaule et portant en sautoir un sac de toile grise contenant sa nourriture pour la journée, car il ne rentrait de son travail qu'à la nuit tombante.

Midi sonnait à la vieille église de Rarogne; le son des cloches de toutes les chapelles d'alentour se confondait en un carillon grave montant vers les nues; c'était l'heure de l'Angelus, si pieusement consacrée par les habitants du Haut-Valais, qu'à ce moment chaque paysan se découvre et se recueille: sublime coutume dans un sublime pays.

Catharina, en ce moment, achevait les préparatifs de son dîner, tandis que le petit Franz jouait avec les oiseaux sur le seuil de la maisonnette. Les volatiles semblaient prendre plaisir à folâtrer autour du bébé et à le faire courir après eux. — Un pont de bois, partant du passage à niveau, traversait le Rhône en cet endroit, reliant la route de Viège au petit village de St-Germain. Les oiseaux s'y engagèrent comme dans une coupable et fatale prévision. *Franzelet* les y suivit, courant de toute la vitesse de ses petites jambes potelées. Les oiseaux parurent effrayés et franchirent le parapet en plongeant vers le Rhône. Ne comprenant rien au danger qui le menaçait, le pauvre petit voulut s'élancer à leur poursuite, et, passant entre les croisées du parapet, disparut dans le vide et roula dans les eaux profondes du fleuve.

En cet instant, la mère sortait du logis, venant querir son enfant pour le repas qui attendait sur la table, emplissant la maisonnette de son arôme appétissant de légumes sains et savoureux. Elle put encore voir le petit être que la vague enveloppait, puis un nuage de sang voila ses yeux et la pauvre mère s'affissa, évanouie.

La nuit est descendue sur la terre; les étoiles brillent par my-

riades dans le firmament d'un gris d'acier. Le rossignol lance ses notes suaves dans le silence du crépuscule. Les arbres ont un frissonnement triste, le Rhône roule furieusement ses ondes, faisant trembler les piliers du pont désormais sinistre. Sur les bords du fleuve, une lanterne à la main, Johann, le cantonier interroge l'onde, les oreilles tendues, l'œil sec, le front brûlant, le cœur comme paralysé. Vingt fois il veut plonger, vingt fois sa compagne s'attache à ses vêtements et le supplie, en sanglottant, d'attendre le jour. Elle murmure aux oreilles de son époux des paroles d'espoir: «Qui sait, un miracle nous le rendra peut-être demain!»

Et, confiants dans les desseins de la Providence, tous deux se confondent dans une muette étreinte, ils jettent un dernier regard vers le fleuve courroucé et rentrent, la main dans la main, étouffant leurs sanglots, dans l'humble maisonnette; ils se jettent à genoux devant l'image du Christ et prient naïvement le Seigneur de ne pas écouter leurs plaintes, mais de recevoir leurs actions de grâces pour le sacrifice qu'il lui a plu de leur demander.





A mes fils.

Le vieux poirier

Dans un coin de mon enclos se trouve un vieux poirier qui n'est pas loin d'être centenaire. Son tronc, couvert de grosses écailles rugueuses, ne semble plus porter qu'avec peine ses branches desséchées, mutilées, couvertes de cicatrices, que s'efforce de dissimuler, à chaque printemps, une étonnante frondaison.

Je ne l'ai pas connu dans sa verte jeunesse; mais au dire d'un octogénaire qui se souvient encore de ses prémices, ce poirier était d'une vigueur et d'une fécondité remarquables. Le propriétaire de l'enclos qui est devenu le mien, était un bon père de famille. Chaque dimanche, en été, après la vesprée, il allait, avec sa femme et ses enfants, se reposer à l'ombre du beau poirier dont les fruits dorés, panachés de pourpre, et d'une saveur légèrement musquée, faisaient les délices de la maisonnée. Rien n'était plus succulent et n'otait mieux la soif.

C'étaient de ces poires du vieux temps, dont la race disparaît; elle est belle, elle est bonne, c'est une poire irréprochable; mais elle n'est pas cataloguée, ce n'est pas une poire marchande, elle ne supportera pas les longs voyages, elle est trop délicate, et, à cause de cela, on l'abandonne à sa destinée, qui est de mourir sans descendance. Pauvre bonne poire!

Aujourd'hui, l'ancien propriétaire du poirier, sa femme et ses enfants sont morts; son verger a passé en d'autres mains, puis dans les miennes.

Voilà dix ans que je le possède, et bien que je n'eusse connu son histoire que plus tard, je me pris dès le début de sympathie pour ce vétéran, ratatiné dans son ceint, mais toujours vert et toujours fécond, malgré la décrépitude et le poids des années.

Je construisis un banc rustique à l'ombre de ses vieux rameaux que les merles joyeux n'ont point déserté, et ce coin de l'enclos où j'ai-

me, le soir, oublier les fatigues du jour, est devenu mon coin de prédilection.

J'y fis souvent de salutaires méditations; je lui dois de douces pensées et de mûres réflexions! Au printemps, au lever de lune, à cet instant ineffable où le rossignol lance dans les ombres du crépuscule les premières strophes de sa divine cantilène, j'ai senti, bien souvent, sous les rameaux fleuris de mon vieux poirier, des larmes d'attendrissement inonder mes yeux. Et je ne sais par quelle étrange suggestion le souvenir de ceux que je pleure toujours remplissait à cette heure ma mémoire, et cette divine voix que je venais d'entendre, il me semblait que c'était la leur.

Du corps vénérable de ce vieil arbre que j'aimais, il se dégageait un fluide qui m'envahissait; je ne le quittais jamais, le soir, sans emporter de notre tête-à-tête quelque pensée réconfortante qui rendait mon sommeil plus paisible.

Puis, ces êtres végétatifs qui nous procurent de si réelles joies, ne nous font jamais de mal, tandis que nous, les êtres pensants, les hommes... n'en parlons pas, c'est trop humiliant.

Quand ces êtres passifs, dont cinq générations actives ont sué les mœlles, ont le tort de vieillir épuisés, nous les abattons et les brûlons, sans daigner nous souvenir seulement de tout le bien qu'ils nous on fait.

Toi, au moins, mon vieux poirier, tu n'auras pas le même sort.

Ce n'est pas sans une sincère émotion que je vois, aujourd'hui, tes tronçons de branches chargés de fruits aux couleurs vives, frais et veloutés; je sens que tu épaises ta dernière sève pour me faire plaisir, pour me permettre d'apporter, triomphant, sur la table de famille, le gage de ta fécondité sénile, un dernier hommage de ta générosité, tandis qu'autour de toi, vétéran du quartier, de jeunes sujets, savamment taillés, fumes et sulfatés, bouffis de sève et exubérants, demeurent d'une déplorable stérilité.

Quelle douloureuse allégorie de l'humanité!

Oui, mon cher et vieux poirier, ton sort sera meilleur que celui de tes pareils, et ton heure n'a point sonné. J'aurai soin de toi jusqu'au bout, car pour toi, je n'ai pas seulement le culte de l'amitié ou celui de la vieillesse, mais encore le culte de la reconnaissance.

Et quand le moment fatal sera venu où tes racines, lasses de puiser dans le sein de la terre le sang qui te nourrit, auront fermé leurs

sucoirs, quand les derniers bourgeons auront séché sur tes branches et que toute ta vie sera éteinte en toi, tant que je vivrai, tu resteras là, et je ferai grimper, sur tes flancs décharnés, des guirlandes de lierre et de volubilis, des buissons de chèvre-feuille et de clématite, pour conserver encore l'illusion de ta vie, et pour couronner ton tombeau.



A mon épouse.

Jeune veuve

Le petit hameau de Corre se trouve perché sur un des moutonnements de la montagne de Nendaz, qui descend en vagues d'émeraude vers la plaine, en face de l'ancien bourg de Conthey.

On y grimpe d'Aproz, par un sentier rocailloux d'abord et sans ombrage, sur lequel de mauvais jarrets ne se trouveraient pas à l'aise. Mais bientôt, tout en conservant sa forte rampe, le chemin s'élargit et disparaît sous d'épaisses frondaisons, où flotte un délicieux parfum d'aubépine et de sureau. C'est le vrai chemin de montagne, solitaire et silencieux, rempli d'une ombre fraîche et embaumée.

Quelques frôlements d'ailes de pinsons et de merles dans les buissons, le bruit d'un torrent qui vagabonde à travers monts et vaux, et, dans le lointain des hautes forêts, le salut amical du coucou, si troubant dans le cadre merveilleux de la montagne.

Quelques chalets sont apparus, blottis dans un repli du terrain ou juchés sur un mamelon herbeux, heureuse solitude où semble respirer tout l'idéal bonheur champêtre; des chèvres broutent paisiblement les foins mûrissants; de petits paysans ébouriffés, au teint de montagnards, courrent pieds nus dans la prairie; les poules caquettent devant les mazots: c'est le hameau de Corre.

De hauts rochers, presque perpendiculaires, surplombent le gros torrent de la Printze, issu du glacier de Montfort tout au fond du vallon de Nendaz, plus loin que le vieil ermitage de Cleuson, placé sous le vocable de saint Barthélemy.

En face, de l'autre côté de la gorge où le torrent mugit, et sur un plateau verdoyant, un village se tapit dans la verdure, vrai type de village valaisan, aux chalets fortement charpentés, hâlés et balafrés, robustes encore et presque fiers sur leurs ergots de pierre qui les préservent de la rapacité des rats des champs: c'est Baar.

Un dimanche du mois de mai, Baar était en fête; les fan-

fares du Centre s'y étaient donné rendez-vous, et jamais peut-être, depuis son origine, l'humble village de montagne n'avait vu tant de monde, entendu tant de musique, joui de plus d'entrain et de plus de gaieté.

Des hameaux les plus reculés de la grande commune de Nendaz, on était venu à cette fête, à laquelle assistaient aussi M. le préfet du district et quelques citadins de Sion, amis des réjouissances populaires.

Il se trouvait, parmi la jeunesse villageoise, un jeune ménage du hameau de Corre: le père, paysan déluré de vingt-six ans; sa femme, si jeune avec ses dix-huit printemps qu'on l'eût prise pour une enfant; un joli bébé d'un an, miniature de la mère, avec de grands yeux noirs bien fendus dans un ovale de bistre: types étonnamment purs de la race sarrasine à laquelle Nendaz et tant d'autres lieux en Valais doivent leur origine.

Vers quatre heures du soir, la jeune femme dit à son mari: «Je rentre avec l'enfant pour préparer le souper; ne t'attarde pas trop, Jean, je serais inquiète. — Sois tranquille, ma chère, à six heures sonnant, je serai à la maison».

Mais au lieu de rentrer par Aproz, par le chemin plus long, mais sûr, Jean prit, à travers les prés, les «courtes» qui descendent les rochers de la Printze. Le torrent, ce jour-là, était très gros. On ne lui avait pas enlevé, comme les jours d'œuvre, la moitié de ses eaux, pour l'arrosage et pour les usines électriques d'Aproz. Il en faut davantage pour arrêter un montagnard dont le chalet, où l'attend sa petite famille, se dresse à quelques enjambées de là, de l'autre côté de la gorge. Voilà Jean au bord de la rivière; de gros cailloux éboulés en émergent de ci, de là; il s'agit de sauter de l'un à l'autre, et, en quelques secondes, le torrent est passé à gué. Le paysan jette un coup d'œil vers le chalet qui semble lui sourire, puis il s'élance. Ses souliers ferrés ont eraflé la pierre; le vertige le saisit; il veut sauter plus loin et tombe, la tête en avant, sur un autre caillou, qui lui ouvre le front. La vague immense l'emporte; il est précipité dans le gouffre, passe sous sa maison, roulé par les flots qui ne charrient bientôt plus qu'un cadavre défiguré.

Six heures ont sonné, l'épouse est inquiète; elle connaît l'exactitude de son mari. Qu'est-il donc arrivé!

Quelques heures plus tard, alors qu'elle attendait, angoissée,

sur le seuil de la maison, le retour de l'absent, un paysan de Nendaz vint lui dire qu'on avait retrouvé le cadavre de Jean au pont d'Aproz.

Dans le sentier qui grimpe vers Nendaz, où je m'étais arrêté pour voir le théâtre de ce drame et en reconstituer les péripéties, je vis soudain apparaître derrière moi une jeune fille, presque une adolescente, portant un bébé dans ses bras. Sa tristesse et son abattement m'eurent frappé: Seriez-vous peut-être, lui dis-je, la veuve du pauvre Jean tombé dans la Printze le jour de la fête de Baar?

— C'est malheureusement bien moi; je ne puis croire que c'est vrai; il était si bon! Et la jeune femme comprimait avec peine ses sanglots.

— Oui, c'est bien triste, à votre âge, d'être veuve; mais il vous faut prendre courage, vous résigner, vivre pour votre enfant et vous dire que telle était la volonté de Dieu.

— Bien sûr! Mais c'est plus fort que moi; on s'accordait tant bien, c'était un si bon garçon; vous l'aurez peut-être connu?.... Tenez, j'ai sa photographie dans ma poche.

Au moment où la mère me tendait le portrait de son mari, le bébé, écarquillant les yeux, étendit les bras, posa son petit doigt sur la photographie, et d'une voix précocement douloureuse cria: Papa!

Et tous trois, nous nous mimes à pleurer.



A mes frères.

Un revoir douloureux

Conte fantastique

Celle que, depuis trois ans, je pleure, celle dont l'impérissable souvenir me suit partout, celle que j'ai le plus aimée en ce monde, ma bonne vieille mère, enfin, m'est apparue. Oui, je l'ai revue, doucement penchée sur sa table à ouvrage, les yeux rivés à ce livre d'heures qu'elle aimait tant, l'inséparable ami de sa pénible existence, le toujours docile confident de ses intimes pensées, l'inépuisable consolateur de sa bonne âme naïve et meurtrie.

C'était bien elle. Les trois années de son mystérieux exil ne l'avaient point changée. C'était toujours le même front soucieux, les mêmes yeux débonnaires, derrière les lunettes qui les abritaient sous la paupière affaissée, les mêmes joues à fossettes molles et bistrées par l'âge, la même bouche souriante, le même menton légèrement proéminent. Oui, c'était bien elle! Un caraco de laine noire recouvrait ses épaules émaciées et enveloppait sa taille un tantinet voûtée.

Par instants, elle levait les yeux vers moi, me fixant par-dessus ses lunettes, d'un regard doux et profond, qui m'enveloppait comme d'une lueur et semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de mon âme. Puis elle reprenait sa lecture, dont chaque ligne amenait sur son visage d'imperceptibles contractions, rapides reflets des sentiments qui agitaient son cœur. Ce livre, c'était son bréviaire; elle l'appelait sa boussole, sa bonne étoile, sa manne spirituelle; c'est grâce à lui qu'elle avait, sans sombrer, vogué sur le périlleux océan du monde, à travers les dangereux récifs que la capricieuse et insondable destinée avait semés sur sa route; grâce à lui, elle était arrivée au port saine et sauve. — Voilà ce que cette chère mère nous racontait autrefois, avant ce terrible moment du départ pour le monde inconnu que les âmes seules explorent, ce monde dont elle ai-

mait à nous faire concevoir les inconcevables merveilles: l'Eternité.

Il y avait trois ans qu'elle était partie pour cet au-delà, en nous disant: «Au revoir, là-haut!» Et ses doigts amaigris nous montraient le ciel bleu, tandis que ses paupières se fermaient pour toujours.

Les dernières paroles de la mourante nous avaient un peu consolés; mais le vide laissé au foyer, l'inoubliable souvenir de la mère, les regrets cuisants des torts que le plus sincère repentir ne suffit plus à faire oublier, tout cela est revenu bien souvent, depuis la cruelle séparation, raviver la blessure faite au cœur par la mort de l'être tendrement aimé!

J'y songeais tristement hier soir, dans ma chambrette, l'œil perdu dans le halo de ma lampe, à l'heure où, dans les vergers dénudés qui entourent ma maisonnette, la froide lune d'hiver sème ses rayons d'argent.

Puis insensiblement mes idées devenaient confuses, je sentais mes sens doucement bercés, d'indéfinissables sensations m'étreignaient, et, comme un atome qu'un léger souffle aurait emporté vers les nues, je tombai dans une sorte d'extase que je n'essayerai pas de traduire, tant les plus exquises paroles sont impuissantes à rendre de pareilles impressions.

C'est alors que ma bonne vieille mère m'apparut.

.

Nous parlâmes du lointain passé, nous évoquâmes nos plus vieux souvenirs, les espiègleries de ma petite enfance, les prodiges de l'amour maternel pour apaiser le fréquent et légitime courroux du père contre le plus incorrigible des enfants. Et, le cœur profondément remué, je remerciai avec ferveur la pauvre, la bonne médiatrice, et je lui demandai humblement pardon pour tout, au nom de celui que j'avais si souvent attristé et qui repose maintenant depuis quatre ans, dans la paix du Seigneur.

Ma mère eut un sourire douloureux, dans lequel passa le ressouvenir des heures amères du passé, puis son regard s'illumina d'une infinie bonté et, élevant la main sur ma tête, elle me donna sa bénédiction.

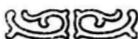
A ce moment, il me monta au cœur comme un flux de sang; un tremblement convulsif secoua violemment ma poitrine, mes yeux se gonflèrent de brûlantes larmes, et je me mis à sangloter; le repentir inondait mon âme, tandis que le pardon la faisait tressaillir. Ma

mère, elle, cachait son visage dans ses mains et paraissait figée dans un monde d'obsédantes pensées.

«Mère?» — hasardai-je, — «ma chère bonne mère que le Ciel m'a rendue, dis-moi ce qui s'est passé au delà de cette tombe qui t'a ravie si cruellement à notre affection! Parle-moi de ce monde mystérieux des âmes, que s'y passe-t-il, s'y retrouve-t-on? s'y reconnaît-on?»

A ces paroles, le visage de ma mère m'apparut enveloppé d'une éblouissante auréole. Aucun son ne sortit de ses lèvres closes. Mais, son regard posé sur le mien, elle resta un moment ainsi, puis disparut tout à coup. Je me précipitai pour la suivre, dans une angoisse indicible, j'étendis les bras et... je m'éveillai.

Je sortais d'un rêve; mais longtemps encore mon cœur resta oppressé d'une poignante tristesse, et le souvenir me poursuivit de ce dououreux revoir.





Le château de Brignon

CROQUIS VALAISAN

A l'entrée du sauvage vallon de Nendaz, au fond duquel la Printze rugit dans un lit de cailloux et de ronces, s'élevait jadis, sur un monticule rocheux, le château-fort de Brignon. Il avait été construit vers l'année 1250, par le comte Pierre de Savoie, surnommé le Petit Charlemagne, dont les guerres victorieuses furent si funestes au Valais.

Henri Ier de Rarogne était en ce temps-là prince-évêque de Sion. Pour obtenir la paix, il dut souscrire à des conditions qui lésaient les intérêts de son Eglise, et il recourut à la protection du Pape Urbain IV, qui fit au comte de Savoie des remontrances, demeurées sans résultat.

Sur ces entrefaites, Pierre de Savoie dut partir pour la Flandre au secours de son neveu Henri III d'Angleterre, prisonnier de ses sujets révoltés.

L'évêque de Sion en profita pour chercher à reprendre par la force ce qu'il avait dû céder par intimidation.

En effet, au mois de juin 1264, les Valaisans se portèrent vers le château de Brignon, le prirent et le démantelèrent.

Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques pans de murs ensevelis dans les broussailles, et de profonds souterrains mis au jour dernièrement par d'intrépides chercheurs à la recherche d'un trésor chimérique. Car il est de tradition, en Valais, que toute ruine historique doit receler un butin moyenâgeux plus ou moins précieux.

A Brignon, pourtant, la déception ne fut pas tout à fait complète; les hardis piocheurs y ont trouvé quelques outils rongés par le feu et la rouille, un maxillaire humain d'une grosseur phénoménale et une flûte d'ivoire qui dut charmer un jour les loisirs d'un page ou d'une châtelaine.

Aujourd'hui, après six siècles et demi d'un religieux silence et d'un cruel abandon, le monticule qui porta le vieux castel de Brignon supporte de nouvelles murailles. Un petit hôtel de montagne y dresse son élégante silhouette moderne tout à côté d'un pauvre château rabougrí qu'on affirme être contemporain du château.

Les souterrains où dut se passer le dernier acte d'une très sombre tragédie servent maintenant de cave au nouveau propriétaire de l'ancienne terre féodale. *Tempora mutantur!*

Et, dans ce lieu solitaire et si étrangement sauvage, où bruissait autrefois le cliquetis des armes, où sonnaient les olifants et flottaient les bannières armoriées, on n'entendra plus désormais que le choc pacifique de verres! Sur ce sol léché des flammes et noyé de sang, pauvre lambeau de terre, disputé par un duc de Savoie et un prince évêque du Valais, la stratégie militaire a fait place à l'art culinaire. Au lieu d'y parler exploits guerriers et conquêtes, on y discutera gravement les qualités ou les défauts d'un vol-au-vent financier... ou d'une sauce mayonnaise! Autres temps, autres mœurs.

Mais si la fiancée de la légende, l'héroïque damoiselle de Pont-Verre, qui mourut à Brignon en défendant le pont-levis, aux côtés de son père, allait apparaître un jour, si ses mânes qu'on dit hanter les souterrains du château reprenaient un instant leur forme terrestre, la voyez-vous, drapée dans la soie de sa bannière, se raidir contre la vision du présent, crier d'une voix indignée à la profanation du passé, se voiler la face et mourir!

— A M. Paul Pignat.

Jeune et vieux

Parabole

Dans le verger de mon voisin, un vieux pommier qui a vu passer les soldats de Maurice Barman dresse sa tête vénérable à côté d'un jeune abricotier en pleine sève.

Dès Pâques fleuries, tous deux se couronnent de fleurs, le premier, d'un blanc de lys, le second, d'un rouge écarlate. Le symbole des couleurs nationales! Le vieux en était tout rajeuni; le jeune tout orgueilleux. C'est le lot des deux âges.

— C'est ta dernière toison! — hasarda ironiquement l'abricotier à son voisin, — tu as voulu, pour la dernière fois, prodiguer tout ton regain de sève à ton front!

— Peut-être; — répondit doucement le vétéran; pour le moment, mon seul souci est que l'aquilon daigne épargner ma couronne sénile et me laisser la joie très grande d'offrir, une fois encore, à celui qui me possède, le tribut de mon sang, en récompense des soins qu'il m'a donnés.

— C'est un radotage de vieux, que tu me fais là! — reprit l'abricotier; que t'importe, après tout, que tes rameaux ploient sous le poids de tes fruits, si tu dois t'épuiser dans ce dernier effort! Pour moi, je n'ai cure d'une aussi vaine gloire; mon front d'ailleurs, est assez fort pour mépriser l'autan, car j'ai pour moi l'invincible vigueur de la prime jeunesse.

— Je le souhaite vivement, jeune présomptueux, mais que ta pleine confiance en toi ne te dispense pas, au moins, de respecter le rôle de la vieillesse qui est de faire son devoir, jusqu'au bout! Si je meurs dans ce dernier effort, ce sera le couronnement de ma vie.

— Eh bien! soit! moi, je songe d'abord à vivre, puis, après, nous verrons! repartit l'abricotier.

Le même soir, un vent noir souffla dans la plaine et la nuit

le thermomètre marqua —5. Au matin, les fleurs rouges étaient devenues noires, tandis que les blanches étaient à peine froissées par l'haleine de l'aquilon.

Qu'advint-il? Le vieux pommier, aguerri par l'âge, résista victorieusement à l'attaque; il ne perdit dans la lutte, qu'une minimale partie de sa flore et de son fruit. Son propriétaire, content de la récolte, le combla de soins, le fit émonder, chauler, engraisser, tant et si bien que le vétéran se mit à rajeunir, comme si une sève nouvelle lui avait été insufflée. Chaque printemps, le criblait de fleurs.

Quant au jeune abricotier, il ne produisit cette année-là, pas un seul fruit. L'an qui suivit, l'arbre se montra végétatif, il était évident qu'il avait été profondément atteint par le gel et qu'il souffrait d'anémie; ses sources vives semblaient taries. — Le propriétaire, en homme pratique, décida d'arracher ce sujet désormais chétif et de le remplacer par une essence plus vigoureuse, ce qui fut fait.

Il en est des hommes comme des plantes. La jeunesse se croit invulnérable; elle professe, pour les «vieux» une pitié presque méprisante; elle compte pour rien leur expérience et leurs généreux efforts. Tant que le sort indulgent leur sourit, les jeunes s'attribuent volontiers toutes les qualités qui semblent être le privilège de leur âge. Mais vienne un sérieux contre-temps, les voilà chancelants et désarçonnés. L'adversité les abat d'un coup; ils n'ont pas le courage de souffrir, de subir la crise et de se ressaisir, ils languissent dans le désespoir ou meurent lâchement. Alors que les vieillards courbés sous le poids des ans et des durs labeurs, attendent l'ennemi de pied ferme et l'attaquent de front.

Jeunes gens, haut les cœurs! et méditez quelquefois cette simple parabole.



A mes sœurs.

La Saint-Nicolas

Le temps, ce grand démolisseur des êtres et des choses de ce inonde, respecte au moins le Souvenir, cette âme de la pensée qui plane comme un ange, sur les ruines du passé.

Plus de cinq lustres ont défilé en une course fantastique et vertigineuse depuis ces jours inoubliables de sainte allégresse que j'évoque avec une mélancolie profonde, en ce jour à l'enfance consacré dans la vieille Nuithonie, la St-Nicolas.

On en parlait, dans les classes, un mois à l'avance. Et c'étaient de joyeux élans, des rêves dorés, des vœux naïfs qui, hélas! ne devaient se réaliser qu'à demi, tant les désirs grandissaient, devant les vitrines mirifiques des marchands de jouets, et tant l'argent, ce dieu de la matière, était déjà, en ce temps-là, ladre et despote.

L'innocence, la foi naïve et ingénue, par contre, mettaient un nimbe d'or aux moindres joujoux et leur donnaient un prix inestimable que ne connaissent point les «pauvres» enfants voués au veau d'or. Pour ceux-ci, le nombre et la valeur des présents de St-Nicolas n'eurent jamais le prix du petit cheval de bois ou des soldats de plomb trônant triomphalement au milieu des pains d'épices enguirlandés de sucre multicolore et des gaufres dorées où l'amour maternel avait fait des merveilles. Mais n'anticipons pas et revenons à la veille de cette fête mémorable si pleine de poignants et d'immortels souvenirs.

Dans la maisonnée régnait un entrain inaccoutumé. La maman, en coiffe gaufrée et tablier blanc s'enfermait seule, dans la petite cuisine enfumée; à travers les vitres voilées de vapeur, on apercevait par instant, son visage empourpré; la maison, de la cave au grenier, était remplie du parfum des crêpes, un doux mystère planait sur ces apprêts de fête où notre imagination vagabonde et enthousiaste admettait, sans contrôle, l'intervention surnaturelle du grand St-Nicolas, l'ami des enfants.

Et la nuit, si impatiemment attendue, nous réunissait tous, les

heureux élus, dans la chambre de famille, où la prière du soir revêtait, ce jour-là, une onction toute particulière. Chacun déposait pieusement, dans l'embrasure de la fenêtre, son «picotin» de son ou d'avoine ou sa «léchée» de sel pour l'âne de St-Nicolas, et, sous le tendre baiser de la mère, les fronts s'enfonçaient dans les mœilleux oreillers, hantés de rêves enchantés, reposant d'un sommeil enfiévré pareil à une angélique extase.

L'aurore du lendemain ressemblait à une vision céleste. La chambre étincelait du feu des luminaires, et ce matin-là, le saut du lit n'avait pas besoin du concours de la verge habituelle, tout le monde était debout au premier coup de la clochette d'appel.

En chœur, nous chantions :

O grand St-Nicolas
Dans la pauvre chaumièr
Daignez guider vos pas
Nous vous faisons lumière
Daignez en ce beau jour
Agréer nos louanges
Priez pour nous, bons anges,
A vous tout notre amour!
Ne nous oubliez pas,
O grand St-Nicolas!

La grande table était prise d'assaut; tous dans le costume sommaire de la nuit, nous admirions, en poussant des cris de joie, les cadeaux du bon St-Nicolas; nous échangions avec des accents allègres nos impressions de bonheur; nous nous offrions mutuellement des sucreries, les chevaux de bois prenaient le galop et les soldats de plomb se rangeaient en ordre de bataille, les pralines servaient de boulets, et, dans ce champ de manœuvres des armes enfantines, où nos acclamations et nos ris retentissaient comme des fusées de poudre, le père et la mère, ces génies du foyer, les yeux voilés de tendresse, assistaient, heureux de notre naïf bonheur, à cette délicieuse scène, donnant au tableau la note suprême de la joie, le chaud rayon de soleil qui le dorait.

Près de six lustres ont passé, et toutes ces choses que j'évoque, en ce jour mémorable, ne sont plus que des ruines.

Voilà bien des années que le père et la mère ne sont plus; leur

départ a été la première défaite dans la petite troupe familiale; dès lors, ce fut un peu la débandade. La place privée de ses généraux eut par la suite, à subir de terribles assauts, assez bravement repoussés. Mais la brèche était faite, le vent de bataille soufflait sans relâche; plusieurs soldats y laissèrent leur vie et maintenant que le baptême du feu a fortifié les survivants, et qu'en tirailleurs ils luttent encore pour le continual combat de la vie, ce n'est pas sans une poignante émotion ni sans dévorer mes larmes de vieux troupier, que j'entends dans ma pauvre cervelle, avec un bruit de clairon, le rappel de tous ces immortels souvenirs.





Brunette

De pure race d'Hérens, beau manteau brun-foncé, robuste en-cornée, large poitrail, jambes courtes et nerveuses, telle était Brunette, la vache de François, le fermier de la Luette.

— Toute jeune, alors qu'elle eut donné son premier fruit, un joli veau qui fit la joie des enfants du fermier, Brunette eut un sort relativement heureux. Je dis relativement, parce que je me suis laissé dire que les animaux domestiques ont la prescience, ou plutôt le pressentiment de leur destinée, de leur fin, et cela ne doit pas manquer de leur causer parfois de terribles angoisses.

Car les animaux pensent; ils ont leur âme, n'en déplaise aux esprits forts; leur attitude vis-à-vis de l'homme, dans leurs rapports avec celui-ci, le montre d'une manière assez évidente.

Brunette donc, était relativement heureuse. Le fermier François était bon envers elle; il ne la maltraitait jamais, lui donnant largement sa pitance, la brossait doucement quand son poil en avait besoin, et, de temps à autre, le dimanche matin par exemple, pour la récompenser du labeur de la semaine, lui donnait la «léchée»; une bonne poignée de sel et une large tranche de pain noir.

— En récompense de tous ces soins, Brunette faisait seule tous les charrois de la ferme et donnait dix litres de lait par jour.

Bel exemple de solidarité que beaucoup d'hommes pourraient méditer.

Dans son écurie chaude et proprette, Brunette était contente de son sort, et, bien qu'en ruminant, ses yeux débonnaires eussent parfois quelque chose de profondément triste, la vie présente paraissait lui faire oublier l'avenir, soit que son jeune âge lui assurerait encore de nombreuses années, soit que les bons traitements de son maître la berçassent d'une douce chimère.

Pourquoi, après tout, n'échapperait-elle pas à l'horrible fatalité qui pèse sur sa race!

Pourquoi son propriétaire qui la traitait en amie ne la gardait-il pas jusqu'à la dernière échéance, celle de la nature .

Pourquoi enfin, ne mourrait-elle pas, comme tant d'autres êtres moins utiles qu'elle, de sa belle mort !

Les réflexions de la pauvre bête n'avaient rien d'ailleurs, qui pût choquer le bon sens, ni la morale, ni la logique: St François d'Assise n'a-t-il pas appelé les animaux, nos frères inférieurs !

Hélas ! quelle folle erreur ! Malgré les qualités de cœur qui le distinguent parfois, l'homme reste carnivore; son sentiment va rarement au-delà des limites que la loi lui impose: loi de Dieu ou loi des hommes; la viande n'est-elle pas l'âme de tous les festins !

Dans la joie de retrouver son enfant prodigue, le bon père de la parabole n'a-t-il pas tué le veau gras !

Combien sont-ils dans le monde, ceux qui, par sentiment, par esprit de reconnaissance ou de compassion, renonceraient à manger de la chair d'un animal de boucherie plutôt que de le faire battre ?

On les compterait sur les cinq doigts...

Brunette en était à son quatrième veau.

Tout, jusque là était bien allé: pas de maladie, beaucoup de lait, et tout faisait présumer que la bonne bête passerait encore chez son maître de longues années de calme et de sécurité.

Qu'advint-il ? Un coup de froid ? Une avarie interne ? Quelque phénomène physiologique inexplicable ? Le vétérinaire y perdit son latin. Mais il arriva qu'à partir de son quatrième fruit, Brunette demeura stérile et ne donna plus que très peu de lait.

Le fermier en fut navré.

Cette vache était sa principale ressource; elle lui fournissait du lait pour toute sa famille, plus les petits fromages qu'il alignait avec tant de joie, à sa cave, pour les longs jours d'hiver.

Maintenant, elle ne lui servait plus que pour les charriages et il devait nécessairement la remplacer au plus tôt.

Brunette fut mise à l'engrais. Ce furent ses derniers beaux jours. On ne lui ménageait ni le son ni les pommes le terre. Pendant qu'elle mangeait son savoureux menu, son maître la regardait d'un air tout triste, les petits enfants venaient la caresser d'un air attendri.

Tout cela était trop symptomatique pour ne pas éveiller la méfiance dans l'instinct de la pauvre bête, qui ne mangeait presque plus.

Un jour, un gros homme, joufflu et sanguin, entra dans l'écurie de Brunette en compagnie du fermier.

Il s'approcha de la vache, la toisa, la palpa, puis l'évalua.

Le marché fut conclu.

Le lendemain, François vêtu de ses habits de dimanche descendait à la ville, menant Brunette par le licou.

Tous deux marchaient la tête basse. Par instant, la condamnée poussait de plaintifs beuglements, s'arrêtait, comme pour retourner en arrière, puis reprenait son pas morne et saccadé. La vision rouge la hantait!

La voici à la ville; elle longe les petites rues d'un pas précipité, la tête sur le poitrail, dans l'attitude d'un malfaiteur qu'on mène au supplice.

Soudain, elle lève le front, ses yeux se dilatent affreusement, frappés d'épouvante; ses naseaux écument, elle pousse un lugubre beuglement; elle a senti le sang de ses malheureux congénères, cette maison rouge, ces fenêtres grillées qui suintent la mort, c'est l'abattoir.

Son heure a sonné.

Et sous l'horrible masque, la pauvre Brunette ferme les yeux, en attendant que le fer brutal vienne s'abattre sur ce front digne d'une fin moins tragique.



Amphelise de Morestel

Sur la colline aride et sauvage qui domine au midi, le petit village de Grône, au pays de Valais, un vieux manoir dresse encore aujourd'hui sa noble carrure, aux murs dûment patinés par le hâle des siècles. C'est l'ancien château des seigneurs de Morestel, vidomnes de Grône, qui l'habitaient au XIV^e siècle. Restauré aux XV^{le} et XVI^{le}, il s'est conservé, presque intact, jusqu'à nos jours, avec sa tour carrée au portail armorié et son corps de logis où la commune tient ses séances et une partie de ses écoles. Mais sa cour et son mur d'enceinte n'existent plus.

Les De Morestel s'éteignirent à la fin du XIV^e siècle dans la personne d'Amphélise de Morestel, fille de Guillaume, l'héroïne de ce récit, dont le souvenir, perpétué par la tradition, donne au vieux castel abandonné un si palpitant intérêt.

A cette époque lointaine, le village de Grône et le manoir de Morestel étaient baignés par le Rhône, qui coulait au midi de la vallée. De grandes forêts s'étendaient entre la seigneurie de Grandes et le fief de Morestel; les ours et les loups y pullulaient, traqués de toutes parts, par les serfs et taillables des terres seigneuriales.

Parmi ces derniers, se trouvait Jacque Bertol, du village de Grône, taillable à merci du fief de Morestel. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, sorte de géant, beau comme un prince charmant et doué d'une force herculéenne. Les loups fuyaient droit à son approche, et les seigneurs du voisinage ne dédaignaient pas de lui méner quelques faveurs pour s'attirer ses bonnes grâces. En ces temps belliqueux de la féodalité, où la force primait le droit, l'appoint de tels hommes était toujours précieux. Bertol le savait, et la satisfaction intime qu'il en éprouvait donnait à son air et à sa

démarche une assurance un tantinet hautaine, qui, parfois, frisait l'insolence.

o o o

Guillaume de Morestel n'avait qu'un seul enfant, la belle Amphélise, comme l'appelaient les taillables de Grône, en la voyant passer, le dimanche matin, au bras du seigneur, son noble père, sous le porche de l'église du village. Elle avait alors grand air, sous son hennin voilé et sa robe de soie verte, brodée aux armes de Morestel: écartelé de gueules et d'or à l'aigle noir éployé et à la fleur de lys.

Guillaume de Morestel était veuf; il passait presque tout son temps à la chasse dans ses terres de Granges et d'Ucogne, avec son ami et voisin, François de Montjoyet, donzel et vassal de l'évêque Aymon III de la Tour. Amphélise restait ainsi seule des journées entières, accoudée à l'allège des hautes fenêtres à meneaux de l'élégant castel, les yeux perdus dans l'azur du ciel ou dans l'ébène des forêts. Ses vingt ans venaient de sonner, mettant un nimbe de beauté à sa chevelure blonde, à l'améthyste de ses yeux, à l'incarnat de son visage au galbe antique. Il lui arrivait parfois de quitter le château, accompagnée d'un des hommes préposés à sa garde en l'absence du seigneur. Elle se rendait alors chez sa cousine, Béatrice de la Tour-Morestel, fille du seigneur de Granges. Mais le chemin était malaisé; il serpentait à travers bois, au milieu des éboulis de la montagne, traversait le Rhône extravasé en mains endroits, plongeait dans les roseaux de marais puants et croassants, et, finalement, grimpait, raide, la colline morainique de Granges, enchaînée dans une triple enceinte de murailles, avant d'atteindre le pont-levis de ce nid féodal, fameux dans tout le pays.

Bertol connaissait tous les faits et gestes de la jeune châtelaine; caché au fond des bois et des taillis, il la suivait à pas de loup, toujours prêt à donner sa vie pour elle. Car, malgré sa qualité de taillable, malgré sa pauvreté, malgré la haute naissance de la fille de son seigneur et maître, il avait osé la trouver belle et l'aimer plus que tout au monde. Quant à Amphélise, elle n'ignorait pas non plus le «gros Jacques», et, maintes fois, elle avait été émerveillée de sa souplesse et de sa force dans l'accomplissement des divers travaux qu'il faisait, autour du château, pour le compte du seigneur, son père. Un jour qu'elle le vit terrasser, sous ses fenêtres, un cheval indompté, elle en fut si pleine d'admiration, qu'elle osa dire au sire de Morestel que ce Bertol ressemblait plus à un chevalier qu'à

un paysan, qu'il ne lui manquait, pour cela, que la toque, l'épée et le pourpoint.

— Pour le moment, objecta sévèrement le hautain seigneur, il est taillable à merci et rien de plus; il y a des titres que la naissance seule peut vous faire octroyer.

La jeune fille ne répliqua pas, mais cette dure façon de traiter un homme qui venait d'accomplir une noble action émut profondément le cœur de la douce châtelaine et y grava de même le souvenir de cette petite aventure et de celui qui en était le héros.

o o o

Par une chaude après-midi d'été de l'an 1335, Guillaume de Morrestel se trouvait à Sion, parmi les seigneurs révoltés contre l'évêque Aymon de la Tour. Amphélise, s'ennuyant au logis, se promenait, seule, dans les bosquets de sapins avoisinant le château. Tout à coup elle vit, à quelque distance, un gros ours qui venait à elle à grands pas. La jeune fille pâlit affreusement et poussa un cri déchirant qui réveilla tous les échos de la forêt. Au même moment, une voix de tonnerre retentit non loin de là, qui cloua un instant sur place le plantigrade effarouché. Un craquement de branches se fit entendre dans la clairière et un homme apparut, élévant au-dessus de sa tête une hache formidable, prête à s'abattre sur l'ennemi: c'était Bertol. Il eut vite fait de se rendre compte de ce qui se passait. La belle châtelaine était étendue dans la mousse à moitié morte de frayeur; elle aperçut le géant, l'enveloppa d'un regard d'épouvante et resta sur place, paralysée par la peur. Le moment était critique, il n'y avait pas à tergiverser. «Gros Jacques» s'élança sur l'animal au moment où celui-ci allait bondir sur la jeune fille; d'un coup furieux, adroitement lancé entre les yeux, il lui ouvrit le crâne et l'abattit, mort, à ses pieds. Amphélise jeta un cri d'admiration et s'élança vers son sauveur, dont elle serra les mains avec une effusion non contenue. Puis, détachant de son cou un médaillon d'or ciselé, elle l'offrit à Bertol en disant:

— Gardez-le en souvenir de ce jour et comme gage de ma très vive reconnaissance.

Le paysan, transporté, ne put que balbutier quelques mots:

— Pour vous plaire, gente damoiselle, je voudrais chaque jour abattre un ours en forêt; ce médaillon m'est plus cher que la vie.

La jeune châtelaine eut un angélique sourire. Suivie, à distance

respectueuse, de son sauveur, elle rentra au manoir après avoir fait au taillable un gracieux salut.

o o o

L'insurrection fomentée par quelques seigneurs haut-valaisans contre l'évêque Aymon de la Tour avait été étouffée grâce à la prudence et à la fermeté du pacifique prélat, à qui la puissance seigneuriale voulait arracher de nouvelles concessions. En ces temps tourmentés, où le Valais se partageait entre la domination de Savoie, la juridiction épiscopale et les droits des seigneurs féodaux, il arrivait parfois que la voix d'un agitateur, comme le trop fameux Antoine de la Tour, suffisait à mettre tout le pays en effervescence. De rares prélates surent conjurer les orages; le pouvoir temporel que leur conférait la prétendue charte de Rodolphe III de Bourgogne Transjurane les mit souvent dans la dure obligation de sacrifier les intérêts spirituels à la défense de leurs biens et prérogatives. Les seigneurs révoltés, vaincus par la sagesse de leur prince-évêque, regagnèrent leurs nids d'aigles, et le sire de Morestel rentra, la tête un peu basse et de fort méchante humeur, dans son castel de Grône.

Amphélise, heureuse du retour de son père, dont elle ignorait l'humiliant échec, n'eut rien de plus pressé que de lui raconter l'aventure de l'ours et son salut vraiment providentiel.

— Je vous disais bien, mon cher père, que sous ce sarrau de bure battait un cœur de chevalier!

— Amphélise! s'écria le hautain seigneur, que votre enfantillage m'épargne de tels déplaisirs! Bertol est mon vassal; en vous sauvant, il n'a fait que son devoir; il ne faut pas que cette aventure et le nom de ce manant compromettent votre dignité.

Le regard courroucé du châtelain s'arrêta sur le visage terrifié de sa fille.

— Que vois-je? reprit le bouillant seigneur, que la colère rendait écarlate, le médaillon d'or que vous portez d'habitude avec autant de prédilection que de respect a disparu de votre cou; ce pieux souvenir de votre défunte mère vous serait-il devenu trop lourd?

— Non, mon père, répondit en tremblant l'orpheline; dans l'effusion de ma reconnaissance, je l'ai donné à celui qui m'a sauvé la vie.

— Malheureuse! hurla le vidomne en frappant sur la table du pommeau de son épée; vous avez manqué aux devoirs élémentaires de votre rang, et, sans crainte des serres de l'aigle noir, vous avez éclaboussé le lys étincelant des Morestel! C'en est trop; demain, vous serez mise aux arrêts pour un temps convenable. Quant au médaillon, je m'en charge.

Ce disant, le féroce châtelain prit la porte, tandis que la pauvre Amphélise éclatait en douloureux sanglots.

o o o

Le lendemain, de grand matin, Guillaume de Morestel se trouvait au village de Grône, devant la maison du taillable Bertol. Mais le robuste paysan n'avait pas attendu l'aube pour quitter sa couche et gagner les champs. On était au temps des moissons, et durant les grandes chaleurs, «Gros Jacques» travaillait la moitié de la nuit dans la rase campagne et, l'après-midi, dans la forêt, à défricher. Le seigneur s'en fut aux champs et y rencontra son vassal. Devant l'athlète aux muscles d'acier, qui maniait la faulx avec une si parfaite aisance, la colère du hobereau se tempéra.

— Je viens, manant, lui dit-il, pour te réclamer le médaillon que, dans un moment d'oubli, t'a remis la châtelaine de Morestel.

Connaissant l'orgueil et la dureté du vidomne, et craignant de faire tomber sur la douce châtelaine le poids de son ressentiment, le paysan répondit, sans s'émouvoir:

— Avant que le soleil éclaire la douzième heure du jour au cadran de notre église, le médaillon vous sera rendu, je le rapporterai moi-même au château.

— Soit! répondit le seigneur; j'y compte, et n'y manquez pas; sans quoi il pourrait vous en cuire.

o o o

Le sire de Morestel rentra chez lui. Il mit sa fille au courant de sa démarche et la consigna dans sa chambre jusqu'à nouvel ordre. Amphélise ne dit mot, mais, sachant que Bertol arriverait au manoir à midi, elle traça rapidement quelques lignes sur un papier, qu'elle plia en petit carré, et guetta, derrière les vitres, l'arrivée du brave et courageux paysan. Au moment où celui-ci traversait la cour, la châtelaine laissa choir, le long du mur, le billet qu'elle venait d'écrire et que le vassal vit tomber à terre et ramassa, sans que ce pe-

tit manège fût remarqué de personne. Puis il secoua le lourd heurtoir de fer de la porte d'entrée, et le seigneur de Morestel apparut sur le seuil, l'air ironique et dédaigneux :

— Tu m'apportes le médaillon, manant; c'est bien, et je loue ton exactitude à remplir tes engagements; va, et que jamais âme qui vive ne sache ce qui s'est passé, sans quoi.

Et le sire de Morestel agitait fièreusement dans sa main crispée la poignée d'or de son estramçon.

Bertol s'inclina et partit sans prêter attention aux sottes menaces de son maître. En échange du médaillon qu'il avait rendu, il avait, dans sa vareuse, un bijou mille fois plus cher, qui faisait battre son cœur d'une profonde allégresse et que rien, pas même le bellicieux seigneur, ne pouvait lui ravir.

Ce bijou, c'était la lettre d'Amphélise.

Gros Jacques, à peine rentré dans la forêt, à l'abri de tout regard, sortit en tremblant le billet qu'il avait caché au fond de sa poche et y lut, le cœur transporté :

«Mon pauvre père, qu'aveuglent l'orgueil et la colère, veut me séquestrer dans la plus haute chambre de la tour ou m'enfermer dans un cloître. Je ne veux ni de l'un ni de l'autre; si l'injustice du monde méprise vos dons, la nature vous a fait chevalier; je compte sur vous pour me sauver une seconde fois, cette nuit, vers la douzième heure, à la poterne du château».

Bertol crut qu'il rêvait; sa joie était immense; lui, le taillable obscur du fief de Morestel, lui qu'un fol amour avait osé hanter, unir sa destinée à celle de la plus belle et de la plus douce châtelaine de tout le pays, voir son rêve insensé se réaliser dans des circonstances qui en rehaussaient encore toute la troublante vision, c'était là, à coup sûr, un dessein providentiel, et Dieu le soutiendrait jusqu'au bout

o o o

Le même jour, à l'heure convenue, Jacques Bertol se trouvait sous la poterne du château. Tout y était plongé dans le calme profond d'une nuit noire et orageuse. Dans un ciel de plomb, quelques larges éclairs sillonnaient la nue. Un pas léger glissa sur le sable et la poterne s'ouvrit. La belle Amphélise apparut, tout de noir vêtue, cachant son visage et ses larmes sous un voile de dentelle.

— Fuyons! dit-elle à son vassal; le sire de Morestel est aux aguets, le moindre retard peut nous perdre!

Bertol mit un genou à terre, baissa passionnément la main que lui tendait la châtelaine, et lui dit:

— Par saint Théodule, je vous sauverai ou je mourrai avec vous!

Les deux fuyards traversèrent, la main dans la main, les sombres forêts de Grône et arrivèrent au Rhône, dont la passerelle avait été emportée; Bertol n'hésita pas; prenant la jeune fille sur son dos, il traversa, à gué, le fleuve, peu profond en cet endroit, et, longeant les marais de Granges, la hache au poing en cas de fâcheuse rencontre, arriva bientôt, avec sa noble compagnie, sous les murs du château des De la Tour. Là, il fut décidé qu'Amphélise demanderait l'hospitalité secrète à sa bonne cousine, Béatrice de la Tour-Morestel, et qu'elle y attendrait, en recluse, les événements. De son côté, Bertol allait servir dans les rangs des ducs de Savoie, et, dans deux ans, il reviendrait, chevalier, mettre aux pieds de l'orpheline son casque et son épée.

Les deux fugitifs se firent de touchants adieux, se promirent une inviolable fidélité, et se quittèrent, le cœur gonflé de crainte et d'espérance.

o o o

Quand, le matin venu, le sire de Morestel constata, avec stupeur, l'absence de l'enfant qu'il aimait d'une affection tyannique, au lieu de se répandre en malédic peace, l'infortuné seigneur donna libre cours à sa douleur. Il se reprocha sa dure conduite à l'égard de sa fille, dont le cœur, en somme, avait obéi à de nobles sentiments. D'ailleurs, entre temps, il avait appris, par l'indiscrétion d'un seigneur du voisinage, que Bertol était le fils naturel de François de Montjovet, donzel et vassal de l'évêque, dernier rejeton de cette illustre famille valdostaine, immigrée en Valais au XII^e siècle. Sa fille ne s'était donc point trompée en disant de ce vassal qu'il y avait en lui un cœur de chevalier. Mais cette fuite, si outrageante pour l'honneur de sa race, ne resterait pas impunie. Il allait, sans plus de retard, rechercher les fugitifs et les réduire à merci.

Deux ans se passèrent, durant lesquels toutes les recherches du seigneur de Morestel demeurèrent vaines. La famille des De la Tour-Morestel, seule, connaissait le secret et le garda fidélement.

Bertol avait réussi à s'enrôler au service de la maison de Savoie. Sa belle prestance, son mépris du danger et sa vigueur corporelle lui avaient facilité l'accès des grades, qu'il s'était vu rapide-

ment conférer; il s'était particulièrement distingué sous l'étandard du baron de Montauban, allié de la Savoie, si bien que le comte Edouard le jugeant digne, par saint Georges, le créa chevalier. Son rêve se réalisait, il allait arriver au but de ses plus ardentes aspirations; le bruit de ses exploits et de son élévation était parvenu jusqu'aux manoirs de la Tour et de Morestel, et, dans l'ombre et le silence d'une profonde retraite, un cœur noble et fidèle avait doucement tressailli.

o o o

Au mois de mai de l'an 1338, Philippe Ier de Chamberlhac succédait à Aymon de la Tour sur le trône épiscopal de Sion. Au nombre des chevaliers chargés d'escorter le prélat dans sa nouvelle résidence, se trouvait Jacques Bertol, seigneur de Montjovet. Sa mission accomplie, le jeune gentilhomme, sous une brillante armure et monté sur un blanc palefroi, arrivait, à grandes chevauchées, sous les murs du château de Granges. Les cors sonnèrent la bienvenue aux créneaux du donjon, les bannières de la Tour-Morestel et des Montjovet flottaient à l'échauguette; les seigneurs du lieu fêtaient ainsi l'arrivée du preux chevalier, dont un courrier leur avait tantôt annoncé la venue. La herse s'abaissa et, sur le pont-levis, on vit apparaître la belle Amphélide, au bras du sire de Morestel, escorté de tous les seigneurs de l'ancien comté de Granges. De son côté, le superbe chevalier Bertol de Montjovet ne perdit point contenance; quittant sa monture au pied du vieux castel, il s'avança d'un pas ferme jusqu'à l'entrée du pont-levis et salua par trois fois de sa vaillante épée.

La rencontre fut émouvante. Les deux fugitifs se jetèrent ensemble aux genoux du seigneur de Morestel, implorant leur pardon.

— Vous avez tous les deux expié votre faute et regagné mon estime, leur dit avec bonté le vidomme de Grône; recevez ma bénédiction, et que le Ciel daigne vous donner la sienne; le vieux manoir de mes pères est désert et triste, vous le repeuplerez et lui rendrez son faste d'antan; allons nous réjouir en attendant le jour, prochain qui viendra luire sur votre hymen.



La bergère de Suen

(Conte féodal)



C'était au temps des serfs à la glèbe et des taillades à miséricorde, une époque troublée qui a sans doute légué à l'histoire quelques grandes pages, mais dont on n'évoque pas sans colère les émouvants épisodes qu'elle a vu se dérouler.

Le Valais était en ce temps déchiré par d'incessantes luttes entre seigneurs et suzerains, entre seigneurs et vassaux, entre les communes et le Chapitre de Sion, entre l'évêque et les seigneurs, et finalement entre les princes-évêques et les comtes de Savoie.

La sauvage vallée d'Hérens était partagée entre plusieurs métalies et fiefs appartenant aux évêques et aux puissantes familles des de la Tour, des Rarogne et des Montville.

Les de la Tour possédaient à Mage, où ces orgueilleux seigneurs allaient passer une partie de l'année, un petit castel dont les ruines sont intéressantes à visiter et que les habitants du village appellent encore aujourd'hui: la Tour.

Le baron Pierre de la Tour, jeune seigneur aussi dissolu que belliqueux, préférait la terre de Mage, à celles bien plus riches qu'il possédait à Ayent, Granges et Hérémence, à cause des grandes chasses qu'il organisait, presque chaque mois, dans les immenses forêts qui s'étendaient de la majorie de Vernamiège à celle d'Eson.

Un jour qu'il chassait dans les environs de Suen, accompagné de deux fauconniers, Pierre de la Tour rencontra, dans une clairière, une jeune bergère qui gardait les moutons. Il s'approcha hardiment de la jeune fille, qu'il trouva fort jolie, et lui offrit de l'emmener en son castel pour lui servir de chambrière. La bergère refusa net en apprenant au licencieux seigneur qu'elle allait, dans peu de temps, s'unir à Jacques Perretti, saultier de Saint-Martin, au ser-

vice de Philippe Ier de Chamberlac, évêque de Sion, dont relevait alors le majorat de Saint-Martin.

— Perretti! ricana le gentilhomme, je ferai revenir ce vilain de ses prétentions et vous de votre refus, croyez m'en, gentille bergère!

Les fauconniers débouchaient de la forêt, bientôt suivis par les meutes haletantes; le fier châtelain salua froidement la bergère et disparut avec sa suite dans les fourrés voisins. La pauvre paysanne, frisonnante, regagna hâtivement sa demeure et courut prévenir son fiancé de ce qui venait de se passer. Perretti était un jeune homme de vingt-quatre ans, doué d'une taille et d'une force peu communes; on l'avait surnommé, pour cela, l'Hercule d'Hérens.

Au récit de celle qu'il aimait et qui serait bientôt son épouse, Perretti frémit de colère, ses gros poings se crispèrent et, se dressant de toute sa haute stature, il s'écria d'une voix tonnante:

— Pierre de la Tour, malheur à toi!

L'aventure fit le tour des villages et fut rapportée au jeune seigneur. Celui-ci, furieux, jura de se venger des vils manants qui osaient ainsi lui résister et le défier. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un dimanche, les vassaux, serfs à la glèbe, taillables et main-mortables du fief des de la Tour, furent invités par leur seigneur à se réunir, après la messe, le dimanche suivant, sur la place de l'église de Mage, où il avait à les tancer d'importance au sujet de l'exécution des ordonnances seigneuriales dans ses terres de Mage. La nouvelle causa, au sein des habitants, un vif sentiment de stupeur. On connaissait le caractère dur et hautain de Pierre de la Tour et son aventure avec la bergère de Suen. On s'attendait à quelque chose de désagréable, à un redoublement de rigueur de la part du fougueux seigneur, unanimement craint et détesté. Perretti, instruit des intentions hostiles du châtelain de Mage, devina bientôt que l'innocente bergère de Suen en était la seule cause, et se promit, dès lors, d'intervenir énergiquement contre tout excès de la part de l'odieux baron. A cet effet, il s'ouvrit de ses projets à six hommes résolus du majorat de Saint-Martin. Il ne s'agissait de rien moins que d'assister, avec armes déguisées, à la réunion de Mage, à provoquer un soulèvement des hommes-liges, de chasser le seigneur et de saccager son château. On était au troisième dimanche de septembre 1340. La foule des fidèles s'était massée, après l'office divin, autour d'un mélèze gigantesque dont les branches velues formaient au-dessus de la place de l'église un dôme superbe de verdure. Le seigneur

de la Tour ne tarda pas à paraître, escorté d'une suite de six archers préposés à sa garde.

Un murmure de mauvais augure accueillit son arrivée. Puis le silence se rétablit soudain quand le châtelain prit la parole. Il reprocha vivement aux habitants de son fief leur peu de dévouement envers leur seigneur, leur coupable velléité d'émancipation vis-à-vis de leurs strictes obligations envers leur suzerain.

— Sachez, leur dit-il en finissant, que si vous ne restez pas fidèlement soumis à la juridiction de votre seigneur et maître, vous serez châtiés de telle manière que vous n'aurez cure de recommencer!

Le baron allait d'un geste congédier les assistants, quand il aperçut, tout-à-coup, le saultier Perretti, dont la figure athlétique dominait les derniers rangs de la foule. Un éclair de rage illumina son œil d'aigle et, toisant insolemment celui qu'il voulait humilier:

— Il y a, reprit-il, parmi vous, un manant dont la présence ici est une insultante provocation à mon adresse. Mais, qu'il le sache bien, sa qualité de saultier au service de l'évêque de Sion ne m'empêchera pas un jour de le faire se repentir de sa forfaiture.

En entendant ces paroles l'Hercule d'Hérens bondit au milieu de la foule qui s'écarta pour frayer passage. Il se trouva en un clin d'œil face à face avec le châtelain, dont le visage blême se décomposa sous l'empire de la colère qui l'animait.

— Me voici, s'écria Perretti, seigneur de la Tour, que me reprochez-vous?

— A moi, mes gardes! hurla l'orgueilleux gentilhomme, qu'on saisisse ce manant et qu'on l'emmène!

Les six archers de l'escorte du baron allaient s'emparer de Perretti, quand la bergère de Suen, se jetant au-devant de son fiancé, cria d'une voix forte en étendant sa main crispée vers les gardes:

— Hommes sans cœur, vous ne l'emmènerez pas sans moi!

Un frémissement de colère secoua la foule, les hommes de Saint-Martin, dévoués à la cause du saultier, entourèrent Perretti; tous sortirent de dessous leurs tuniques des armes qu'ils y tenaient cachées, tandis que l'Hercule d'Hérens brandissait au-dessus de sa tête une lourde épée qu'il avait habilement dissimulée dans les plis de son manteau. L'héroïsme de la bergère et le courage des hommes de Saint-Martin enflammèrent la foule, qui se rua, armée de pierres et de gourdins, vers le seigneur et sa suite qui s'enfuirent épouvantées,

poursuivis et lapidés, jusqu'aux rocs à pic dominant la Borgne, où ils se précipitèrent et trouvèrent la mort.

Le castel de la Tour fut pillé et en partie renversé.

Le fief de cette seigneurie fut acquis quelques années plus tard, par le Chapitre de Sion. Le brave Perretti épousa l'héroïque bergère, et les habitants de Mage, si longtemps courbés sous le joug de l'esclavage, purent enfin goûter en paix les douces joies de la famille et de la liberté.



.....

Dédié à M. le Rd Chanoine Bourban

Un réveillon

au Château de St-Maurice d'Aguae en 1485

=====

C'était sous l'épiscopat de Jodoc de Silinen, et en l'an de grâce 1485 François de Platéa, seigneur de Vièg, de Venthône, d'Anchet et autres lieux encore, était gouverneur de St-Maurice. C'était un homme aussi vertueux que brave, partageant son temps entre l'administration de sa gouvernance et les joies de la famille, qu'il savait varier et rendre toujours attrayantes. Aussi, son château hospitalier était-il devenu le rendez-vous de tous les châtelains d'alentour, et les soirées magnifiques qu'il y donnait, le thème ordinaire des naïfs commérages de ce bon vieux temps. En ce temps de joyeuses festivités, dont le souvenir fut longtemps légendaire, le Réveillon de l'année 1485 occupe une place spéciale, tant il surpassa en originalité et en magnificence tout ce qui s'était vu jusqu'alors dans les plus riches cours seigneuriales du temps.

En cette veille de Noël mémorable dans les fastes de l'antique castel, la lune et les étoiles brillaient d'un éclat d'argent dans un ciel aux teintes métalliques: la neige tombait par intervalles en de rares et gros flocons qui voltigeaient dans l'air glacé comme de fantastiques libellules aux ailes poudrées d'hermine; les noirs bouquets de sapins qui, en ce temps-là, environnaient la demeure seigneuriale, revêtaient, en cette étrange nuit, l'aspect d'informes spectres étendant vers le ciel de longs bras décharnés. Et les petits traîneaux armoriés où de gentes dames et d'élégants cheva-

liers avaient pris place, défilaient sans bruit, semblables à de magiques apparitions, sur les chaussées ouatées qui conduisaient au célèbre manoir d'Agaune.

Les portes du château s'ouvriraient à deux battants devant chaque nouvel équipage, la cour apparaissait brillamment illuminée, pages et valets assuraient les honneurs de la réception aux invités, puis, tour à tour, ces ombres s'engouffraient dans les escaliers en colimaçon du donjon, pour gagner le corps de logis et les appartements, où le sire de Platéa, avec la plus exquise grâce gentilhommesque, accueillait chaque nouvel arrivant d'un large sourire débonnaire et les deux mains tendues vers lui. La dame de Platéa, ses deux fils-chevaliers et ses damoiselles, formant demi-cercle autour du seigneur, s'inclinaient profondément et désignaient à tout venant la place qui lui était dévolue.

La salle où l'on allait fêter le Réveillon était tendue de lourdes tapisseries brodées, garnie de crédences monumentales, de lourds bahuts de chêne richement sculptés et armoriés, de candélabres dorés, d'élégants escabeaux recouverts de velours et de soie, etc., bref de tout le luxe sévère de cette période finale du moyen-âge.

Vers dix heures du soir, tous les invités étaient là et la salle était comble. Au nombre des seigneurs et autres gentilshommes présents, on remarquait les Paërnat, de Monthe, les nobles de Montheolo, vidommes de Leytron, les d'Arbignon, les de Martigny, les de Noville, les d'Allinges, les De Rosey, seigneurs de Martenay, les De Châtillon-Larrings, de Collombey, les De Neuvecelle, les De Quartery.

Les dames étaient vêtues de robes et de houppelandes historiées, à longue traîne, collantes et tissées d'or ou d'argent, drapant d'une façon sculpturale le corps naturellement gracieux des nobles châtelaines; à leur ceinture de velours lamé, de superbes aumônières de riche étoffe bordée d'or se balançait avec grâce dans un somptueux frou-frou de lourde soie; des colliers de pierres précieuses étincelaient sur leurs épaules; quelques-unes d'entr'elles avaient coiffé le grand hennin à voiles flottants, d'autres l'escouffion en turban, d'autres encore le bonnet en cœur; les seigneurs, chevaliers et autres gentilshommes revêtaient le haut-le-chausses et le pourpoint de velours; ils portaient l'épée, chaussaient de courtes bottes fourrées et éperonnées, et coiffaient de pe-

tites toques de velours bordées d'hermine et surmontées d'aigrettes de plumes.

Après que le gouverneur eut souhaité la bienvenue à ses hôtes, chacun prit place sur les escabeaux et archebancs de la salle, ce fut un moment de brouhaha charmant, pendant lequel dames et seigneurs se comblaient de politesses et d'aimables attentions, au milieu du bruissement de la soie et du cliquetis des épées; puis aussitôt succéda un silence solennel.

Bientôt, sous le flot des candélabres et les regards charmés de l'assistance, un jeune ménestrel apparut au milieu de la salle, portant à son cou une harpe dont il pinça langoureusement les cordes en s'inclinant profondément.

Il se mit incontinent à chanter:

«L'allégresse est sur la terre, le monde tressaille de bonheur, les étoiles du firmament, les oiseaux dans leurs doux nids, et les Anges dans les cieux, chantent la naissance du Sauveur.»

Les dames et les seigneurs répondirent:

«Hosanna!»

Le ménestrel reprit:

«Entonnons la louange, chantons le doux mystère de Jésus-Rédempteur; autour de son berceau, la pauvre crèche de Bethléem, mettons-nous à genoux, pour l'adorer.»

Les dames et les seigneurs continuèrent:

«Gloria, in excelsis Deo!»

Le carillon de l'Abbaye se mit en branle, faisant vibrer les vitres niellées des fenêtres: au même instant les échansons du château firent leur entrée dans la salle, portant channes et gobelets d'argent; des pages en riche livrée de soie présentaient de petits gâteaux sur des plats de cuivre doré armoriés; les dames buvaient de l'hydromel, les seigneurs du Malvoisie, tandis que le sire et la dame de Platéa faisaient le tour de l'assistance, levant leurs gobelets à la santé de tous, et en adressant à chacun quelques paroles aimables et de circonstance.

Minuit sonnait à la vieille basilique. Au dehors, la neige avait cessé de tomber et les reflets limpides de la lune éclairaient la vallée d'un jour blême et fantastique. La cloche aigüe du beffroi mêlait

sa note stridente au roulement grave et sonore du gros bourdon abbatial. Sur un signe du seigneur de céans, tout le monde se leva, les chevaliers offrant la main aux nobles dames et deux par deux, les invités défilèrent en cortège vers la cour où les attendaient leurs pimpants équipages gardés par les écuyers de la maison. Tôt après, les palefrois rasaient le sol et arrivaient vers l'église où la foule des fidèles se pressait, compacte et recueillie.....

La neige recommence à tomber pareille à des larmes d'archange, les dernières oraisons expirent sous la nef, les paisibles bourgeois emmitouflés regagnent précipitamment leurs humbles demeures, que domine de sa masse noire et imposante l'antique manoir d'Agaune, et, par tous les chemins qui rayonnent autour de la cité des glorieux martyrs, les petits traîneaux armoriés passent comme de fabuleuses gondoles, emportant vers les châteaux endormis, les derniers acteurs de cette scène historique émouvante, qui marque l'intersection de la chute de l'aristocratie féodale et l'établissement du pouvoir épiscopal dans le vieux pays de Valais.



*A mon ami le Rd Chanoine
Eugène de Werra.*

La rose d'Arbignon

(*Histoire de chasse et d'amour. — Conte valaisan*)

Sur un cône de déjection de la montagne de Morcles et au nord du village actuel de Collonges, se trouvait, au XIV^e siècle, un élégant castel construit tout de marbre noir qui, vraisemblablement, devait provenir des rochers de Collombey.

Il était en ce temps là, vers 1320, la demeure de Rodolphe d'Arbignon, seigneur de Morcles et de Collombey, grand bretteur devant l'Eternel et favori de son prince le comte Edouard de Savoie.

Rodolphe s'était marié, à l'âge de vingt ans, avec Claudine de Choutagne, fille d'un gentilhomme de la vallée d'Aoste.

Une enfant seulement était née de cette union qui ne fut jamais heureuse.

Car, tandis que la belle valdostaine était douce, pieuse, humble et charitable, le hautain seigneur était dur, impie, orgueilleux et ininsté.

Rodolphe courait les champs de bataille et les tournois.

Le mariage ne semblait lui avoir imposé aucun devoir ni aucune obligation.

Aussi le voyait-on rarement en son beau castel d'Arbignon, «entre deux coups d'épée», comme il le disait lui-même avec ostentation, en secouant son haubert argenté et son heaume cerclé de rubis.

Il ne voyait ni la tristesse de sa vertueuse épouse, qui passait son temps à filer sa quenouille en lisant les romans des écrivains du moyen-âge: *Renaud de Montauban*, *Raoul de Cambrai*, *le couronnement de Loous*, *la Chanson d'Aspremont*, *Aliscans*, ni les charmes

que l'adolescence mettait au front de son unique enfant, la belle et mélancolique Peronnette.

La jeune fille avait seize ans à l'époque où commence notre récit.

Dans la seigneurie, les vilains vénéraient la jeune châtelaine comme une sainte et l'avaient surnommée «la rose d'Arbignon».

Quant à sa mère, elle était la providence des pauvres et des malheureux. Nul ne frappait à sa porte sans s'en retourner avec une obole et une consolation.

Pendant les longues absences du châtelain, Peronnette, accompagnée de sa nourrice, errait dans la campagne, l'aumônière à la ceinture, et suivie d'un lévrier de haute taille et d'une grande beauté, que son père lui avait apporté, encore tout jeune, de la cour de Savoie.

Tantôt la jeune damoiselle frappait à la porte d'une chaumièrre, où toute la maisonnée se prosternait pour la recevoir. Elle s'enquérait alors de l'existence de ces pauvres serfs, attachés à la glèbe d'un seigneur dur et hautain qui les rançonnait à merci.

Puis elle les consolait, les encourageait, leur parlait de Jésus qui a tant souffert pour les hommes, et s'en allait plus loin, après avoir réconforté tous les coeurs et puisé quelques sols maurisois dans son sac brodé aux armes de sa famille.

Tantôt elle allait s'asseoir au milieu des champs, sur les meules de foin sec entassées par les corvéables; elle les regardait travailler avec un vif intérêt, et, avant de les quitter, leur remettait, en les exhortant au courage et à la patience, une partie des droits usuaires prélevés sur eux par la rançon seigneuriale.

Un jour qu'elle avait poussé sa promenade jusqu'à la lisière des bois qui, à cette époque, entouraient la petite seigneurie de Dorénaz, elle se trouva nez à nez avec son cousin, le jeune et fringant chevalier Guillaume d'Alinges de Coudrée, seigneur d'Orsières et de Dorénaz.

Peronnette s'inclina froidement tandis que d'Alinges, enlevant sa toque de velours noir, faisait une profonde révérence en s'approchant de sa parente dont les charmes parurent l'éblouir.

— A quelle heureuse circonstance dois-je le très grand plaisir de vous voir sur nos terres, ma noble cousine? — demanda, d'un air mystérieux, le fier baron de Coudrée.

— Au pur hasard, mon très noble cousin, — répondit simple-

ment Peronnette, que cette rencontre avait plutôt l'air d'importuner.

— Moi, reprit le seigneur de Dorénaz, je suis à la chasse; mais puisque l'heureux hasard m'a valu la joie que me fait éprouver votre visite, l'honneur me fait un devoir de vous reconduire.

Cela disant, d'Alinges sonnait de l'olifant, et à travers les taillis on vit arriver ses pages et fauconniers que le seigneur pria de rentrer et de ramener les meutes au château.

— Ce n'est point une visite que je vous ai faite, mon noble cousin, c'est un simple hasard, je vous le répète, qui m'a fait vous rencontrer, et cette circonstance toute fortuite ne vous impose aucune obligation — objecta Peronnette, sur un ton froid.

— Vous ne voulez donc pas, ma gente cousine, me priver du très grand plaisir de vous accompagner?

— Je ne rentre point maintenant, j'ai des visites à faire aux pauvres et malades de notre seigneurie et, si je veux accomplir mon devoir avant la nuit, il est temps que je continue sans perdre de temps. Je vous sais gré de votre bonne intention, mais, de grâce, n'insistez pas!

D'Alinges parut vivement vexé de cette dernière injonction; il comprit qu'il y aurait de l'inconvenance et de la sottise à insister davantage. Il tira sa toque, s'inclina légèrement en disant: «Ma noble cousine, je suis heureux de vous avoir vue, vous souhaitez un bon retour au château, et vous prie d'apporter à la dame d'Arbignon, votre vénérée mère, le plus fidèle hommage de son parent».

Peronnette remercia, tendit la main à son cousin, et reprit le sentier de Collonges, tandis que le seigneur de Dorénaz, tout pensif, rentrait à son château.

Il faut savoir, pour bien comprendre ce qui vient de se passer, que Guillaume d'Alinges, cousin très éloigné des d'Arbignon, était allé maintes fois visiter le chevalier Rodolphe pour lequel il montrait une admiration exaltée. D'Alinges, quoique doux et pacifique, préférant les exploits cynégétiques aux honneurs des tournois, ne pouvait cependant se défendre d'une profonde estime pour ce guerrier bardé de fer dont l'épée était presque toujours rouge de sang. Il avait été évident, pour les châtelains d'Arbignon, que d'Alinges convoitait la main de leur fille. Peronnette même-même s'en était aperçue et la physionomie franche et loyale du seigneur de Dorénaz ne lui déplaissait point.

C'est pourquoi ce dernier se montra passablement affecté de l'é-

strange attitude de sa cousine et de la froideur non déguisée qu'elle avait montrée.

Que s'était-il donc passé? Une chose que tout le monde ignorait, Peronnette exceptée.

Pendant une maladie de sa mère, qui faillit l'emmener au tombeau, la fille du seigneur d'Arbignon, voyant le désespoir où la jetterait la mort de cette mère chérie, se rendit un jour au cloître de Ste Catherine d'Agaune, à St-Maurice, et, après avoir déposé douze cierges sur l'autel de la Vierge, pria la sœur supérieure de vouloir bien ordonner des prières pour la guérison de sa sainte mère. Elle ajouta que si Dieu daignait guérir la malade, elle, Peronnette, faisait le vœu de virginité, qu'elle se consacrerait tout entière à l'amour filial, qu'ensuite, quand l'âge aurait amené l'inéluctable séparation terrestre, elle entrerait au cloître.

Le lendemain, la dame d'Arbignon était hors de tout danger, un mieux rapide continua, et huit jours plus tard, la châtelaine était guérie.

Peronnette était heureuse; Dieu avait entendu sa voix, écouté sa prière, rendu sa tendre mère à la vie. Dès lors, sa promesse devenait un pacte inviolable.

C'est sur ces entrefaites qu'elle rencontra, comme on vient de le voir, Guillaume d'Alinges à la chasse, et qu'elle eut cette étrange attitude qui, pour le jeune seigneur, était inexplicable.

Peronnette n'avait rien dit à sa mère des sacrifices qu'elle avait faits à Dieu pour elle, de peur de la peiner.

Quant au chevalier Rodolphe, il ignorait tout, même la maladie de son épouse, et, quand il revint un jour de guerroyer, et qu'il eut, le lendemain, la visite de son ami le seigneur d'Alinges, il emmena sa fille devant le jeune baron et lui dit: «Voici, Peronnette, le très noble époux que je t'ai choisi, il est digne, en tout point, de mettre sa main dans la tienne».

La «rose d'Arbignon» baissa chastement les yeux et répondit: «Mon père, je vous remercie du souci que vous daignez prendre de mon avenir; le seigneur d'Alinges est digne, je le sais, de toute notre estime; je suis sensible au choix que vous en avez fait; mais je ne suis plus maîtresse de ma vie, elle appartient à Dieu, puis à ma bonne mère, que je ne puis quitter tant qu'elle vivra».

— Qu'à cela ne tienne! exclama durement le sire d'Arbignon; — si vous ne pouvez quitter votre mère, elle vous suivra, ou Guillaume

viendra se fixer auprès de vous, en mon manoir d'Arbignon.

— C'est impossible, mon père, j'ai fait vœu de me consacrer à Dieu, quand la mort m'aura séparé de ma mère; ce vœu, prix d'une grâce qui sauva cette tendre mère d'une maladie qui allait me la ravir, ne peut plus être brisé, ce serait un crime qui nous fermerait pour toujours les portes du ciel.

— Sornettes que tout cela, ma fille; tu n'avais le droit de prendre aucun engagement sans mon autorisation, ton vœu n'est pas brisé, mais il est sans valeur, il n'existe même pas.

— Même envers Dieu, mon père?

— Même envers Dieu, ma fille; sur cette terre, c'est moi qui suis chargé de ton sort et c'est à moi seul qu'il appartient d'en décider.

A ces paroles prononcées d'une voix forte et impérieuse, Peronnette ne répondit rien. Elle s'inclina doucement devant le seigneur d'Alinges qui n'avait dit mot, l'air affaissé par ce qu'il venait d'apprendre. Il comprenait maintenant l'attitude de la jeune fille au bois de Dorénaz et, comme il était pieux et que jamais il ne consentirait à un sacrilège, il jugea sa cause perdue et en conçut une profonde tristesse.

Peronnette, après avoir salué, se retira et courut s'enfermer dans sa chambre où, à genoux sur son prie-Dieu, elle se mit à pleurer amèrement en demandant au Ciel de la protéger.

On était au mois de juillet de l'an de grâce 1327. Aymon III de la Tour, prince-évêque de Sion, venait de contracter une alliance avec le baron de Moutauban, le dauphin du Viennois et celui du Fauigny. Edouard de Savoie leur suzerain en eut de l'ombrage et résolut de marcher contre ses vassaux.

Rodolphe d'Arbignon fut avisé par un écuyer de la suite du comte de cette nouvelle prise d'armes. Sans autre souci des affaires de sa maison, il partit aussitôt à francs étriers pour rejoindre son seigneur et prince à la cour de Savoie.

On fut longtemps sans nouvelles du sire d'Arbignon, quand un jour un messager, tout de noir vêtu, se présenta à la porte du château d'Arbignon, et remit à Peronnette, qui vint le recevoir, une lettre autographe d'Edouard de Savoie, dans laquelle le comte annonçait avec regret aux dames d'Arbignon la mort héroïque du chevalier Rodolphe, tué dans un combat acharné où il avait succombé sous le nombre, après avoir abattu à ses pieds la fleur des chevaliers ennemis.

Minée par la tristesse et le chagrin de voir son époux consacrer sa vie et la perdre en plongeant le fer dans le sang de ses semblables, Claudine d'Arbignon mourut deux mois après le terrible choc qui l'avait frappé.

Dès lors, Peronnette exécuta son vœu. Elle abandonna le château et s'en fut au cloître de Ste Catherine d'Agaune où elle termina ses jours dans la prière.

Guillaume d'Alinges prit à son tour le froc des moines de Citeaux, après avoir fait à Dieu le sacrifice de son premier et unique amour.

Le castel d'Arbignon, tombé dans l'abandon et le délabrement, était devenu une sorte de pèlerinage des serfs de l'ancienne seigneurie qui allaient y évoquer le souvenir des deux saintes femmes qui l'avaient habité.

Il fut détruit par les Haut-Valaisans en 1475 et l'histoire émouvante de la Rose d'Arbignon fut longtemps racontée, au coin du feu, par les habitants du pays.



A M. Georges de Montenach.

De castel à castel

Conte féodal

Au dessus de Rarogne, dominant au Midi, la plaine sauvage du Rhône, si sévère qu'on y mourrait de nostalgie, se dressent hautains et inébranlables, les rochers nus et à pic de Bürchen — Unterbach. Un sentier, dont les dalles usées ont porté le fer des mulets de centaines de générations, conduit, en serpentant, du pauvre hameau de Turtig aux riants coteaux de Bürchen en passant par le célèbre ermitage de Wandflüh. Célèbre dans le vieux Valais épiscopal, célèbre déjà au temps féodal, et de nos jours encore, célèbre dans tout le Haut-Valais, ce curieux ermitage de Wandflüh, avec son chemin de la croix dont les niches dégringolent de vieillesse, en dépit de tout le saint zèle des bonnes âmes du pays pour les restaurer et les maintenir. Que de troublante poésie dans ce vieux sentier caillouteux, déroulant au début ses lacets poussiéreux sur un sol sans ombrage, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'épaisseur des sombres forêts où il devient délicieux d'ombre et de fraîcheur, avant de s'engager dans les grasses prairies et les superbes champs de blé où Bürchen et Unterbach apparaissent noyés sous le flot d'une tendre verdure.

Des bords escarpés de ce sentier solitaire, que d'ardentes prières sont montées vers le ciel, que de larmes cuisantes sont tombées sur la terre! Les ex-voto de l'antique chapelle de Wandflüh en sont les éloquents témoins et le dernier et irréfragable souvenir. Cette chapelle, une des plus belles du Valais historique, en est aussi une des plus intéressantes.

Son architecture ogivale et les vieux tableaux qu'elle renferme en font un monument si curieux qu'on est en droit de s'étonner du délaissement où la laissent plongée l'Archéologie et l'Histoire.

En 1302, les Asperlin étaient seigneurs de Turtig; les Rarogne

l'étaient d'Unterbach. Les deux familles, dont les terres étaient voisines, avaient de fréquents démêlés au sujet de droits de chasse et de limites domaniales. Ces querelles, sans cesse renaissantes, devinrent si vives avec le temps, qu'elles finirent par rendre toute entente impossible entre les deux châtelains. Guillaume d'Asperlin avait trois fils, brillants écuyers au service de la Cour de Savoie. Hildebrand Rarogne, le hautain seigneur que le peuple détestait autant qu'il le craignait, avait deux fils seulement, sorte de géants farouches, dont l'aventureuse jeunesse s'était jusqu'alors écoulée en nombreux exploits de chasse et de guerre. Ils avaient une sœur du nom de Itta, surnommée le «lys de Rarogne», tant à cause de sa grâce que de sa bonté. C'était la plus vertueuse damoiselle de toutes les seigneuries de la vallée. Le plus jeune des Asperlin, Godefroy, lui avait un jour avoué sa flamme et les deux jeunes gens s'aimaient profondément. Les dissensiments qui existaient entre les deux familles causaient à la pieuse Itta la plus vive amertume, et les voûtes de la chapelle de Wandflüh avaient souvent fois retenti du bruit de ses sanglots. Elle passait, dans ce suprême refuge de l'humaine douleur, des heures entières d'abandon et de prières, demandant avec grâces, au Ciel, la réconciliation et la paix. Dans ce saint asile du *Seigneur*, elle songeait avec tristesse, à ceux dont le titre usurpé, n'appartient qu'à *Dieu seul*. — «Seigneur mon Dieu» — s'écriait-elle, — «éclairez leur aveuglement et changez en vertus plus sages ces vertus chevaleresques si peu conformes à la divine charité! Daignez leur apprendre que sans la crainte de Dieu et l'amour du prochain, il n'est pas de bonheur sur la terre et point d'élu pour le ciel!» —

Entre temps, les froissements devinrent tels entre les châtelains qu'il fut décidé qu'une rencontre en champ-clos était le seul moyen de régler le différend et de fixer, une fois pour toutes, les droits d'un chacun. Les fils de Rarogne, au nombre de deux seulement, seraient assistés du sire leur père, afin d'égaliser les chances de combat contre les trois Asperlin. Le duel devait avoir lieu le 24 Août de l'an 1305, fête de St Barthélemy.

Cette nouvelle mit en belle humeur tous les hobereaux d'alentour: les Blandrate, les Perrini, les Magghéran, les Platéa, les Châtillon, les de Chevron, les de Viège, les de la Tour, etc. qui n'aimaient pas plus les Asperlin que les Rarogne, à cause des faveurs dont ils jouissaient auprès de la maison de Savoie, mais elle causa dans le peuple un vif sentiment de stupeur, car la bravoure des uns

et la force légendaire des autres, faisaient prévoir que le combat serait terrible et acharné.

Itta, qui avait été clandestinement mise au courant de ce qui allait se passer, en devint malade si gravement que la rencontre dut en être journée. Elle supplia le sire son père de revenir de sa funeste détermination. Rarogne fut inflexible; il s'arma de son orgueilleuse devise et répondit en levant fièrement son épée: *Tout pour mon droit!*

La veille du jour fatal, Itta se fit transporter à Wandflüh dans une chaise à porteurs. Son beau visage pâle et amaigri ressemblait à celui d'une sainte. Elle convia, dans un dernier élan d'énergie, un dernier rayon d'espérance, tous ceux qui l'aimaient, à la suivre à la chapelle pour demander à Dieu sa divine intervention. Nul n'osa refuser.

Dire ce qui se passa dans cette mémorable journée, sous l'humble clocher de l'ermitage, serait chose difficile: L'ermite de Wandflüh, un vieillard octogénaire, après l'office monta en chaire. En termes émus, il rappela le souvenir de Celui qui avait tant souffert et tant pardonné. «Souvenez-vous, — s'écria-t-il, — des sublimes maximes du Christ: — *Aimez-vous les uns les autres... Aime ton prochain comme toi-même... Que la paix soit avec vous!*» Le pieux solitaire trouva, dans ce moment suprême, des accents si sincères d'amour et de charité que le sire de Rarogne tirant son épée, s'en fut la déposer sur l'autel de la Vierge, et, revenant au banc où ses fils se tenaient agenouillés, il les prit par la main, les conduisit au banc des Asperlin, joignit les mains des gentilshommes ennemis et les mena vers l'autel de Marie où il leur fit jurer, sur sa vaillante épée, pardon, paix et amitié.

Ce fut sans doute le plus beau jour du sire de Rarogne, et le sacrifice qu'il y fit de son orgueil et de sa haine, racheta dignement, aux yeux de Dieu et des hommes, les torts qu'il avait entassés sur son nom, durant son existence de paladin à la merci des vaines gloires de la terre. Itta, qui conclut au miracle, devint dame d'Asperlin et les Rarogne ne connurent plus jamais d'autres ennemis.

Un ex-voto, placé dans le chœur de la chapelle de Wandflüh consacra, dès lors, cet heureux événement. L'invasion française devait, hélas, le ravir au culte des générations futures.

Table des matières

.....

I

Poésies

	Pages
Par les sentiers	11
Flore	12
Fleurs du printemps	15
Dans les bois	18
Bonheur champêtre	20
Où je suis bien	22
Pastorale	24
Cantique à Philomèle	25
Brise de Mars	28
Un soir aux Mayens	30
Amour champêtre	32
Les œufs de Pâques	34
Cloches d'automne	36
Les clochettes	38
J'aime	40
L'Hiver	42
L'Automne	44
Il n'est plus là!	45
A ma mère	48
Ceux que j'aime	50
Rêverie	52
Les Souvenirs d'enfance	54
Souvenir du 12 Mars 1896	57
Vision	59
Tristesse	62
Amour filial	63
Le Souvenir	65
Ma Mimi	67
Le Chevalier	69
Les ménestrels	71
Le deuil des choses	73
La voix mystérieuse	75
Le Jour des Morts	76

	Pages
Pour les Trépassés	78
A Botrel	80
La Tugela	83
Les Vautours	85
Comment on vit	88
Comment on meurt	89
La destinée	90
Quand je mourrai	91
La mort de Jeanne	93
La petite source	95
La rose	96
Le Val d'Annivier	97
Le clocher du Village	98
Les deux roquets	99
Le vieux chalet	102
Neige d'avril	103
Péché d'enfance	105
Les adieux de Marie Stuart à la vie	109

II

Croquis

	Pages
St-Luc	115
Vivez-Joyeux	117
Sur le chemin de Binn	120
Les Mayens de Sion	122
Le Val d'Hérémence	125
Nos montagnardes	128
Chermignon	130
La Sage	133
Ems	135
Sur le chemin de Salvan	138
La combe de St-Clément	141
Au Prélet de Valère	144
Un village de Montagne (Lens).	146
Le passage du Hanig	149
Les gorges de la Lienne	151
Rarogne	153
Une course aux Pyramides	156
Le départ des Mayens	159

	Pages
Aux confins du Jorat	162
Le Montreux fribourgeois	164
Murist. La Molière	166

III

Contes et légendes

	Pages
Mon premier article	171
Les deux chemins	174
Les Rogations	178
Le bahut ancestral	181
Entre joie et douleur	184
Mon premier départ	186
La vieille channe	189
Conte de St-Nicolas	193
Ma première déception	197
Le missionnaire et le brigand	201
Douleur de mère	205
Vacances de Pâques	207
L'été de la St-Martin	211
Le petit noyé	214
Le vieux poirier	217
Jeune veuve	220
Un revoir douloureux	223
Le château de Brignon	226
Jeune et vieux	228
La Saint-Nicolas	230
Brunette	233
Amphélise de Morestel	236
La Bergère de Suen	244
Un réveillon	248
La rose d'Arbignon	252
De castel à castel	258







